La Ville

leïla chellabi




La Ville
leïla chellabi

leïla chellabi

La Ville

LCenteur

Un voile au-dessus de sa tête et des forces ténébreuses qui le transpercent, venant de ces yeux méchants qui intensifient leur férocité émotionnelle dans la stimulation dont ils sont l'objet depuis que Zita a posé, comme une amie vraiment, la question qui apparemment fâche !
Mais comment savoir avant ce qui est déclenché après alors que le couple d'amis face à elle, lui dit que c'est formidable d'avoir posé cette question que personne ne pose et qui fait des remous dans toute la ville.
C'est vrai qu'avoir fait de la prison pour trafic de drogue n'est pas anodin et donne la vie belle à tous les ragots qui n'en sont donc pas – puisque c'est un fait, Hussein a bien fait de la prison pour trafic de drogue il y a quelque vingt-cinq ans ? – Zita ne sait pas quand, mais c'est un fait.
Hussein vient de confirmer, disant qu'il fut à l'époque piégé. Mais parfois on se piège soi-même, pense Zita sans en dire mot devant les explications nébuleuses qu'elle récolte avec sa question qui, décidément, fâche.
Hussein n'est pas clair, il s'enfonce un peu plus à chaque explication, quant à sa femme Nelly, elle s'enfonce dans une fureur fébrile qui finit par agresser

directement Zita, alors que Nelly manifestement ne comprend pas tout ce que dit Zita.
Et s'ensuit, dans ce restaurant discret du centre-ville, une discussion qui aurait pu être apaisée par des années d'oubli, mais qui ne l'est nullement à cause de la grande perturbation de Nelly ! Cependant, Zita se dit que si c'était un piège après tout ce temps, il serait bon de dédramatiser tout ça en ne courant pas après des relations qui peuvent crédibiliser le piège, mais n'en sont pas moins loin d'être désintéressées. Zita est en train de se faire une opinion de ces deux personnes qu'elle croyait être des amis, mais qui ne sont de fait, en tout cas pour Nelly, que des excités de la moelle qui font comme si alors que non, cela ne peut plus être comme si. C'est évident !
Bon, Zita est désolée d'avoir, en toute bonne foi et amitié, posé cette question. Après avoir entendu dire de telles horreurs sur ce couple, elle a cru bon en tant qu'amie de se renseigner directement à la source de l'éventuel problème.
Et voilà que Zita comprend aujourd'hui pourquoi personne ne parle aux intéressés de ce qui court la ville comme une atteinte à la bonne réputation qu'ils voudraient se forger malgré tout.
C'est compliqué. Mais Zita n'en peut plus devant la mauvaise foi de Nelly qui ne pige que dalle à certaines phrases ou expressions, et c'est souvent le cas, comme le constate Zita actuellement.
Zita ne juge rien, elle veut simplement mettre les choses au clair pour ne pas avoir à entendre parler tous ces gens qui ne comprennent pas comment Hussein et

Nelly sévissent encore dans un certain milieu où ils font très bonne figure alors qu'ils sont loin d'être blanc-bleu – dixit tous ceux qu'elle entend – mais qui ne disent rien devant les principaux intéressés pour ne déblatérer sur eux que derrière leurs dos.
Et Zita qui ne peut vivre ainsi avec deux poids deux mesures, a préféré profiter de ce déjeuner pour demander au couple si oui ou non, Hussein avait été arrêté pour trafic de drogue et s'il avait bien fait de la prison. Oui aux deux questions, mais pas un « oui » franc et massif, un petit « oui » vite affublé de tas de justifications qui ne cadrent pas du tout avec un réel piège vraiment vécu…
Cela dit, Zita s'en fout royalement. En effet, le passé est le passé, cela ne la regarde pas, les gens sont libres et majeurs, mais elle ne veut point subir des conversations dans lesquelles les gens disent si souvent n'importe quoi. En l'occurrence, c'était vrai, les deux accusations étaient vraies, les causes incertaines, et le résultat flagrant : le couple, Nelly en tête, est encore très perturbé par toute cette histoire, vieille pourtant de plusieurs décennies.
Et puis, Zita prend conscience qu'une part glauque demeure dans cette histoire malheureuse, et que ce qu'elle pensait de ce couple est en train de fondre à la fureur agressive manifestée par Nelly envers on ne sait qui, mais comme c'est Zita qui est face à elle, cette dernière prend tout de plein fouet, et le fouet est pour le moins cinglant !
Zita est aussi surprise par les questions d'Hussein, il veut connaître sa nouvelle adresse et demande

carrément le numéro de la rue, puis si elle a des voisins de palier. Et quoi encore !
Zita est pour sa part, claire et refuse de répondre. Et elle le dit. Cette forme d'interrogatoire curieux la heurte, les amis ne posent pas de telles questions en donnant de si pauvres explications quand Zita déclare être choquée.
C'est foireux tout ça, vraiment ! se dit Zita en quittant ces faux amis quelques minutes plus tard sur le trottoir devant le restaurant, après qu'Hussein eut vraiment insisté pour la raccompagner en voiture ! Alors qu'elle est venue à pied en voisine… Mais tout s'explique quand on sait que Nelly a du mal à marcher et fatigue très vite, elle n'est plus toute jeune, et boîte un peu. Zita refuse qu'ils la raccompagnent. Leur voiture est dehors pourtant, devant leur maison. Ce qui signifie qu'Hussein et Nelly avaient prévu de la raccompagner chez elle après le restaurant, où ils sont d'ailleurs arrivés avec un peu de retard sur l'horaire prévu.
Zita est maintenant à peine surprise par tout cela, et une pensée lui vient qu'elle tente de chasser : il se pourrait qu'Hussein soit vraiment pris dans un trafic de drogue et qu'il la stocke chez des personnes insoupçonnables qui partent en voyage… Qui sait ? Souvent on n'y pense pas, mais même si l'on croit que non… oui ! C'est très possible.
Forte de cette pensée, elle quitte le couple, ils se disent à bientôt, mais Zita sait déjà qu'elle ne les rappellera pas. Elle est comme ça Zita, plus claire tu meurs !

Vêtue d’une robe d’été orangé clair, elle trace dans la rue pour aller acheter du pain qu’elle rapporte dans son grand cabas VUITTON, à propos duquel Hussein lui a posé des questions pour savoir si c’était un vrai ou pas.
Finalement, cet homme est tordu, pense Zita. Au lieu de poser les questions clairement il tourne autour du pot…
– Tu sais qu’à la douane on te fait payer si ce VUITTON est un faux, a-t-il lancé.
– Je sais, mais moi si je peux acheter j’achète, si je ne peux pas, je n’achète pas, mais certainement pas un faux ! Ce n’est pas mon genre du tout ! a répondu Zita du tac au tac.
Il a eu le bec cloué, Nelly aussi. Bizarre tout de même, mais que cherchent-ils tous les deux ? Et s’il était encore dans ce trafic, pourquoi pas ? Sa femme aussi peut-être, sous ses airs de bourgeoise bien sous tous rapports, mais comme Zita n’en sait rien, elle se dit que cela ferait un bon roman, et se promet de parler à son amie Bénédicte qui écrit des romans, entre autres.
Parce que ce déjeuner est pour Zita le début parfait pour un roman se déroulant dans cette ville.
Quelle ville ? Faudra-t-il en parler ? Non ! pense Zita.
On situe toujours plus ou moins tout, on décrit, on rend crédible, on qualifie quand on est écrivain, et il faudra qu’elle en parle à Bénédicte. Non, il ne faut pas qu’il y ait de lieu précis, c’est possible en Colombie comme au Mexique ou au Maghreb, au Maroc ou que sais-je ? pense Zita persuadée que

pour ce roman particulier dont elle donnera l'idée à exploiter à la romancière Bénédicte, la ville est une ville, point barre !
En rentrant chez elle, Zita appelle Bénédicte.
Oui, Bénédicte serait ravie de la voir quand elle voudra, elle vient de finir un essai et est plus libre.
Oui Bénédicte veut bien demain, pourquoi pas, son mari est absent, profitons-en.
Zita raccroche sans avoir rien dit de son projet au téléphone. Et c'est mieux ainsi.
Rendez-vous est pris pour déjeuner chez Bénédicte toutes les deux dans son appartement clair, cossu et zen, aux murs nus, Bénédicte a besoin d'espace pour créer, et de vide, un vide plein difficile à expliquer, c'est ainsi, c'est tout.
Et elles s'y retrouvent vers midi et demi, devant un jus d'orange frais pour commencer.
C'est là que Zita parle de son idée, après avoir raconté à Bénédicte l'histoire de la veille, le restaurant et le couple Nelly-Hussein que Bénédicte connaît de vue.
Bénédicte, en bonne romancière, n'est jamais étonnée par rien, elle sait bien que la vie est parfois comparable à une sorte de fiction où les personnes et événements sont parfois difficiles à croire tant leurs histoires paraissent à la fois improbables et étranges. La fiction finalement n'invente rien, tout est possible dans une vie, dans plusieurs il suffit de multiplier, et dans un couple, cela s'ajoute de manière elle aussi improbable pour donner des possibilités infinies d'étrangeté qui ressemblent beaucoup à celles des fictions qui n'en sont au bout du compte qu'un reflet

incomplet de l'une ou de plusieurs des facettes dont la réalité est prodigue. C'est un fait.
Bénédicte a beaucoup d'humour. Et sa première réaction est le sourire puis le rire franc que Zita lui connaît bien.
– J'en avais bien entendu parler, mais toi qui vas leur poser la question directement ! Je trouve cela parfaitement incroyable bien que cela ne m'étonne nullement de toi. Ils ont dû en faire une tête ces deux-là ! s'exclame-t-elle.
– Eh bien au début j'ai cru, comme ils me l'affirmaient, qu'ils appréciaient, mais pauvre naïve, après les avoir crus, j'ai déchanté ! Lui voulait savoir qui m'avait dit ça, tu parles ! Toute la ville en parle ! Et ce depuis des années, presque trois décennies, cela veut dire que ça a marqué, non ? lance Zita qui ajoute : mais c'est un roman, non ? Un bon début en tout cas !
– C'est un très bon début… et tu sais, en brodant là-dessus, il est possible que nous tombions pile-poil dans leur réalité et une vérité que l'on ne soupçonne pas du tout encore ! Je parle par expérience, cela m'est déjà arrivé… lance Bénédicte manifestement intéressée par ce côté-là aussi.
– C'est fou cette histoire, mais en plus, ils auraient répondu calmement à la question, cela aurait duré quelques minutes, et basta ! Mais Nelly en a fait une telle histoire en devenant hystérique, que je n'ai pas compris… Et je suis sûre que ce qu'elle a souffert n'est pas juste, non, pas possible, quelque chose la gêne réellement, j'en suis sûre ! dit Zita.

– Mets-toi à sa place, tu arrives dans cette ville en étrangère naïve, tu ne sais rien, et puis soudain tu sais ! Cela remet tout en question, et de plus, elle te raconte ce qu'elle veut alors que toi tu veux savoir simplement d'eux ce qu'il en est, sans plus, tu es claire, tu te montres vraiment comme une amie qui ne veut pas parler dans leur dos comme tous les autres, et donc tu finis par te faire engueuler ! Logique ! Ils ne sont pas clairs et surtout très maladroits ! C'est de la folie cette histoire, dit Bénédicte amusée.
– Alors tu en dis quoi de mon idée de roman ? demande Zita après un silence au goût sucré de jus d'orange.
– J'en dis que ça me botte ! Mais ça c'est le début, moi je veux laisser l'imagination et l'inspiration faire œuvre de complices pour continuer dans le délire le plus absolu, peut-être, mais rassure-toi, il est toujours très proche de la réalité quand il n'y est pas collé, moi je le sais, dit Bénédicte.
– Tu sais, j'ai encore entendu autre chose sur Hussein, mais peut-être est-ce suffisant ? interroge Zita.
– C'est suffisant pour l'instant, oui, je crois, et puis ne me dis rien car nous verrons si l'imagination et l'inspiration trouvent cette voie-là dont je te demande de ne pas me parler, si cela apparaît dans l'écriture, alors c'est que ce qui sera conté sera proche de la réalité de l'histoire de ce couple ou tout à fait – pourquoi pas ? – leur réalité qu'ils prennent tant de soin à maquiller peut-être, va savoir ! Cette histoire m'amuse, tu as eu une très bonne idée Zita, bravo !

– Merci, dis-moi, j'ai la dalle ! lance Zita.
– Moi aussi, j'ai fait une salade de riz géante, viens, on mange à la cuisine. J'apprécie cet appartement aussi quand je peux y naviguer sans époux à vue, mais je l'aime mon mari… dit Bénédicte joyeusement en précédant Zita dans la cuisine.
La pièce est vaste avec un immense balcon d'où la vue est exceptionnelle.
Et c'est un déjeuner agréable et simple assorti du péché mignon de Bénédicte : les gâteaux en dessert avec le café qui leur va si bien.
Les rires des deux amies fusent alors que quelque part dans la ville, un couple est replongé dans son passé qu'il n'a jamais quitté en essayant de se faire une réputation qui ne tient pas bien la route au présent.
Et c'est sur cette piste-là que Bénédicte est déjà lancée, tandis qu'elle rit et échange avec son amie Zita. Déjà en elle, les premières lignes jaillissent comme des éclairs de mots prenant place dans une histoire que couve son inconscient, d'une conscience qui pleut en elle des phrases quasi toutes faites. Bénédicte le sait et laisse à cette pluie l'espace nécessaire pour fertiliser l'imagination et l'inspiration, ces deux jumelles auxquelles elle fait, en tant qu'écrivain, allégeance.
– Bon, tu ne m'appelles pas, c'est moi qui te ferai signe. Jacques est absent pour quinze jours encore, en Arabie Saoudite, je lui ai passé une énorme commande d'huiles de parfum… et je vais en profiter pour travailler. Salut ma belle, je t'appelle,

dit Bénédicte en embrassant Zita qui prend congé vers dix-sept heures ce jour-là.
– Merci pour ce moment entre filles, je ne te dérange plus, à bientôt, lance Zita depuis l'ascenseur qu'elle vient d'appeler.

Ce jour-là, Hussein et sa femme Nelly sont rentrés dans leur immense maison pour deux faisant un angle dans un quartier résidentiel de la ville, toute proche du restaurant où ils viennent de déjeuner avec Zita.
– Tu n'aurais pas dû t'énerver ainsi, dit Hussein en fermant la porte.
– Comment ça je n'aurais pas dû m'énerver ! Mais je suis très calme ! Zita voulait me couper la parole, et puis elle m'a dit que j'étais de mauvaise foi, c'est une insulte ça, non ? demande Nelly d'une voix qui monte d'un cran dans l'hystérie.
En effet la voix de Nelly est une petite voix fluette qui ne colle pas avec la colère, et c'est dans l'hystérie qu'elle verse aussitôt dès que, ne pouvant s'affirmer avec sa voix, elle veut s'imposer, elle est alors atteinte de logorrhée, on ne peut plus l'arrêter, et c'est sa façon de tenter d'imposer ce qu'elle veut dire. Hussein la connaît trop bien, elle l'énerve parfois, mais elle le tient par tout un tas de choses cachées dont ils ont en commun le secret, et Hussein laisse donc couler ainsi pour ne pas envenimer les choses.
Au fond, Hussein a-t-il jamais eu la main mise sur cette femme plus âgée que lui de quinze ans ? Et

avec laquelle il ne fait plus rien au lit sinon le partager, plus rien vraiment. Comment Nelly vit-elle cela ? En surveillant, en épiant sans cesse cet homme plus jeune qu'elle qui l'a épousée on se demande pourquoi. Les mauvaises langues disent qu'il aurait connu une femme écrivain à la mort de laquelle il aurait volé quelques lettres et manuscrits, et que sa nouvelle femme rencontrée juste au moment de la disparition de l'écrivaine serait au courant, et l'aurait même aidé… On dit ! Mais avec des on-dit, on pourrait mettre Paris en bouteille, comme avec des « si » trop nombreux.

On le dit pourtant dans la ville. C'est leur problème pensent certains tandis que d'autres en font des gorges chaudes, jusqu'à dire qu'il aurait bien aidé à passer de l'autre côté d'autres vieilles dames très riches pour récolter le magot qu'elles lui auraient laissé après qu'il se fut occupé d'elles, et sa femme aussi…

Mais l'important aujourd'hui pour Hussein, et surtout curieusement pour sa femme, c'est que le passé les a encore une fois rattrapés par le biais d'une étrangère venue s'installer dans la ville, qui ne connaissait rien à cette histoire et à laquelle ils avaient tenté de montrer la face bien lisse de gens très respectables. C'est cela que Nelly ne supporte pas.

– Tu as toujours fait confiance à des voyous, à des trafiquants, je ne comprends pas du tout ton penchant, à cette époque où je t'ai connu, pour tous ces gens que tu fréquentais ! lance Nelly un peu plus hystérique.

Hussein se dérobe comme toujours en allant dans le fumoir, petit salon dans l'immense maison, où il peut fumer tranquillement, il ne fume en effet ni en public, ni à l'extérieur, ni autre part dans l'immense maison dans laquelle il s'ennuie parfois, c'est pourquoi prétextant des courses pour son père malade, il sort souvent pour ne pas périr d'ennui à son tour.
Nelly ne supportant pas la fumée, ne le suit pas dans le fumoir. De santé fragile, elle est toujours en train de se plaindre de tout et de tous, et en particulier des trois bonnes qu'elle emploie dans ce palais raté fait pour jeter de la poudre aux yeux des invités qu'elle reçoit. Son vivier d'invités se trouvant à la table d'une princesse qui n'en est pas une, mais appartient à la haute bourgeoisie du coin. Comme quoi… pour dorer et redorer son blason de respectabilité, Nelly est prête à recevoir des inconnus qu'elle a rencontrés une seule fois, tu parles d'une amitié, se dit l'auteur en écrivant les flots dont l'imagination la gratifie à cet instant même.
Hussein, en évitant l'hystérie de sa Nelly de femme anglaise, sait qu'il lui laisse ainsi un espace pour se calmer. Faute de combattants, il la connaît, la colère est démontée et jetée dans la vasque de leurs secrets, pour y mourir alors qu'ils s'y débattent sans pouvoir en sortir. Trop dangereux.
Hussein pense à sa vie actuelle, non, il n'est pas heureux, mais il fait avec. Et pourquoi ? Parce qu'il sait que sa femme est elle, dangereuse, et prête à n'importe quoi quand elle se sent menacée. Et elle se

sent souvent menacée, là est le problème. Pour plusieurs raisons : d'abord elle ne maîtrise pas bien la langue française, d'où des malentendus et incompréhensions qui pourraient faire battre entre elles des montagnes. Et puis il y a cette histoire de drogue trouvée dans sa voiture, et pas des moindres ! Quatre-vingts kilos… pour lesquels il a réussi à lui faire croire, et à d'autres, qu'il avait été piégé. Et bien sûr Nelly l'a cru parce que le croire était pour elle une question de survie. Mais au fond, l'a-t-elle vraiment cru ? Ou fait semblant de le croire ? Hussein ne sait pas, mais il sait que sa femme est très méchante et que pour le garder elle était prête à faire n'importe quoi. Il a toujours joué avec elle le jeu du piège qui s'était abattu sur lui, l'innocent, le naïf, le berné… Il a tenu bon sans aucun effort, Nelly ne demandait qu'à le croire. Mais au fond, comment savoir ce qui se passe dans la tête de ceux qui sont les plus proches ? On ne sait jamais tout à fait.

Mais ce jeu est devenu leur vérité commune, ils s'y accrochent pour ne pas tomber dans le vide relationnel qu'ils redoutent. Il faut être reçu et recevoir dans cette ville, les relations cautionnent ce que vous faites semblant d'être. Ville d'hypocrites et de magouilles où les unions frauduleuses se pratiquent aussi à haut niveau dans une petite bourgeoisie du coin qui se la pète en toute impunité.

Hussein fume son cigare en revoyant les yeux de cette jeune bonne qu'il a sautée, c'est plus pratique à la maison, elle est si grande qu'il y a des endroits

impraticables pour Nelly qui y descend rarement. Et c’est là qu’il a dépucelé plusieurs vierges engagées par sa femme pour faire le ménage. Les petites en redemandent, c’est pratique, et il est certain qu’elles ne courent pas ailleurs, c’est plus commode sur tous les plans, cela ne sort pas de la maison. Il se demande parfois si Nelly n’est pas au fait de tout ça, si elle n’a pas organisé pour lui ce genre de choses, afin qu’il n’aille pas courir ailleurs, on parle déjà tellement d’eux, pas besoin d’en rajouter !

La femme d’Hussein est intelligente, plus, roublarde, maligne, très, très manipulatrice, Hussein le sait, il la connaît bien, et cette maîtresse femme un peu hystérique, qui passe pour une sage auprès de ceux qui ne l’ont pas vue en crise d’hystérie verbale, pourrait très bien organiser la filière des bonnes à domicile afin qu’Hussein les baise tranquillement dans la maison, ainsi Nelly ne perd pas la face à l’extérieur où tout se sait, et en même temps, Nelly n’est pas dupe, elle est la première à savoir qu’il a besoin de ça car il ne se passe plus rien entre eux depuis des lustres ! Et puis, une bonne, cela ne porte pas à conséquence, Nelly ne peut en avoir peur, elles sont choisies par Nelly, incultes et donc pas dangereuses.

Il faut reconnaître que Nelly manipule Hussein de manière habile pour le garder auprès d’elle. Que ferait-elle sans lui ? Pas grand-chose. Oui, vraiment, pas grand-chose. Il est devenu l’homme à tout faire sauf l’amour avec elle, impossible, elle est trop abîmée de toutes parts, trop fatiguée toujours, et avec

ses maux de tête qui lui viennent des contrariétés, il faut croire qu'elle n'en sort plus…
Hussein fait un constat amer tout en fumant son cigare.
Mais les habitudes ont la vie dure, il ne saurait changer quoi que ce soit à sa vie actuelle, à moins que Nelly ne disparaisse avant lui, cela changerait tout, oui, mais la vie tient bon le cap de sa femme dans la galère de laquelle il se trouve plus souvent qu'à son tour.
Et de fait, Hussein pense en cet instant même, après ce déjeuner houleux avec une amie qu'il aime bien, mais dont il voudrait bien se servir, qu'il subit sa vie plutôt qu'il ne la contrôle. Sa femme contrôle ce qu'elle peut, mais elle ignore certaines choses, heureusement. Et bien qu'ils aient en commun quelques cadavres dans le placard, Hussein garde en son jardin secret quelques horreurs de plus dont il n'a rien dit.
Qui pourrait se douter d'une association maritale aussi frauduleuse quand on les voit parader chez les uns et les autres, et recevoir, dans cette ville où rien n'est impossible ? Personne, pas même moi par moments d'égarement ! pense Hussein qui finit, dans le calme retrouvé, son cigare.
Et Hussein de constater qu'il a envie de sortir du salon fumeur pour entrer dans la fébrilité de la trop grande maison – ce tombeau du passé – comme d'aller se pendre, ce qu'il ferait sans regret aucun dans l'instant. Mais la vie est ainsi faite qu'elle se meut entre soi et les autres, à la vitesse des pensées qui s'y noient faute d'avoir trouvé leur juste équilibre entre cœur et tête, c'est vrai, pense Hussein, il y a toujours la tête qui prend le pas sur le cœur et

l'esprit, et vu ce que cela donne chez Nelly, il est écœuré. Pourtant lucide sur sa femme, Hussein ne voit aucune issue sur son contrôle permanent qu'il vit de moins en moins bien. Le déjeuner de cette journée maintenant bien consommée lui donne la preuve qu'il n'est sans doute pas là où il se croit protégé par une grande respectabilité, loin de là. Et c'est sans doute ce qui rend sa femme furieuse, elle est en mal de respectabilité, de sagesse et de tout ce qui pourrait aller avec si elle les avait acquises, ce qui n'est pas le cas, hélas ! Et il y est pour beaucoup, c'est sûr. Triste constat. Avachi dans ce fauteuil du coin fumeur, il pourrait, lui semble-t-il, rester là à vie et se laisser mourir à petit feu. Et il va bien falloir en sortir pour affronter ce quotidien qui, sans les bonnes à demeure, n'aurait plus pour lui aucun intérêt. La seule réussite – mais en est-ce une ? – c'est l'argent qu'il a mis de côté et toutes les maisons qui lui appartiennent, c'est beaucoup d'argent, mais avec personne pour s'éclater. Oui, triste constat que celui que fait, à ce jour, Hussein, meurtri par la fébrilité intempestive d'une femme, la sienne, qui ne lui fera jamais de cadeaux, à part ceux qu'elle montre d'eux à une galerie plus ou moins mondaine dans cette ville de tous les happenings qui sait mettre à l'écart ou déchirer des dents de ses rumeurs et de ses colportages, la vie des uns aux dépens de celles des autres. Et quoi ? Hussein n'ose pas explorer cette question qui lui fait mal comme une flèche empoisonnée par l'hypocrisie et les faux-semblants dont sa femme use et abuse pour mieux

berner le monde qu'elle côtoie dans le cirque de cette ville où il est bon de ne pas trop se mêler, ni s'exposer aux polémiques diverses qui coulent les flots de la corruption qu'il a connue et quasi pratiquée, non plus qu'à celles qui déroutent sans jamais effacer des questions gênantes auxquelles il répond, ainsi que sa femme Nelly, de façon fort maladroite.
Al hamdoulillah pense Hussein, j'ai de l'argent, et alors ?
Et là non plus Hussein n'ose pas répondre de peur cette fois de déprimer sauvagement, ce qui vu le contexte impossible dans lequel il se trouve, ne serait pas raisonnable. Après tout, ce sont ses propres choix qui l'ont amené jusque-là : ce point de non-retour dans lequel il a basculé presque inconsciemment.
C'est à ce point précis que l'inconscient d'Hussein, lui refusant toute issue, le plonge dans une somnolence somme toute agréable, et il en profite.

De son côté, Nelly a piétiné et piaffé sans interlocuteur auquel s'en prendre, faute de quoi, remontée comme une pile électrique, elle s'en est prise aux bonnes, qu'elle veut chez elles, mais qu'elle déteste car elles la remettent sans cesse devant son incapacité à satisfaire sexuellement son époux, ce que toute personne sensée peut savoir immédiatement en les voyant ensemble.
Il n'y a plus rien entre eux, tout le monde le voit et le constate à chaque instant qu'ils passent avec d'autres, ces autres qui ne comprennent souvent pas

ce qu'ils font encore ensemble. Hussein ne donne même plus le change, c'est au-dessus de ses forces. Quant à Nelly, elle passe son temps à dire à tous qu'ils sont très heureux et que tous les autres sont jaloux d'eux, ce qui est franchement risible pour n'importe qui. Et puis quand comme Nelly on passe son temps à dire que l'on est tout amour et que l'on est très, très heureux, cela devient très vite suspect et même risible. Mais c'est une autre histoire dans laquelle Nelly ne veut pas entrer, c'est bien plus commode.

Pour l'instant, sans autres interlocuteurs, Nelly pique une crise contre ses bonnes qui ont l'habitude et ne s'en font pas, ce qui énerve d'autant plus Nelly qui hurle, au bord de l'apoplexie. Cette crise empêche un constat de plus que Nelly fait chaque jour, elle n'est pas heureuse dans cette grande maison que cinq personnes dont trois bonnes ne parviennent pas à remplir. Les meubles, les tapis, les bibelots trop nombreux, les rideaux, la cuisine, le local du gardien, tout cela lui sort par les yeux, les pores de la peau et sa vie tout entière.

Le ménage est un cauchemar, les repas chaque jour une véritable contrainte pour elle qui ne fait ni les courses ni la cuisine, et doit gérer ce paquebot quotidiennement, sans succès. En effet, il y a toujours quelque chose qui la ramène irrémédiablement vers elle-même, son handicap quand elle se déplace, les soirées qu'elle s'obstine à faire pour recevoir des gens qui ne sont pas des intimes et que parfois elle rejette, comme cette femme sublime qui la nargue de

sa beauté, de son intelligence, de son humour, belle célibataire, chanteuse, libre dans sa tête et son corps, qu'elle dit adorer, mais qu'elle ne supporte pas. Nelly déteste cette femme et son aisance, son rire et sa joie, surtout sa joie, et chaque mot que dit cette chanteuse est pris par Nelly comme une attaque personnelle, et c'en est une ! Et à force de jouer l'amitié avec cette artiste qu'elle redoute plus que tout, Nelly en est venue à incarner une sorte d'hypocrisie, elle qui dit ne pas supporter l'hypocrisie, elle en est devenue une plaque tournante à cause de cette femme qui la remet sans cesse involontairement face à elle-même. Nelly, ainsi projetée en elle-même, ne peut qu'y tourner en rond au milieu de tous les désastres qui gisent là, désastres du passé et de l'avenir qu'elle ne peut éluder au présent, ce qui la rend aigre et malheureuse.
C'est comme à ce réveillon 2010, elle a commencé l'année chez des amis, cette chanteuse était là, et a dansé toute la nuit en fredonnant les chansons des autres sur un karaoké endiablé qui a eu lieu sans Nelly, spectatrice humiliée par tout ce à quoi elle ne pouvait participer, au point qu'en quittant les lieux, elle a éprouvé le besoin de dire à ses hôtes combien elle « était désolée de n'avoir pu participer plus… », c'est-à-dire pas du tout, mais c'est à elle-même qu'elle disait cette phrase Ô combien significative, et non pas à ses hôtes qui n'y pouvaient rien…
Nelly est parfaitement au courant de tout ce qui compose sa vie, comme de tout ce qui la compose et que personne ne sait. Et l'insupportable est atteint

pour elle depuis longtemps, d'où ses crises contre les bonnes, les seules qui ne peuvent y répondre qu'en s'écrasant, tout comme son mari las de ne pouvoir rien faire à cette gabegie d'une vie qu'il subit plus qu'il ne la vit.

Et sous le désastre apparent de ce couple, l'impossibilité d'être heureux sauf dans les apparences – c'est déjà énorme – mais dont personne n'est dupe, et a fortiori les deux intéressés qui ne voient ni l'un ni l'autre d'issue autre que de continuer ainsi sans faiblir, contrainte suprême pour qui sait comme eux, ce que représente pour chacun un quotidien sombre dans une grande maison triste comme un tombeau dont le seuil est toujours dans le jour qui suit !

L'horreur a atteint son comble pour ce couple maudit qui sauve en permanence les apparences contre tout bon sens, c'est évident.

Hussein est encore un homme, Nelly n'est plus qu'un souvenir de femme qui s'octroie des bons points de vie en permanence pour ne pas sombrer un peu plus dans les limites qu'elle s'est fixées pour ne pas tomber à jamais dans la déprime qui la ronge en permanence. Et les bonnes au nombre de trois, il faut bien ça !, subissent tout comme un navire prendrait la mer de toutes parts avec un commandant abusif qui ne songerait guère qu'à se venger sur ses matelots.

Voilà en cet après-midi de folie, ce que ressentent les deux protagonistes de ce couple bancal dont l'équilibre illusoire ne tient que par le fil ténu qui relie entre eux des secrets peu avouables dont ils sont le terroir

désertique sur le plan affectif. L'ambition, les intérêts et l'argent sont leurs liens les plus intimes dont le sexe est exclu à jamais. Et désir et plaisir se sont fait la malle depuis trop longtemps pour que cette femme aigrie et méchante ne le devienne pas de plus en plus au grand désarroi, au début, puis au grand désespoir d'un mari sous le joug d'une attention quasi malveillante de la part de cette femme totalement frustrée par son état de femme. Et l'on pourrait dire par une absence d'état de femme depuis bien longtemps obsolète.
Et c'est hélas l'image désastreuse que ce couple donne de lui malgré tous les efforts entrepris pour cacher la désintégration graduelle et sûre subie par Nelly et donc Hussein qui se contente de ce qu'il a, c'est-à-dire rien sur le plan sexuel qui le travaille pourtant encore, c'est bien normal.
Vaste gâchis où la moindre honnêteté amicale tombe comme un cheveu sur une soupe mal faite dont il faut jeter l'assiette avec la soupe pour ne pas succomber à la frustration de ne pouvoir se nourrir de la seconde toujours ratée.
Noirceurs en ombres dégradées pour ces deux êtres qui ont réuni leurs vies dans une apothéose de « sombritudes » pour le pire, sans que le meilleur à jamais noyé n'y paraisse autrement que par des affirmations de femme aigrie et jalouse se prétendant un talisman pour tous ceux qu'elle approche, et qui n'est en somme pour son mari qu'une vieille sorcière défaite et très manipulatrice qui tente désespérément de s'accrocher à ce qu'elle peut encore contrôler : lui en l'occurrence et les trois bonnes qu'elle emploie

sans pouvoir faire autrement, à son corps défendant, et c'est bien là l'expression qui convient.
Il est difficile d'imaginer que ce couple ait pu être heureux un jour. On se le dit, mais on ne peut qu'en douter. Car enfin, qu'ont-ils construit ensemble ? Cet homme, un Arabe de surcroît, n'a pas d'enfant. Et bien que la fille de Nelly soit comme sa propre fille, on peut en douter quand on voit sa mère minauder avec elle comme si elle était elle-même une enfant encore. Et se demander si la fille n'a pas subi le même sort que les bonnes pour satisfaire un mari qui ne pouvait plus l'être autrement. C'est ce que certains se demandent dans la ville ! On ne sait pas, peut-être que oui, peut-être que non…
C'est là tout le sel de la médisance qui s'en donne à cœur joie dès que les éléments pouvant l'alimenter sont réunis, et ils le sont ici plus qu'ailleurs !
Vaste sujet dont tout le monde se fout, mais vaste sujet dont certains font des gorges très chaudes, c'est sûr.
Ou alors, disent encore certains, Hussein a un penchant pour les hommes.
Pourquoi pas ? Mais pourquoi ? Parce que subir ainsi tout ce fatras qu'une femme aigrie lui impose, serait quasi inhumain pour n'importe qui, à moins d'avoir avec cette personne des liens autres qui ne seraient qu'arrangements pour une galerie qui s'en fout… mais eux ne le sachant pas, s'escriment à donner le change qui n'a plus cours.
N'importe quoi ! Non, il y a assez de faits et d'aigreur dans la vie de Nelly pour noyer et ennuyer celle d'Hussein qui, n'étant plus dupe depuis longtemps,

fait quand même semblant… par pitié ? Pourquoi ? Intérêt ? Argent ? Quels sont les intérêts et les avantages tirés de ces médiocrités qui pavent leurs deux vies ainsi qu'une terre devenue infertile et sèche à force de marcher dessus sans que des sentiments nobles ne l'arrosent de temps en temps au moins !
Mais cette terre-là est foutue… C'est tout. À jamais desséchée, elle a rendu son âme de terre désolée au diable qui ne sait la paver que de bonnes intentions ne voyant jamais le jour, c'est le propre du diable, n'est-ce pas ?
Grandeur et décadence, y a-t-il jamais eu de grandeur dans ce couple-là sinon illusoire, éclairée par les feux d'une rampe sociale, il est vrai qu'Hussein a eu un poste officiel dans un consulat pendant longtemps, jusqu'au jour où il a atterri en prison pour avoir tenté de passer quatre-vingts kilos de drogue à une frontière à la sortie de la ville où il se rendait régulièrement à l'époque, dixit Nelly elle-même.
Nelly a-t-elle eu le choc de la découverte ou était-elle complice ?
Piégé le bel Hussein ?
Nauséabonde, cette histoire le demeure à jamais, et plus encore aujourd'hui quand on revient dessus. N'est-ce pas un signe ? C'est une vraie question.
Nelly tient-elle son mari à ce point à cause de cette histoire malheureuse dont elle sait plus qu'il n'y paraît ? Ou bien Nelly croit-elle son mari pour parvenir à survivre à une telle honte ?
C'est que quand on fraye avec des gens du milieu,

on s'expose à des aventures spectaculaires que l'on ne contrôle plus du tout, normal. Et à se croire plus fort que tout le monde, on finit par devenir d'une vulnérabilité sans pareille où tous les coups et après-coups sont perçus comme si c'était hier…
Hussein n'est pas heureux auprès de cette caricature de femme qui n'a plus que la hargne, le pouvoir et la faillite de son corps et de son âme qualifiée par elle de « pure », pour tenir bon la rampe de la vieillesse qui fait son œuvre, qu'on le veuille ou non ! C'est dans l'ordre de la logique humaine des choses de la vie qui passe à une allure que seule l'évolution intérieure peut réguler à défaut de freiner. C'est ainsi, et mieux vaut le savoir, mais Nelly n'a de sagesse que superficielle quand elle donne des conseils aux autres, sans être impliquée du tout.

– Alors ça va ? Il y a du thé ? Jibi etheï äfec[1], dit nonchalamment Hussein d'une voix placide, en sortant du fumoir dont il referme soigneusement la porte comme pour en protéger l'accès.
La bonne passe par là, les bras chargés de linge, derrière elle dans le bureau, Nelly lui lance un regard perçant et inquisiteur, c'est à elle qu'il demande si « ça va ? », mais elle ne répond pas, occupée maladroitement à récupérer ses e-mails. Hussein entre donc dans le bureau et s'assoit tranquillement, en apparence.
Nelly s'est drapée dans un calme bouillant dont seul son mari, qui la connaît très bien, voit les dégâts

[1] Amène-moi du thé s'il te plaît

laissés par la discussion lors de leur déjeuner avec une amie. Oui, pense Hussein, cette femme s'est vraiment comportée en amie sinon elle n'aurait pas abordé ce sujet délicat, c'est certain, se dit Hussein qui aime bien cette amie. Mais Nelly, elle, en réaction depuis un certain temps contre cette amie – on se demande pourquoi – qu'elle dit aimer, est sur une rancœur connue d'elle seule, qui n'arrange rien aujourd'hui.

Hussein est las de ces histoires plongeant régulièrement Nelly dans des crises proches d'une hystérie totale où elle perd le contrôle d'elle-même en voulant le garder sur les autres sans y parvenir réellement, car en se détruisant ainsi, elle se décrédibilise aux yeux de ceux qui assistent à ce genre de « pétage » de plombs désorganisé, ce gouffre où l'entraîne sans doute son impuissance à bouger physiquement, qui la paralyse et la met donc dans cet état-là.

Hussein regarde Nelly comme il le fait souvent, dans la mollesse et l'impuissance à se désolidariser d'elle, c'est ainsi qu'il en est venu à ne plus rien dire, à laisser couler au risque de passer pour un lâche, ce qu'il est conscient d'être face à elle. Quelle galère ! Mais comment faire ? Il n'y a rien à faire, Hussein le sait parfaitement, il a sur le dos un vrai cataplasme, à vie, et pour combien de temps encore ?

Nelly, sous le regard de son mari, ne bronche pas, une Cocotte-Minute prête à exploser, mais qui n'explosera qu'en pointillés au fur et à mesure des stimuli la faisant sortir de ses gonds de temps à autre, de plus en plus souvent.

Hussein est très las. Un peu mou, lâche probablement, oui je suis lâche, oui, mais quoi ? Trop lourd, trop flou, trop chiant ! Et Hussein, qui n'est que rarement grossier, se lâche intérieurement comme pour se débarrasser des « sombritudes » qui hantent cette immense maison à longueur d'année.
Mais Hussein sait aussi qu'il n'est pas très clair et qu'à l'époque où il a fait de la prison, il frayait avec des voyous… et commerçait avec eux… Nelly ne sait pas tout, heureusement. Mais cela changerait-il quelque chose ? Rien n'est moins sûr. Cela ne peut pas être pire de toute façon.
Hussein se lève pour venir regarder ce que fait Nelly sur l'ordinateur, une façon de renouer un lien très distendu que Nelly tient toujours de colère et d'hystérie fermes, comme pour se venger de la vie qui ne l'a pas épargnée, en dehors de l'argent dont elle ne manque pas, certes ! Mais à quoi lui sert-il ? Finalement, l'argent c'est bien, plusieurs maisons, c'est bien, mais après ça, au bout de ce compte des intérêts communs, où en est ce couple ? Lié par le pire, et ne connaissant pas grand-chose du meilleur dont le goût s'est évaporé depuis longtemps, voilà un couple qui joue à cache-cache avec l'extérieur, et se déchire dans le secret d'une maison sous les regards de trois bonnes qui prennent leur pied de temps à autre. Secrets d'alcôve et de cuisine dans une bulle consacrée à la vie stérile d'un couple dont le passé gère de l'actualité les peurs, la honte et la bonne moralité qui sied tant à Nelly qui se tuerait pour… tout en vivant mal sans… comme si, faux-semblant,

courir après soi, quelle fatigue ! Quel triste constat de vie quand malgré cela on parade un peu, beaucoup, avec des signes évidents et étranges, cette façon qu'a Hussein de poser des questions investigatrices par exemple, ferait facilement croire qu'il est aussi à la solde des flics, pourquoi pas ? Les a-t-il aidés pour sortir plus vite de prison ? Et pourquoi pas ? Auquel cas, il aurait trahi ses acolytes ? Tout cela sentait sans doute assez mauvais à l'époque pour laisser des traces au présent qui ne s'en remet pas, d'où la réaction violente de Nelly qui explose dès que tout ce fatras revient sur le tapis.

Qu'importe, la vie s'est organisée à deux, cahin-caha, comme on le peut.

Et c'est avec un certain bonheur un peu trouble qu'Hussein, et Nelly surtout, donnent le change comme ils le peuvent, en se disant que l'oubli fait son œuvre de table rase, mais l'oubli est un traître qui s'oublie lui-même ou est oublié par ceux qui ne l'ont jamais exercé à ce sujet et qui sans le vouloir vraiment déterrent du passé ce que les autres en ont retenu ou gardé, connu ou rejeté. C'est ça la vie, au fond, il est certain que tout est mêlé, que tout peut surgir dans la tête d'un autre au moment où l'on s'y attend le moins.

Et alors ? Et alors c'est lamentable car chacun devrait s'occuper de soi et pas des autres, c'est assez difficile ainsi, non ?

Courbes de vents sur la ville, pour chasser les pensées de trop qui en alourdissent les rues quand elles y passent de tête en tête, de réputation en

réputation, de vrille en tempêtes pour aller s’échouer sur des plages lointaines et y être emportées par des courants inconnus qui leur font faire le tour de la Terre. C’est beau en même temps, cela déleste les uns pour en alourdir d’autres, à moins que la mer et le ciel ne décident d’un commun accord de ne pas les envoyer n’importe où, ou pourquoi pas, de les anéantir à jamais si elles ne peuvent être utiles pour l’avenir.

Hussein est maintenant penché sur l’ordinateur par-dessus l’épaule de sa femme, non pas qu’il s’intéresse à ce qu’elle fait, mais il ne veut pas la guerre.
– Tu aurais pu réagir à ce déjeuner, notre amie a été très brutale, je trouve, tu n’as rien dit, et je trouve qu’il serait bon de lui signifier notre désapprobation quant à la forme qu’elle n’a pas mise, tu ne trouves pas ? demande Nelly sans regarder son mari.
– Si tu veux on peut l’appeler ? Je peux l’appeler ? Je peux lui dire, à moins que tu ne veuilles le faire toi-même ? demande Hussein d’un air penaud.
– Non, c’est mieux que ce soit toi qui l’appelles, tu le feras demain, c’est trop tôt, nous devons en parler avant, dit Nelly.
– Très bien. Qu’est-ce qu’on mange ce soir ? demande alors Hussein soulagé que Nelly ne soit plus hystérique.
Mais Nelly ne daigne pas répondre, encore un peu montée contre son mari qui n’a pas réagi comme elle l’aurait souhaité à ce déjeuner. Mais de fait, Nelly

voudrait toujours que les gens quels qu'ils soient, qui qu'ils soient, réagissent comme elle le veut, et bien entendu, elle est toujours déçue car personne n'est dans la tête de l'autre, c'est bien connu. Et le meilleur moyen de ne pas être déçu est de ne rien attendre de personne. Il y a tant d'imprévus, tant de contrariétés dans la vie, qu'il faudrait plutôt minimiser les actes et réactions des uns comme des autres, mais ce serait déjà un pas vers une certaine sagesse, que Nelly n'a manifestement pas encore fait.

C'est donc le lendemain de ce jour fatal d'une incompréhension amicale, qu'Hussein a appelé leur amie par qui le scandale est arrivé…Il faut dire qu'il était déjà là depuis belle lurette, et que personne n'en parlait devant Hussein et Nelly, mais que les langues de la ville allaient bon train derrière leur dos… Et leur amie n'aurait jamais dû entrer dans cette bulle bien fermée par des décennies de calfeutrage ouvert par la méchanceté ou la perversité, le désir de nuire peut-être ? Comment savoir ?
Le seul problème est que ce coup de téléphone que passe Hussein, après concertation avec sa femme, est un peu glauque. Une forme – pour le coup ! – de méchanceté… Hussein attaque fort.
– Le fond était bon, mais la forme pas, tu comprends Nelly a beaucoup souffert de cette histoire que nous tentons d'oublier. Et puis nous, on ne te dit pas tout ce qu'on entend sur toi, et pas des moindres…
Leur amie éclate de rire, elle se moque éperdument de ce que l'on dit d'elle…

– Mais tout ça ce sont des rumeurs, vous c'est un fait juste, tu as bien fait de la prison, non ? Je m'en moque, je ne voulais juste pas entrer dans un jeu qui aurait pu être lui aussi de rumeur à laquelle j'aurais alors tordu le cou, tu comprends ? Je pense qu'il ne faut pas revenir là-dessus, crois-moi, cessons d'en parler.
– Non, mais tu n'as pas mis les formes, et… tente Hussein à nouveau.
Puis, est-ce vrai ? Est-ce faux ? Il annonce qu'il faut qu'il raccroche, ce qu'il fait sans même dire au revoir !
Et comment savoir si c'est vrai et pourquoi ? Mais son amie s'en moque, Zita est au-dessus de tout ça et n'y voit pas grand intérêt à part le fait que tout cela est plus clair maintenant, qu'elle sait à quoi s'en tenir, que ce n'est pas là une rumeur mais un fait certain sur lequel tout le monde brode l'histoire qu'il en comprend. Mais Zita se dit quand même que si elle avait là deux vrais amis, alors ils auraient compris sa démarche. C'est apparemment râpé, ils n'ont pas compris ni digéré et en plus ont tenté de lui faire du mal en lui racontant ce que l'on dit sur elle dans la ville. Manque de pot, cela l'a amusée. On dit entre autres horreurs, et c'est plutôt flatteur, pense Zita, qu'elle est une femme mystérieuse… ce qui lui plaît plutôt. Pour le reste elle n'a pas tilté ni retenu, elle s'en moque et ne connaît d'ailleurs pas grand monde en ville. Ce dont elle se porte très bien vu le déjeuner d'avant-hier, maintenant…
Les attaques sont nombreuses sur tous et toutes.

Les ragots, n'en parlons pas, ils vivent bien leurs vies plurielles au singulier de l'une ou d'autres, ont la vie dure, s'étirent en longueur et font le tour de la ville en un rien de temps ! Ils n'épargnent personne, il y a là une faible forme d'équité – mais où donc la place-t-on ?! – Et puis dérivent chez les uns, chez d'autres, au gré des invitations et des opportunités qui pleuvent. Et puis il y a cette grande bourgeoise très connue que courtisent bien Nelly et Hussein. Cette femme peut, si elle le veut, faire la pluie et le beau temps en ville, c'est un fait. On peut être bien ou mal vu par elle, et tout le monde est aux pieds de ses invitations, avide d'être convié, il est en effet de bon ton d'être parmi ceux figurant dans ses petits papiers.
Et Nelly et Hussein sont très attentifs au fait de rester dans ses petits papiers tant ils sont suivis avec beaucoup d'attention par tous les notables de la ville. Zita apprécie et aime beaucoup cette femme, grande bourgeoise certes, mais aussi femme exceptionnelle qui peut faire ou défaire une réputation comme elle l'entend. Zita ne s'attache pas à cela, et aime cette femme pour elle-même. Mais est-elle parfois bien informée ? Rien n'est moins sûr bien que ce soit peut-être le cas.
Zita est rayonnante quand Hussein lui raccroche presque au nez.
C'est pourquoi elle décide d'écrire au couple qui n'a manifestement pas compris de manière amicale cette confiance que Zita a mise dans leur amitié.
Et voici la lettre qu'elle leur envoie par e-mail :

Pour Nelly et Hussein

Chers Amis,

Merci pour ton coup de fil, Hussein, mais je pense inutile de revenir sur cette malheureuse histoire, j'ai bien compris que Nelly en avait beaucoup souffert. Si c'était à refaire, je crois que je ferais comme tout le monde, y compris vous en ce qui concerne ce qui est dit sur moi, je ne soulèverais pas la question.
C'était de ma part une preuve d'amitié, et de clarté car je ne savais pas si c'était une rumeur – et alors il aurait fallu lui tordre le cou – ou un fait réel. Et il me semblait de mon devoir de ne pas cacher cela en le gardant dans ma tête, il faut croire que je me suis trompée.
Je m'en excuse donc auprès de vous. J'aurais mieux fait de ne rien en dire quitte à me demander si c'était vrai ou pas, mais il est vrai que l'on m'avait proposé de lire des articles à ce sujet. Je n'ai, bien entendu, pas donné suite…

Quant au fond et à la forme dont tu me parles Hussein, c'est vrai que je n'ai peut-être pas mis la forme comme vous l'auriez souhaité, mais c'est vrai aussi que seul le fond amical est important pour moi, le reste n'est que crème chantilly dont tout le monde se tartine avec une hypocrisie certaine. Et hélas, je ne suis pas hypocrite, le cœur est prioritaire pour moi et non les apparences, et si je vous ai blessés

alors je vous prie de m'excuser.
La ville regorge de gens qui mettent les formes tout en assassinant dans le dos leurs meilleurs « amis », en permanence, et il est vrai que je n'en suis pas.

Voilà, je regrette de ne pas être ce que l'on attend peut-être de moi – en ce qui vous concerne cela me gêne un peu de ne pas correspondre apparemment à vos attentes –, mais en amitié on accepte les gens tels qu'ils sont, et non pas comme on voudrait qu'ils soient.
C'est là le principe même de l'amitié.

Comme un parfum de moins, une valeur de plus,
Une beauté qui jaillit du tréfonds de l'être, une
Clarté matinale promesse d'un jour à ciseler,
Chaque matin est un horizon neuf qui s'étend à
L'infini de chaque cœur et il est injuste de laisser
Trop d'espace au passé surtout quand il fut trop
Malheureux. C'est le murmure qui me vient ici
Du vent qui balaye très souvent la ville de tous ses
Orages intérieurs camouflés par des masques sur
Lesquels des lumières artificielles et/ou sociales
Font briller les illusions dont se parent les envies
Quand elles tombent comme des pics sur les dos
De ceux qui n'en étant plus dupes, leur font face
Avec le courage nécessaire qu'il faut pour dire les
Choses, y compris celles qui risquent de fâcher.
Qu'importe la forme quand le cœur est de ce
Voyage de l'amitié qui peut s'y réchauffer ?
C'est cette chaleur dont le soleil marocain est

Prodigue, que j'invoque ici en ses rayons les
Plus lumineux pour tenter de se comprendre
Tous les trois un peu mieux en ce que nous
Sommes plus qu'en ce que nous avons ou faisons,
Qui n'en est que le reflet sous des apparences.

J'espère qu'aucune rancœur n'alourdit vos cœurs,
Loin de moi tout acte blessant, j'aime trop la justesse
Pour ne pas y faire allégeance, et Dieu qui voit tout
En est le témoin privilégié aux cieux de nos destins.

Je vous embrasse
Et vous souhaite, du plus profond de mon cœur, le meilleur à venir,

Zita
En ville
21 septembre 2010

Une fois la lettre envoyée, Zita évacue le problème, Nelly et Hussein verront bien, soit ils comprendront, soit non. Et le test ultime de l'amitié sera consommé. Mais l'amitié a-t-elle besoin de tests pour exister pleinement ?
Il faut croire que oui, c'est sans doute pourquoi bien peu y résistent !

Avec la rentrée des classes, la ville reprend peu à peu ses priorités d'automne dans un rythme qu'installent les familles, et tandis que les parents sortent peu à peu du rythme des vacances, les enfants, eux,

retrouvent des repères dans d'autres classes avec leurs anciens copains ou de nouveaux. L'école espagnole, l'école française, le lycée français et toutes les autres écoles ainsi que l'université ont repris, imprégnant la ville de leurs facettes studieuses éclairées par un soleil qui lui, ne faiblit aucunement. La saison de la rentrée est délicieuse, elle fond sous les sentiments d'une pérennité qui poursuit sa course lentement tandis que les enfants se transforment en adultes et que beaucoup est fait pour eux dans ces établissements qui leur sont consacrés. La ville en est fière, ses écoles sont de bonnes écoles, et des professeurs de toutes les nationalités s'y côtoient dans une ambiance polyglotte intéressante à laquelle sont bien habitués les enfants, eux aussi de toutes nationalités. Ouverture de la ville, traditions diverses s'y côtoyant, on pourrait penser que des brouilles et vexations bêtes comme celles que viennent de traverser Nelly et Hussein – mais les ont-ils traversées avec Zita ? – n'ont pas de place ici. Ce serait se tromper lourdement ! Ces brouilles et vexations ne dépendent pas d'une ville, mais de ceux qui y résident, de leurs mentalités, en fait, des personnes qui foulent de cette ville les pavés et trottoirs plus ou moins glissants. Et Zita préfère diriger toute sa confiance vers les enfants plutôt que vers des adultes racornis dont la mentalité avance sous les auspices du faire semblant pour sauver la face coûte que coûte, et où il n'y a pas de place pour l'amitié, mais pour son ersatz un peu, beaucoup,

frelaté qui ne dépend que des apparences dans les différents milieux sociaux qui se la pètent grave tout en voulant « péter plus haut que leurs culs » !! Oh ! Quel pied par moments de pouvoir se lâcher dans une grossièreté qui n'a rien de vulgaire, mais dépeint au mieux toutes ces hypocrisies qui voguent des galères dont tous ici font des gorges chaudes…
Tout cela est fatigant, et hormis Bénédicte que Zita apprécie beaucoup, et qui le lui rend bien, avec qui pourrait-on envisager des conversations ne volant pas au ras des pâquerettes d'une aisance sociale que certains prennent pour une certaine valeur alors qu'elle n'est pour certains que le résultat de certaines machinations inconnues dont les émanations reviennent à la ville sous forme de ragots bien mijotés par des mentalités qui avancent en les trimbalant pour nuire à certains tandis que d'autres s'en cachent sans succès. Vouloir gommer d'une vie ce genre de choses est impossible, et plus on les cache, plus elles se vengent d'autant d'ingratitude car enfin, certaines fortunes et biens leur doivent beaucoup, c'est bien connu… Zita pense à tout ça en se disant qu'elle s'est excusée, mais elle n'est pas sûre que ses excuses seront perçues à la lumière du cœur qui les a motivées. Peu importe, n'est-ce pas ? se dit Zita, ce qui compte n'est pas le résultat mais l'honnêteté avec laquelle son amitié s'est exprimée alors qu'elle pensait encore avoir affaire à de véritables amis. Mais il est juste de penser que ceux qui parlent trop d'amitié et d'amour pour les décrire, sans doute faute de les pratiquer, inconnus à leur

bataillon de raisons hautement sociales, l'amour et l'amitié y sont perdus par les cœurs qui tout en étant fermés à eux, sont aussi fermés aux autres, d'où ce genre de malentendus qui ne sont que des colères rentrées depuis trop longtemps dans cette ville qui vous les dégueule de façon impromptue, et font mal à ceux qui les croyaient évincées à jamais. Colères injustes, ou justes, là n'est pas le problème, chacun a les siennes que ne reconnaissent pas celles des autres, et dans ce réseau infernal dont la ville est le théâtre, des scénarios se croisent, des répliques se mélangent, des rancœurs jaillissent de bouteilles fermées depuis trop longtemps, dont les bouchons de mauvaise foi et de honte sautent pour mieux blesser ceux qui les avaient stockés assez longtemps pour les croire à jamais hors circuit.

Hussein et Nelly se sont pris le bouchon en boomerang, sans comprendre que Zita voulait, si c'en était une, tordre le cou à cette rumeur qui au bout du compte s'avère une réalité. Et alors ? On s'en fout, tout un chacun est perfectible, on peut faire des erreurs, se tromper, et faire amende honorable, aux États-Unis, ils savent très bien faire ça, par exemple la fille de Clinton a épousé un homme dont le père a fait de la taule ou du moins a été poursuivi, où est le problème ? La société ne doit-elle pas pardonner à ceux qui ont payé leur dette envers elle ? Mais la société n'a rien à voir là-dedans, ce sont les personnes et elles seules qui sont en cause. Et dans la ville, les mentalités sont bloquées sur des tas de conneries, comme la respectabilité

après laquelle on court pour certains alors qu'elle est écornée depuis belle lurette par des actes regrettables dont on ne se remet pas, voilà, pense Zita prête à tirer un trait sur cette amitié qu'elle croyait de bronze et qui a fondu comme du plomb toxique au soleil de son authenticité. Dommage, mais Zita s'en remettra, ce qui n'est pas le cas de Nelly et Hussein qui semblent, par leur comportement infantile, garder le boulet de leur passé au pied. Et c'est bien entendu une entrave sur la voie de l'amitié, mais aussi sur celle de la vie qui continue avec à jamais…

La ville brille sous les lumières de ses nuits chaudes en certains endroits où elle se passe en dansant, en buvant, en mangeant, pas de place pour des échanges sérieux, non, on s'amuse, c'est plus confortable et léger, cela évite toutes les questions qui fâchent et toutes les réponses à éviter pour ne pas envenimer des relations superficielles à souhait basées sur le show off, le paraître. La ville a ses têtes, ses must, ses circuits relationnels dont on est exclu parfois à cause de ces paroles venimeuses qui s'en viennent gâcher les voies par jalousie ou méchanceté tout simplement. On est en odeur de sainteté puis on ne l'est plus, Zita a vécu cela, et elle se demande maintenant si ce n'est pas dû à Nelly la méchante, l'aigrie, Zita le sait maintenant. Nelly a tombé le masque et Hussein ne l'a pas ramassé comme il le fait souvent, le laissant à terre, il a jeté dessus quelques illusions de paraître pour se justifier un maximum, et cela n'est jamais bon, cela veut dire

qu'on n'accepte pas d'être tel que l'on est et que l'on veut se mentir pour pouvoir mieux mentir aux autres.
Franchement, se dit Zita en faisant ses courses au supermarché ce matin, j'aurais dû me taire ! Mais ce bruit qui court la ville depuis toujours et qui est parvenu à ses oreilles sur ceux qu'elle croyait ses amis, l'a fait réagir pour les défendre d'une part, et pour ne pas entrer dans un mouvement étranger à leur amitié sans savoir ce qu'il en était vraiment, d'où sa démarche. Mais voilà, c'est indéfendable parce que c'est un fait. Hussein a bien fait de la prison pour trafic de drogue ! Mais bon ! Zita ne jugeant pas, voulait simplement savoir à quoi s'en tenir en fonction de leur amitié, elle voulait faire preuve de fidélité envers eux, et ils l'ont rejetée tout comme ils rejettent tant d'autres facettes se rapportant à cette époque de leur vie commune qui fait vraiment désordre à leurs yeux, et qu'ils évitent soigneusement. Les tenants, les aboutissants, sont cachés dans les secrets cachés bien soigneusement au cœur de la ville qui les secoue par moments au shaker de ce passé qu'elle garde enfoui dans son histoire. Et ceux qui les ont générés, vécus, sont les seuls à savoir vraiment ce qui s'est passé. Zita s'en moque, c'est par fidélité qu'elle est venue vers Nelly et Hussein, en toute amitié, pas pour savoir uniquement, pas par curiosité mais pour pouvoir être à la hauteur en cas de malveillance envers eux, et puis dans cette ville, on entend tant de choses qu'on a bien du mal à séparer l'ivraie du bon grain. Et

voilà qui est fait ! Zita y aura gagné en transparence. Mais que d'histoires pour pas grand-chose ! On ne peut ni changer le passé, ni se cacher derrière. Quand ça fait mal, il faut savoir assumer, ce n'est pas facile, ce n'est pas évident, mais les choix faits en amont quelles que soient les conséquences, doivent être assumés surtout face à l'amitié, cette source de bienfaits qui coule en purifiant sans jamais rien juger. Sans répondant à ce sujet dans la mentalité des amis supposés, il n'y a rien à faire sinon s'écarter à jamais d'un semblant d'amitié qui n'en était pas une. Dommage, mais au moins Zita sait qu'elle ne perd rien ! Et puis, ils n'ont pas encore répondu à sa lettre n'est-ce pas ? Peut-être Zita se trompe-t-elle ? On ne sait jamais, elle laisse le bénéfice du doute agir jusqu'à nouvel ordre en ce qui concerne Nelly et Hussein.
Et elle verra bien.

Par une belle matinée, quelques jours plus tard, Bénédicte laisse un message sur le portable de Zita vers cinq heures du matin alors qu'elle se lève pour écrire, en demandant à Zita de venir déjeuner chez elle ce jour même, elle veut lui montrer ce qu'elle a déjà fait du roman amorcé en trombe juste après leur dernier déjeuner ensemble. Zita saute de joie en entendant ce message. Et elle se prépare à revoir Bénédicte avec bonheur et il lui faut bien se l'avouer, avec une certaine curiosité car le roman est bel et bien commencé ! Super ! pense Zita qui trépigne d'impatience.

L'espace zen de Bénédicte est un lieu sûr d'intimité relaxante et sereine.
Zita en entrant s'y sent immédiatement à l'aise, prête à l'écoute elle observe un silence quiet pendant que Bénédicte lui sert un thé à la menthe, l'heure du déjeuner est passée depuis longtemps, Zita est en retard et s'est déjà excusée par SMS auprès de son amie. Et le délice de cette amitié entre Zita et Bénédicte tient au fait qu'elles se sentent libres l'une et l'autre tout en ne prenant rien personnellement, pas susceptibles pour un sou, elles ne se fâchent jamais pour des bêtises, chacune dans un respect absolu de l'autre. C'est à la fois reposant et gratifiant, l'harmonie est du voyage à deux qu'elles vivent ensemble depuis près de sept ans maintenant. Une jeune amitié en somme, mais qui a bien pris sa vitesse de croisière dans les traces de leur cœur. Elles le savent et n'en parlent donc pas. Tant d'opportunistes dans la ville, tant de personnes intéressées, ce n'est pas leur tasse de thé, non, pas du tout. Et Bénédicte qui regarde Zita en souriant, pense que Nelly et Hussein, s'ils ne se manifestent pas, ne savent pas ce qu'ils perdront en rejetant Zita, alors que cette dernière pourra très bien se passer de ces curieux qui ne donnent rien et crient à l'amitié sans arrêt, dans l'esbroufe totale qui les caractérise. Dommage, personne n'est parfait, et chacun peut changer… s'il le décide et le veut… Mais bien sûr quand on se croit parfait, rien ne va plus.
Zita attend en silence pour ne pas troubler l'ordre

ambiant régnant chez Bénédicte qui virevolte avant de venir s'asseoir près d'elle.

– Bon, j'ai commencé, j'ai avancé, bien sûr c'est une fiction, un roman, mais je t'ai gardée telle quelle, avec ton prénom, si tu ne veux pas, on le changera, mais j'aimerais que tu lises, en un premier temps, avec ton prénom. Pour le reste c'est de l'imagination pure qui va avec ce que j'ai vu d'eux et non ce que je sais d'eux, je parle du couple bien sûr. Et ce portrait psychologique d'une aventure à deux assez particulière somme toute m'inspire, cependant je dirais que ce n'est pas rose bonbon, pas du tout, qu'il y a là des ombres qu'ils sont les seuls à connaître pour ce qu'elles sont, et le tout va bien jusque-là, dit Bénédicte d'un ton posé mais joyeux.

– Mais c'est parfait ! Pour mon prénom, je n'ai aucune idée, on verra plus tard, quand j'aurai lu, ce qui, si je comprends bien, n'est pas pour tout de suite ? Ce n'est pas plus mal ! Il vaut mieux que ce soit fini, dit Zita d'un ton aussi joyeux.

– Tu as bien compris, je laisse libre cours à mon imagination, et puis une fois terminé, tu lis et on en parle. Mais c'est amusant, surtout en partant d'une histoire vraie. Cela me rappelle Tavernier qui part très souvent d'un fait divers pour construire un film en général très réussi, bien sûr l'écriture cinématographique est différente, et de mon côté, c'est la première fois que je pars d'une histoire vraie, d'un fait divers vieux de plusieurs décennies, mais dont les protagonistes ont pignon sur rue ici dans la ville, termine Bénédicte d'une voix rêveuse.

– Tout cela me semble parfait, tu vas immortaliser ces gens, ce couple curieux, et par la même occasion Zita… constate cette dernière.
– Oui, et même si nous changeons ton prénom, c’est toi. Il y a très peu de marginales, et pour cause, qui ose dire, même à des amis, ces choses qui fâchent par amitié ? Et rien que pour ça, c’est intéressant pour un écrivain, ce sont des faits que l’on croit imaginaires, mais en l’occurrence ils sont vrais. Je veux dire que peu de lecteurs ne croiront pas, même s’ils le savaient, que toute cette histoire n’est pas le fruit de mon imagination ! C’est là où la fiction rejoint la réalité, c’est là où la réalité peut faire œuvre de fiction. C’est assez passionnant pour moi en tant qu’écrivain, je l’avoue, tu as eu une riche idée de me raconter et de me proposer d’écrire. Et le miracle, c’est que c’est venu, je ne savais pas du tout si je pourrais, dit Bénédicte elle-même surprise.
– C’est marrant ça, tu ne décides rien, finalement, tu reçois ou pas, c’est ça ? demande Zita étonnée.
– On peut dire ça, oui, peut-être que cela a à voir avec l’utilité ou pas d’écrire une histoire, je ne sais pas, mais c’est vrai que si c’est pour faire mousser un ego ou autre chose, aucun intérêt ! Alors je ne sais pas si cela a quelque chose à voir avec ça, mais il est certain que je ne peux pas décider quoi que ce soit, l’écriture c’est à la fois troublant et très sécurisant en ce qui me concerne, car quand ça vient, alors c’est magique, vraiment. Et bien sûr cela n’est pas une garantie de succès, je dirais au contraire, mais c’est encore une autre histoire ! lance Bénédicte qui se

lève pour aller chercher des petits gâteaux.
Confort douillet, canapés cocon, lumière éclatante d'un ciel radieux sur la ville, commérages en tous sens, et soirées toutes plus originales les unes que les autres, la ville est en pleine expansion, les investissements étrangers arrivent, les entreprises s'installent même si et quand c'est difficile, et cela crée des emplois, et cela fait école, la croissance est du voyage. C'est sympa de vivre dans cette ville particulière, mystérieuse et belle, il faut bien le dire.
Mais, et le « mais » est conséquent, que de jalousies, de commérages, de ragots aussi sots que « grenus » ! comme le disent en riant Zita et Bénédicte d'une même voix aujourd'hui.
Les petits gâteaux de Bénédicte sont délicieux, elle parcourt toute la ville pour les meilleures adresses, et Zita lui fait remarquer qu'elle ne comprend pas comment elle peut rester aussi mince en en mangeant autant.
– C'est inexplicable, mais franchement pratique ! Sinon, je serais obligée d'arrêter, effort surhumain pour moi ! lance en riant Bénédicte.
– Tu as de la chance ! note Zita.
– Mais toi aussi, non ? Tu es mince comme un fil ! dit Bénédicte en lui faisant signe de se servir.
– Oh ! Mais je n'en mange pas autant que toi ! Pas du tout ! De temps en temps, c'est tout… réplique Zita en se servant.
– Bon, dis-moi, cette femme-là ne se sert pas de magie ? Cette Nelly, je la vois bien utilisant les subterfuges de la magie parce qu'elle est mariée à un Marocain et qu'après tout, cela peut être utile, non ?

Quand il y a autant de haine en quelqu'un, ce doit être possible ? Je ne sais pas pourquoi mon imagination m'invite à lui faire pratiquer la magie, y compris pour son pleutre de mari qui n'ose pas élever la voix et qui est aux ordres on dirait, non ? demande Bénédicte déjà attentive à la réponse de Zita.
– Je n'en sais fichtre rien ! C'est possible, mais vraiment je ne sais pas. C'est vrai qu'il est aux ordres. Et qu'il ne la contrarie jamais, du moins en public mais je ne le vois pas non plus le faire en privé. Et elle, dixit elle-même, fait de grandes crises d'hystérie chez elle, cause officielle : l'incompétence des trois bonnes… mais je ne les connais que superficiellement tu sais, sinon, elle n'aurait pas fait cette crise, c'est sûr… la magie ? Non, je ne sais pas du tout, termine Zita interrogative.
– Mais si je me sers de la magie, tu y vois un inconvénient ? demande Bénédicte.
– Dans la mesure où c'est un roman, donc une fiction, non, tu fais ce que tu veux si ton imagination t'y pousse et si ton inspiration la suit, pourquoi pas ? Tu es libre de la fiction, et comme tu me l'as dit, elle rejoindra peut-être une réalité que nous ignorons toi et moi ! Alors vas-y ! lance en riant Zita.
– OK ! Alors, à part ça, mon époux rentre demain soir. Et la vie va reprendre avec ses obligations, les repas à heures régulières et tout le tintouin… mais je suis contente quand même. Oui, je suis contente, il me manque. Et toi ? Toujours seule ? demande Bénédicte.
– Plus que jamais ! Mais j'avoue qu'une épaule

serait la bienvenue, oui, cela dit je ne cherche rien, c'est le mektoub, si Dieu le veut, on verra bien, sinon, tout va bien quand même ! dit Zita rieuse.
– Tu es devenue bien dans cette ville ! C'est bien ! Tu n'as pas l'air d'un élément rapporté comme moi, je suis encore trop rationnelle je pense… Je suis sûre que tu vas faire une rencontre, pas possible autrement ! dit Bénédicte sérieuse.
– Parce que tu es voyante maintenant ? s'exclame Zita.
– C'est du simple bon sens ! Une femme comme toi ne peut pas rester seule, c'est évident pour moi, dit encore Bénédicte avant de se lever en s'excusant pour aller aux toilettes.
– Bof ! On verra bien…
Après-midi mi-farniente mi-travail de réflexion, gestation pour Bénédicte, et amitié bien sûr pour ces deux femmes que la ville a séduites mais qu'elle n'a pas entraînées dans ses bas-fonds sous couleurs d'échelles sociales en demi-teinte complexe, où les masques des uns font la nique à ceux des autres, tout en douceur et tout en relationnel, parfois très maquillés par des hypocrisies qui se la coulent douce, et qui exemptes de bon sens, de sens, se la jouent dédramatisées sur d'anciennes histoires pas totalement oubliées qui ressurgissent au grand dam des souvenirs et des épreuves de ceux qui en sont marqués à jamais.
Réactions gelées par des lustres de mensonges, de cachotteries et d'apparences qui vont à l'encontre de ces faits que personne ne peut connaître surtout quand on est nouveau dans la ville. Mais voilà, ce

serait compter sans les surprises de la vie qui osent des retours en arrière par certains biais si c'est nécessaire. Et Dieu seul décide si c'est nécessaire. Oui vraiment, lui seul décide. Et en l'occurrence il faut croire qu'apprendre ces histoires pour Zita était nécessaire, ne serait-ce que pour prendre du recul.
Les deux amies ont dîné ensemble, à la bonne franquette, Bénédicte attend son mari vers minuit, il lui a téléphoné pour s'excuser d'arriver si tard. No problem, la soirée improvisée est chaleureuse et agréable, décidément Zita adore ce lieu zen qu'habite Bénédicte.

La ville respire au rythme de ses habitants tout en gardant le sien, dans la foulée, elle cache, dévoile, restaure ou brise des souvenirs qu'elle garde scellés en elle comme dans un coffre-fort fermé à double tour, prêt néanmoins à s'ouvrir au moindre souffle. Quelque chose de fatal dans cette ville qui provoque des confidences, s'ouvrant à celles qui la parcourent, comme un éventail de dentelle aux tons moirés par la proximité de l'Espagne dont les vents la traversent aussi sans pourtant balayer de la ville ce qui lui est propre et essentiel. La ville est parfois malmenée, mais elle se venge avec une frénésie peu commune, des parrains qui l'habitent aux dealers qui se servent de ses lieux de plaisir, des bourgeois qui s'y encanaillent aux étudiants qui s'y essayent, des délégations étrangères aux consulats divers qui tentent d'y garder leur spécificité, on peut tout y rencontrer. Chacun fait son trou dans la ville, chacun

y vit comme il peut, l’entend, et parfois le prétend. Les mensonges y font des tourbillons de couleurs époustouflantes, et puis d’un mot, d’une parole, d’une phrase, ils s’en vont vers d’autres cieux quand mis à nu, on les y force parce que la ville n’en veut plus et soudain crie leur vérité sans faire de cadeau à qui les a montés de toutes pièces.
Dans la ville, on s’en vient, on s’en va, on vit, on aime, et quand on est prêt à tout pour elle, elle vous lâche parce qu’elle ne vous a pas adopté… Cela arrive aussi, bien entendu.
La ville est belle, montant et descendant en ses avenues et boulevards, son bord de mer est fascinant, ses établissements huppés rassurants, ses hôtels, pour certains, envoûtants d’histoire ou décorés de photos de clients très célèbres, Onassis, Rita Hayworth et tant d’autres qui en d’autres temps ont fait aussi la réputation de la ville comme étant celle du mystère et de la beauté. Ce fut la ville des espions de toutes sortes, dit-on, de toutes nationalités, ils venaient prendre des contacts ou régler des comptes au milieu de la ville qui les accueillait comme elle accueille aujourd’hui des touristes en bermudas ou des intellectuels comme BHL et sa désormais ex-femme. Sa nouvelle liaison avec une héritière irlandaise très connue, très belle, l’a conduit à l’emmener dans une autre ville du Sud. La ville bouge, reste et demeure, mouvante en ses histoires qu’elle recueille pour mieux les répertorier dans son agenda intemporel de gens qui le sont aussi et resteront et demeureront dans ses annales culturelles

avant tout, historiques un peu, mais toujours teintées par ce côté spectaculaire que la ville entretient et garde des nombreuses visites dont elle reste une destination incontournable, c'est bien connu depuis toujours. La ville est cosmopolite avant tout, les vrais autochtones y sont de moins en moins nombreux, on y vient de partout et parfois l'on en repart pour des raisons qui en sont ou pas, cela dépend.

Et quand le vent s'engouffre dans la ville, les étoiles brillent un peu plus dans sa nuit marine, certains disent que ce vent rend fou. C'est vrai, le vent dans la ville entraîne les voyous un peu plus bas, et rehausse un peu plus tous ceux qui déjà surplombent la ville de leur position sociale inébranlable, il y en a.

Mais la ville est, demeure belle en tous ses aspects, elle est à la fois ce qu'elle paraît et tout ce que l'on ne voit pas d'elle. Et Dieu sait si ses facettes cachées sont importantes et célèbres pour certaines.

Les médisances vont bon train dans la ville, mais probablement comme partout dans le monde, pourtant dans certaines villes comme Boulder aux États-Unis, Paris ou d'autres encore, les ragots et la médisance sont, dirait-on, bien moins présents. Et ils le sont. Ici, la ville est empêtrée dans ces ragots, malmenée par ces médisances colportées par les étrangers la plupart du temps, ces résidents d'autres pays dont la France, qui font des gorges chaudes de leurs compatriotes avec brio, il faut bien le dire. Et dans la ville, ceux et celles qui le savent, comme Bénédicte et Zita, s'en extraient avec le malin plaisir

de ne pas donner cours à ces médisances et de tordre le cou à ces rumeurs qui courent la ville parce que c'est ainsi, les gens ne changent pas d'un coup de baguette magique, ni d'une expatriation…
Pourtant la ville est une si belle ville.
Et décidément le vent qui la remet à neuf des pollutions diverses qui lui tombent dessus, la nettoie de ses rafales longues en gémissant parfois pour qu'on laisse la ville qu'il affectionne tranquille et sereine en sa beauté incontestable.
Et ce soir-là, quand Bénédicte et Zita se quittent, le ciel est plein d'étoiles, la ville bruisse d'un trafic dense, tout le monde sort et compte s'amuser, danser et chanter peut-être dans des cabarets où chacun peut prendre le micro.
Les deux amies, elles, vont se coucher sagement, il est à peine vingt et une heures, et les lumières de la ville brillent sous la voûte étoilée qu'admire Zita en conduisant jusque chez elle.
Une nuit de plus sur la ville dont les habitants profitent avec plaisir. Tout semble parfait dans la ville, ce serait compter sans les consciences qui s'y torturent dans des mensonges parfois honteux que des échelles sociales y exigent, et c'est bien dommage.

Et dans la ville qui a ses adeptes, ses détracteurs, ses amis, ses ennemis, et son monceau d'histoires vraies camouflées ou oubliées, la mémoire de la ville garde jalousement les détails de ces vies qui sont passées, sont restées ou s'en sont allées vers d'autres rives où rien ne sera plus comme dans la ville parce que la

ville est la ville, et que cette ville est somme toute très particulière.
Parfois un souverain circule dans la ville au volant de sa voiture pour s'en imprégner et pour y déceler ce qu'éventuellement on lui cache. Les habitants sont heureux lorsqu'ils le croisent dans sa voiture, heureux de constater qu'ils ne sont pas oubliés de tous et qu'un regard attentif et bienveillant, et pas des moindres, veille sur la ville et sur eux.
La ville est vraiment très particulière, elle bouge au rythme de la région nord où elle tient le haut d'un pavé prestigieux aussi. Ses salons, littéraires ou autres, ses événements musicaux ou culturels, ses festivals de films documentaires lui valent de plus en plus une réputation qui n'est plus à faire et va avec son temps, celui de son pays, celui de l'Europe et du monde, tant il est vrai que la ville en sa position stratégique est un portail ouvert, un lien, un trait d'union non négligeable entre l'Afrique et l'Europe, mais bien plus loin encore, entre le monde et le Moyen-Orient. Une porte de la sagesse et de la modération qu'ouvre la ville sur le monde.
Et ce soir-là, avant de se coucher, Zita regarde la ville depuis son balcon d'où la vue est superbe. Dans certains quartiers la circulation est très dense, on roule au klaxon ici, surtout le soir et aux heures de pointe. Dans la ville on se marie beaucoup, et les prières qui montent vers le ciel, à des heures précises, sont des bouquets de chants offerts à tous, invitant chacun à se recueillir selon sa propre intériorité et sa confession quelle qu'elle soit. Zita

regarde au loin les collines qui entourent la ville, les lumières des maisons et des immeubles qui scintillent, le calme de certains quartiers, l'animation dans d'autres, il y a là de la vie à revendre, des cœurs en attente, et des questions, mais aussi sûrement des réponses millénaires pour ces cœurs intemporels qui eux aussi, font de cette ville ce qu'elle est : une formidable ouverture vers le futur que certains ne verront pas, mais qu'ils auront pressenti comme un appel pour venir dans la ville et y participer en amont malgré tous les handicaps dus aux ragots et aux a priori de certains qui, loin d'être blanc-bleu, cachent sous le vernis de leur situation et de leur rang social fragile, la grande altération humaine qui oublie ses racines divines et s'enfonce dans la dérision des apparences, faute de mieux !

Zita aime la ville, elle l'admire ce soir avec une franche exaltation, sans doute venue tout droit de cette amitié mort-née avec ce couple un peu trop inquisiteur à son goût, qui vient de perdre à son cœur les galons d'une amitié qu'elle croyait vraie, pipeau !

Zita fait le tour de la vue imprenable qui s'offre à ses yeux.

Elle garde au cœur l'appel qui l'a attirée vers la ville comme celui de Dieu lui-même. Et sa rencontre avec Bénédicte, sage parmi les sages, lui renvoie l'écho profond d'une amitié qui elle, est vraie.

Puis, apaisée par la prière qu'est devenue sa vision de la ville ce soir depuis son balcon, Zita va se coucher en solitude et en gratitude envers Dieu qu'elle remercie pour lui avoir inspiré de venir

résider dans la ville. Il doit bien y avoir une raison à cela ? Il y a forcément une raison à cela que le futur gardera en mémoire dans l'agenda de la ville qui aujourd'hui abrite Zita.
Et la nuit fait son plein de plaisirs et de désirs que les corps s'accordent et que les cœurs comptent comme des expériences de vie, au mieux. Parfois quand la rencontre est une vraie rencontre, alors elle reste un témoignage : dans la ville rien n'est impossible.
Zita dort maintenant.
Et quelque part dans la ville, un mari se penche sur son épouse bien-aimée pour lui faire l'amour. Bénédicte et son mari se retrouvent sur les ondes folles d'une nuit que la ville pousse au comble de leur amour. Retrouvailles douces et passionnées, il fait bon aimer dans la ville.

Nelly n'a d'autre choix que de continuer, la rage et la honte au ventre, mais de continuer et de faire bonne figure quoi qu'il arrive. Zita a bien envoyé une lettre par e-mail, pour s'excuser. Sans réponse, elle a tenté un coup de fil auquel le couple n'a pas répondu tout de suite, mais par SMS quelques heures après concertation sans doute pour dire qu'ils n'avaient pas d'ADSL pour le moment. Mais alors comment savent-ils que Zita a envoyé cette lettre par e-mail ? ! se dit Zita amusée.
Lettre embarrassante effectivement puisque Zita s'excuse… mais d'une certaine façon. Oui, très embarrassant quand on ne regarde comme le couple que par le petit bout d'une lorgnette sur leur propre nombril et pas sous l'œil de l'amitié pure. Il n'y a dans cette histoire rien de pur, pas même les relations se greffant sur des bases erronées. Mais c'est encore une autre histoire, oui vraiment.
Zita a répondu d'un SMS enjoué : *alors, vous l'aurez plus tard,* sous-entendu « après les réparations de l'ADSL… ». Sans être dupe, Zita fait donc un trait sur cette amitié qui n'en était pas une. Pas de regret ! Aucun ! Pas la peine, tout cela surfe pour Zita sur des apparences parées de mensonge et l'amitié peut tout connaître et ne rien juger, apparemment Nelly et

son Hussein de mari ne voient pas les choses de cette façon. Faux, hypocrites, un tantinet de mauvaise foi, les voilà sans doute vexés que ces bruits du passé les aient rattrapés par le biais de la netteté et de l'authenticité de Zita qui, se croyant une amie, et les considérant tous les deux pour tels a osé aborder le sujet qui fâche pour avoir laissé des traces indélébiles sur le passé donc sur le présent de ce couple bien sous presque tous les rapports ! Mais Zita s'en moque, elle est ce qu'elle est, agit comme elle le sent avec son cœur, et se dit qu'elle n'a rien perdu en perdant cette « amitié » fausse et hypocrite… Bon vent, pense Zita, elle ne donnera pas suite qu'ils répondent ou pas à sa lettre ! Zita clôt en beauté une relation inexistante. C'est toujours ça de fait !

Il y a dans la ville des personnages incontournables avec lesquels il vaut mieux être bien et vus, comme partout. Zita n'est pas de ceux qui courent après, mais de celles qui reconnaissent les véritables valeurs de certains à qui elle donne son amitié totalement. Et cela se sait. Zita n'est pas intéressée, elle est tout simplement honnête et le revendique. Seul le cœur est pour elle l'axe fort d'une relation qui prend racine ou pas.
Quant à Nelly, incapable de se remettre de cette histoire avec Zita qui l'a remise face à un passé douloureux et renié, elle se console en étant odieuse, à dessein ou pas, chez elle, avec les trois bonnes, toujours pratiques dans ces cas-là pour déverser sa

hargne et sa haine, après tout, elle les paye pour ça aussi, entre autres petites gâteries pour son mari qui depuis longtemps ne la touche plus. Il est vrai que Nelly est intouchable, qui n'est pas désirée est intouchable pour n'importe quel homme, et qui pourrait désirer Nelly ? Elle est tout sauf désirable. Et quand elle se dit heureuse, alors elle décline sans doute ses rancœurs sur le verbe aimer qui reste théorique et abstrait dans sa maison qui n'est plus que le tombeau de ses désirs si elle en a encore, et de ses frustrations qu'elle doit, c'est certain, reprocher à son mari sans rien lui en dire. C'est un drôle de couple, non assorti au possible, avec des petits secrets médiocres dont nul ne se doute ouvertement, mais que chacun suppose fermement, visibles comme des montagnes, ces petits secrets médiocres ne sont finalement que mal enfouis dans la ville qui en parle, y compris du couple mal assorti dont personne n'est plus dupe depuis longtemps, c'est du moins ce que vient de découvrir Zita. Et que d'autres savent sans en dire mot. Sexualité inexistante, amour remis en question par des nécessités de faire bonne figure et de continuer coûte que coûte pour donner le change, Nelly est une femme aigrie au regard méchant qui lance les éclairs de ses désenchantements sur ceux qui osent les lui rappeler. Et Zita en fait maintenant partie.

C'est dans cette ambiance malodorante et pour le moins problématique, que le couple décide de donner une soirée comme celles dont il a le secret : pas de

vagues, tout va bien, et surtout les convives doivent absolument être de ces personnes influentes que compte la ville, ou de ceux qui sont reçus par elles.
Le choix est difficile, il faut du monde pour que les conversations n'aillent jamais trop loin, qu'elles demeurent superficielles, c'est mieux évidemment… et plus sécurisant. Quand on est une quinzaine pour un dîner assis, certains des convives ne peuvent pas s'adresser la parole. Trop loin les uns des autres, les conversations fusent de-ci de-là sans pouvoir être approfondies, et cela arrange le couple qui ne fait qu'une seule table, plus pratique…
Nelly met toute sa rage rentrée dans la préparation de ce dîner qu'elle veut époustouflant. Mais elle n'y parvient pas. La personne invitée la plus influente, refuse l'invitation sous prétexte d'absence. Et finalement c'est son secrétaire qu'elle invite à sa place, pour en savoir un peu plus. Décidément tout foire en ce moment pour Nelly. Et pour son mari Hussein qui a l'habitude de ces ratés et des retombées qu'elles ont sur lui et la maison, les trois bonnes et certains « amis » tombés comme Zita en déconfiture… Et ça tombe bien, Zita est absente pour une quinzaine de jours à ce moment-là.
Soirée décevante. De rattrapage. Les trois bonnes sont les souffre-douleur de la maîtresse de maison, mais en public tout est mesuré, Nelly n'élève pas la voix et ne déverse bien évidemment pas son hystérie qu'elle contrôle parfaitement.
Ce dîner ajoute aux questions de Nelly sur les personnes influentes absentes de son dîner. Ce dîner

frustre un peu plus Nelly, elle trouve tout un tas de raisons qui ne sont peut-être que les siennes, comment savoir ? C'est une soirée qui avorte tous ses espoirs de respectabilité, et ça, Nelly ne le supporte pas du tout, tout en étant obligée de faire bonne figure, ce qui l'épuise. Tout est calculé pour Nelly. Rien n'est spontané, tout le contraire de Zita.
Mais Zita est loin de ce dîner que Nelly a pris grand soin de donner en son absence. C'est déjà ça de gagné. Si Nelly pouvait savoir à quel point Zita a décroché sur leur soi-disant amitié ! Mais Nelly ne le sait pas encore. Elle qui croit qu'au contraire, Zita fera tout pour garder leur relation intacte, mais elle se trompe. Pourtant Nelly est intelligente, mais tellement occupée à utiliser cette intelligence pour des futilités liées aux apparences, qu'elle ne sait plus du tout s'en servir. Là est le problème de Nelly : elle ne se nourrit de rien, et veut avaler le beau monde alors qu'elle n'est plus à la hauteur. Pauvre Nelly qui ira de déconfiture en déconfiture ! Triste constat que Nelly ne veut pas faire mais qui pointe néanmoins, vu les circonstances, qu'elle maîtrise de moins en moins bien.
En ce sens, la ville est parfois rugueuse, en ses aspérités elle écorche qui la contrarie, pour mieux blesser ceux qui l'agressent. C'est que la ville a besoin de silence et de calme, vers une ou deux heures du matin, si l'on peut être à l'écoute, alors son silence répond aux appels qui peuvent lui être lancés, aux murmures qui la traversent avec gratitude pour le repos qu'elle favorise alors et

qu'elle garantit aux familles, à ses hôtes, à tous ceux qui la visitent ou la traversent, respectueux, de manière discrète.
Dans les cours d'école, dans les palais somptueux, sur le campus de l'université, dans les immeubles ou les villas, on ne sait pas toujours les horreurs qui s'y déroulent, les cadavres, les meurtres sauvages, les viols et autres règlements de compte, les suicides qui ont lieu sans que rien ne se sache sauf dans l'environnement immédiat des victimes. Mais pourquoi ces secrets ? Pour ne pas inquiéter sans doute ? Un peu comme ces bolides qui traversent la ville en pleine nuit en faisant un bruit incongru dans le silence de la ville enfin apaisée. Visuellement la beauté de la ville n'en souffre pas, mais cachée dans ses moindres artères, la vie de la ville écoule le sang de ces crimes odieux qui flagellent et marquent à vie son histoire, ses habitants, créant une aura plus ou moins sombre ajoutant au mystère de la ville dont l'aura gagne en charisme, c'est paradoxal, troublant, mais c'est dans l'ordre, des éclats de diamants dans la boue, la fange, font aussi la réputation de la ville, lui donnant une auréole internationale avenante malgré tous ses oripeaux jetés par certains sur elle, malgré elle, dont elle se vengera un jour, c'est certain.
Et durant cette courte nuit de sommeil, Bénédicte travaille au roman sans le savoir, en le sachant un peu, tandis que dans les bras de son mari, elle jouit d'une trêve agréable aux confins de la tendresse dont la passion se nourrit aussi quand l'amour prévaut en tout.

Tandis que Zita, légère et peu vêtue, partage avec la solitude son lit où abandonnée à la vie, le sommeil la ravit de sa profondeur immense, nuit sans rêve, nuit de repos dans la ville qu'elle s'est choisie pour résidence.

La jalousie est un très vilain défaut qui fait des ravages souvent sans aucune raison valable. Mais quand s'en mêle le genre de raisons irrationnelles tout droit sorties d'un psychisme dérangé, alors rien ne va plus, et la hargne doublée de fébrilité et de rage fait œuvre de sape sur le dos de ceux qui les reçoivent de plein fouet sans même s'en rendre compte. En effet la jalousie se masque d'amitié frelatée, on préfère être amie avec la personne jalousée, dans l'illusion de la contrôler, d'avoir sur elle un œil. C'est quand les masques tombent que d'un mot à l'autre, on découvre le vrai visage de l'amitié qui n'en était pas, et c'est toute une histoire pour la jalousie qui ne peut rien pardonner, a priori elle ne peut rien pardonner de ce qui la remet en question, et quand il s'agit d'une femme jalouse versus une femme jalousée, dans l'ignorance de la seconde qui croit en la première, c'est vraiment terrible. Nelly, loin d'être bête ou inconsciente est, pour cela, très dangereuse. Et elle le sait, mais ne peut pas se contrôler dans certaines situations, surtout quand il s'agit de ce genre de personnes comme Zita dont elle est très jalouse. Mais que faire quand on n'est pas le patron de son psychisme, non plus que de ses sentiments, et que l'hypocrisie sémillante qui donne le change s'écroule aussi ? Les

démasquages sont redoutables, ils laissent les masqués permanents en pleine déroute et ne leur accordent aucun bénéfice du doute qui n'est pas ou plus d'actualité devant des faits bien réels dont les annales d'une ville gardent à jamais les traces.

Si tout cela ne tient pas pour Zita pour laquelle seule l'amitié est importante, c'est en revanche pour Nelly une croix de plus à porter dans sa vie tronquée de femme. Plus âgée que son mari, mais qu'importe ? C'est leur problème, elle n'accepte pas son âge quand elle voit danser ou s'amuser des femmes qui le peuvent encore. C'est plus fort qu'elle, elle les jalouse et ne peut s'en empêcher, les traitant en enfant, essayant de tout savoir sur elles, ce qu'elle fit avec Zita, pour ensuite se laisser aller à des confidences extra-amicales sous couvert de bonnes intentions qui n'en sont évidemment pas.

La crise actuelle que traverse Nelly est une vraie belle crise, inconnue au bataillon de ses idées noires et de ses épreuves depuis belle lurette. Ce qui la jette dans un désarroi incroyable. Et c'est ainsi qu'elle se décide à aller voir un fkih pour essayer de temporiser sa fébrilité et se faire prendre en charge, c'est plus facile quand on ne fait pas, comme elle, le travail requis sur soi pour dépasser certains handicaps lourds comme la rancœur et la frustration.

Le fkih chez lequel elle se rend, accompagnée par son mari sans lequel elle ne peut rien faire, est un homme intéressé, ce n'est pas un sage, juste un homme de petits pouvoirs qui joue et travaille avec le plan astral, le moins élevé de tous les plans

invisibles. Mais Nelly n'en a cure ! Elle a besoin de le voir et y va surtout pour elle, quitte à pouvoir agir en plus sur cette Zita de malheur qui l'a replongée avec Hussein, le temps d'un déjeuner qui s'est très mal passé, dans un passé qu'elle veut à tout prix oublier sans y parvenir.

Nelly ne veut pas savoir ou même penser que cette histoire n'a rien à voir avec Zita par qui le scandale n'est pas arrivé bien sûr, mais Nelly met la faute sur Zita qui a restimulé des souvenirs alors qu'elle était censée ne jamais être au courant de cette histoire des quatre-vingts kilos de drogue avec lesquels Hussein s'est fait piéger. Et de fait a été dénoncé, puisque Nelly avoue elle-même qu'il allait régulièrement en Espagne à cette époque-là… Jusqu'au jour où patatras, pour cause X, on l'a dénoncé. Oui, en quelque sorte piégé, oui, mais Nelly était-elle au courant de ce trafic ? L'histoire ne le dit pas. Nelly non plus.

Chez le fkih, Nelly se détend un peu, elle veut se débarrasser de cette Zita de malheur, la faire retourner d'où elle vient si possible. Il est à l'écoute, lui indique plusieurs rituels à pratiquer, et lui dit qu'il fera le nécessaire pour elle. Qu'elle ne s'inquiète pas, tout ira bien, elle sera débarrassée, c'est sûr, dans le mois qui vient, cette femme repartira chez elle comme elle est venue. C'est sûr.

Hussein n'est pas du même avis que Nelly, il n'approuve pas cette démarche, mais comme d'habitude, il s'écrase lâchement pour ne pas avoir à subir une autre des crises d'hystérie de sa femme.

Hussein, comme tous les pleutres, recherche la tranquillité avant tout, et s'il a été berné par un trafiquant de drogue, c'est bien qu'il le fréquentait, non ? Et qu'il n'était pas du même avis sur certains points ou négociations ? Hussein ne veut plus y penser, Nelly non plus, et le charlatan qu'ils consultent à l'initiative de Nelly est ravi de cette histoire qui va lui rapporter bonbon, Nelly en effet devra revenir deux fois pour être sûre que tout ira vraiment bien dans le sens requis par cette consultation. Nelly rentre chez elle apaisée.
Lamentable, pense son mari qui n'en dit mot comme toujours tout en se demandant pourquoi il est si lâche. Son air de ne pas y toucher et sa lâcheté, sa faiblesse notoire ont dû jouer en sa faveur lors de son arrestation. Hussein est pourtant très roublard et malin, il joue de ses faiblesses et se laisse entraîner, et personne ne peut croire qu'il a l'envergure nécessaire pour faire ce genre de trafic. Mais tout le monde se trompe probablement. Cela dit, Hussein est parfaitement capable de mettre quelqu'un en danger, et de le faire sciemment. C'est ce que pensent quelques relations qui le connaissent un peu. Peut-être a-t-il acheté sa libération de prison en dénonçant le trafiquant de l'époque qui a fait de la prison après lui, comme par non-hasard, et peut-être, pourquoi pas ?, est-il devenu indicateur ? Métier qu'il fait très mal car ses questions sont maladroites et trop insistantes, on se méfie tout de suite. Sa femme n'est pas en reste, peut-être sont-ils tous les deux tenus par les flics, d'ailleurs Hussein est atteint

de photomanie, il prend tout le monde en photo sans cesse et c'est très agaçant. Vraiment très agaçant. Il passe des soirées entières à se balader parmi les invités et les photographie, que ce soit chez lui ou chez d'autres. C'est bizarre tout de même, non ?

Pour l'heure, le couple rentre dans sa grande maison, une parmi d'autres, toutes aussi grandes et valant beaucoup d'argent. D'ailleurs le couple dit à qui veut l'entendre qu'Hussein, à une époque, avait tellement d'argent qu'il a fallu qu'il investisse. Ils ont de la chance d'avoir eu trop d'argent. Mais comment est-ce arrivé ? Trop d'argent ! C'est toujours un peu suspect. Très suspect, oui, très.
Les trois bonnes les attendent et Nelly les réprimande pour être restées assises dans la cuisine sans rien faire. Mais faire le ménage de cette immense baraque demande aussi quelque répit, c'est épuisant, il y a toujours quelque chose à faire. Nelly, si elle en convient pour elle-même, ne l'accorde pas aux trois bonnes qui doivent faire leur boulot non-stop. Mais les petites bonnes ont l'habitude, elles la laissent râler et font ce qu'elles ont à faire.
L'ambiance n'est ni sereine ni pacifique dans cette maison.
C'est un chantier de vie où des masques s'affairent sur des airs de valses légères jusqu'à ce qu'ils tombent, foulés aux pieds de ceux qui les ont devinés ou démasqués même inconsciemment, et c'est là le pire.
Nelly ôte son masque rarement, Hussein lui, est un

copié-collé de sa femme et de ses comportements, il ne fait rien sans elle, il est à ses pieds et cela se voit trop !
Mais la vie doit continuer aux yeux de tous, comme si de rien n'était, et un petit peu de magie astrale fait du bien à qui y croit et la fait pratiquer, avant d'en recevoir en boomerang le retour des mauvaises intentions lancées…
Nelly n'est pas au bout de ses peines, mais le répit qu'elle a trouvé auprès du fkih lui va bien aujourd'hui, et elle affiche malgré ses rancunes, un air plutôt jovial sous le masque duquel elle est prête à piquer ou mordre comme un scorpion ou une couleuvre, c'est selon, quand on s'y attend le moins.
Quelle vie vraiment ! Avoir autant d'argent et être aussi malheureux et aigri ! Comme quoi privilégier l'avoir n'apporte jamais rien de bon, n'est-ce pas ?
Quant à être dans des conditions d'hystérie pareilles, il faut oublier si un travail drastique n'est pas entrepris par la personne elle-même sur elle…
Nelly n'y est pas, méchante et vindicative, elle fourmille d'idées noires et envieuses qui lui donnent mal à la tête à longueur de temps.
Et les journées qui suivent sont d'une tristesse à toute épreuve dans la maison, la ville autour s'en dissocie, la ville et sa vie qui n'y entre plus à part les souvenirs qu'elle garde au coffre-fort de ses histoires les plus sordides.
Tristesse ? Oui, mais pas n'importe laquelle. Une tristesse sans aucune ouverture compassionnelle, une tristesse égoïste qui pleure sur soi, une pitié de soi

innommable qui ne va pas avec la conscience, qui la détourne de ses objectifs d'évolution pour rester bloquée sur le nombril sur lequel on s'apitoie. Tristesse vraiment sans espoir. Il est vrai qu'il n'y a pas de raison pour que cela change. On ne fait rien pour en tout cas.

Le train-train a repris dans la grande maison de la ville, dans ce quartier résidentiel où le calme règne. Mais la ville est partout dans la maison, les yeux qui en guettent les propriétaires sont partout, au rez-de-chaussée, au premier, et même dans le fumoir où Hussein, et c'est nouveau, ne trouve plus aucun répit.

Quant à la chambre à coucher, c'est le dernier lieu où les regards s'attardent car il est clair pour tous qu'il ne s'y passe plus rien.

Nelly n'est pas bien, s'occupant pour donner le change de plusieurs associations mais n'est plus réellement motivée. Elle avait dit un jour devant Zita, en présence d'un membre fondateur espagnol qui était un malfrat…

« Mais où va-t-on si on prend n'importe qui ? » sur un ton offusqué.

Nelly, qui aujourd'hui doit regretter ces paroles malheureuses.

Et c'est un bon point pour Zita qui a été refusée par trois membres fondateurs qui n'ont pas voté pour elle… Quelle chance j'ai ! s'est dit Zita qui sait maintenant, sans savoir qui… qu'importe ! La joyeuse Zita s'en moque. De plus elle n'est pas très « association ». En tout cas pas de ce genre-là.

C’est pourquoi quand on est venu la chercher après le vote pour qu’elle crée et travaille en son sein, après avoir lu les statuts, elle a refusé tout simplement, cette association est pieds et poings liés par ses statuts, no regrets !
Les anges suivent de près Zita, qui les remercie de toutes leurs attentions lui évitant bien des déboires.

Dans le mois qui suit, l’état hystérique de Nelly empire comme si le fkih agissait sur elle et non sur Zita. Hussein n’est pas plus étonné que ça… Il n’a pas grande confiance dans toutes ces histoires de femmes que les hommes, c’est bien connu, pratiquent aussi.
Et c’est Nelly qui n’en peut plus et veut s’en retourner chez elle, en Angleterre où elle n’a plus personne, pas de famille, rien, alors pourquoi ? C’est une sorte de fuite, là-bas, personne n’est au courant de son passé, pas de regard à éviter, simplement aller tout droit dans son village d’enfance et profiter d’un peu de répit. Hussein n’a aucune envie de partir, Nelly est totalement dépendante de son mari, elle ne peut ni voyager ni marcher sans lui, et bien qu’il ne voie pas d’un bon œil ce déplacement en Angleterre qu’elle voudrait faire en voiture, il impose de prendre l’avion jusqu’à Londres, si jamais ils se décidaient à partir, ce qu’Hussein ne trouve ni excitant, ni raisonnable. Mais il ne sert à rien de parler raison avec Nelly en ce moment. Elle a besoin de fuir, et a oublié le fkih et tous ses rituels qui finalement ne servent à rien. Et quelle est cette force

qui pousse Nelly hors de la ville pour retourner dans son village natal où rien ni personne ne l'attend plus depuis longtemps ?
Il y a là comme un sortilège dont Nelly est parfaitement inconsciente, la ville la repousse sans doute ? Comment savoir ? Toujours est-il qu'elle embête tellement Hussein que ce dernier finit en désespoir de cause, par accepter. Mais ce sera l'avion ou rien, il demeure ferme là-dessus.
Nelly hésite. C'est qu'après l'avion, il y aura encore quatre cents kilomètres, et que le train ne lui dit rien qui vaille.
– Bon, on louera une voiture avec un chauffeur, je ne me vois pas conduire à gauche dans un pays que je ne connais pas ! Et tu n'as pas d'amis là-bas ? demande Hussein.
– Tu sais bien que je n'ai plus personne là-bas ! Je te l'ai dit cent fois sinon plus, mais pourquoi ? C'est un retour aux sources, on peut le faire tous les deux comme des grands, non ? questionne Nelly d'un air rébarbatif qui se veut avenant.
– C'est que vois-tu, ce retour aux sources ne me dit rien du tout ! On est bien ici, non ? Tu me dirais on va en Italie, en Espagne, ou en France, mais en Angleterre où c'est le désert pour toi, à quoi bon ? s'inquiète Hussein.
– J'ai envie de revoir mon village natal, toi tu t'en fous, tu es né à trois cents kilomètres d'ici, alors évidemment ! Mais tu peux comprendre, non ? demande Nelly.
– Pas vraiment ! Ce que je comprends c'est que

c'était Zita qui devait partir et que c'est toi qui veux t'en aller ! C'est un comble ça ! réagit Hussein.
La crise d'hystérie monte en Nelly et Hussein la voit venir. Il n'aime pas ça, c'est sûr, mais comment pourrait-il ne pas réagir et s'opposer à ce projet de voyage inutile, Nelly n'a aucune envie d'aller revoir son village natal, elle a tout simplement envie de fuir la ville. Comment lui faire entendre raison sans aller au clash ? C'est une autre histoire !
Mais pour une fois Hussein ne lâche pas. Il insiste, quitte à subir les foudres de sa femme qui finit par exploser. Branle-bas de combat, les trois bonnes se réfugient dans la cuisine en rigolant, pour une fois qu'elles ne sont pas en cause… Elles observent d'un œil compatissant Hussein qui prend tout de plein fouet cette fois-ci.
Hussein est très malheureux, très mal à l'aise, lui qui aime arrondir les angles, c'est complètement raté, mais il prend son mal en patience comme d'habitude avec ce monstre de femme, parce qu'il veut à tout prix leur éviter la fatigue du voyage, une aventure en l'occurrence, qu'il n'a pas envie de tenter surtout avec Nelly ! Mais ça, c'est une autre histoire qu'il ne lui conte pas, elle doit d'ailleurs s'en douter, ce qui la rend encore plus furieuse.
Cette femme est imbuvable, insupportable, une véritable mante religieuse attachée à sa respectabilité ridicule de petite bonne femme aigrie par tout et n'importe quoi au point de montrer parfois un visage au regard dur dont elle joue en sa faveur pour intimider quand elle le peut encore.

Pitoyable ! Une femme pitoyable s'il en est, un calvaire qui met au défi n'importe quel homme de supporter une telle situation plus de quelques jours ! Et dire que je vis avec ça depuis quarante ans… J'étais bien jeune et bien inconscient, mais je m'en suis bien servi aussi… se dit Hussein sans regret sur le passé, un peu moins au présent, c'est vrai, il aimerait bien vivre un peu plus et pas dans cette prison odieuse dont Nelly est la geôlière incontournable en ce qui le concerne.

Nelly s'est enfermée sur ses maux de tête, ce qui leur laisse quelque trois bons jours de réflexion avant de la voir en sortir… Juste le temps laissé au temps pour changer d'avis. On verra bien, se dit Hussein en attendant.

Et en attendant, justement, les petites bonnes sont à sa disposition pour le libérer un peu du stress emmagasiné auprès de sa femme à qui il laisse volontiers leur chambre pour aller dormir dans l'une des nombreuses chambres d'amis à l'étage. Un peu d'air pour Hussein qui lui non plus, n'en peut plus.

Trois jours de jérémiades et de maux de crâne pour Nelly qui ne quitte pas sa chambre où elle reste allongée dans le noir, trois jours de galipettes effrénées pour Hussein qui se déstresse comme il le peut à domicile. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Nelly est donc sortie de sa retraite plaintive au bout de trois jours, pour trois bonnes, ça fait une bonne moyenne. Elle a fait sa toilette vers onze heures du matin et est apparue pour prendre son petit déjeuner comme si de rien n'était, mais avec une mine de

glace sous un regard encore plus fermé sur elle-même, et des yeux bleus délavés à force de sévir.

Pauvre femme ! Même les trois petites bonnes la plaignent quand elle est dans cet état dans lequel elle se plonge toute seule. Et la vie reprend sans que l'on ne parle plus à la maison, ni ailleurs, de ce voyage en Angleterre qu'Hussein a évité de justesse et au prix de trois jours d'ennui et de plaintes de la part d'une femme qui n'accepte aucun refus pris par elle comme un rejet pur et simple de sa personne. Ce qui n'est pas complètement faux, mais en l'occurrence, ce n'était pas totalement le cas, Hussein ne se voyait pas partir à l'aventure pour l'Angleterre avec sa femme, anglaise, certes !, mais quel supplice ! Un vrai cauchemar ! Qu'il a évité de peu, mais hamdoulah, qu'il a évité !

La ville fête la victoire d'Hussein, il fait beau et il va rendre seul visite à son père dans une autre de ses maisons que la ville abrite sur une colline. Et Nelly n'y va avec lui qu'une fois sur deux ou trois, ce qui laisse tout le temps à Hussein de fêter sa victoire avec la bonne de ses parents qui est vraiment gironde. Hussein n'a pas le choix, trop connu dans la ville pour y avoir une maîtresse attitrée, il lui faut choisir les bonnes au mieux, et si Nelly est plus ou moins complice pour les trois petites bonnes à la maison, elle ne se doute de rien pour celle des parents, de rien du tout. Parce que si Nelly savait, le fait de ne pas avoir pu contrôler cela, lui ferait virer la bonne vite fait, juste pour embêter tout le monde, histoire d'exister et de tout décider. Plus dirigiste, plus manipulatrice, tu meurs ! pense Hussein en se

rhabillant quelques minutes plus tard, enfin prêt à monter voir son père. On ne peut pas dire qu'Hussein soit en manque en ce moment ! Mais il rêverait d'une autre vie avec une femme potentiellement décente et moins hystérique surtout, mais se contentant de ce qu'il a, il avance sans heurts sauf ceux qu'il ne peut éviter comme dernièrement, avec sa femme légitime qu'il aimerait parfois voir à des années-lumière de sa ville, dans un autre monde dont il serait exclu. Comme ça n'est pas le cas, Hussein s'arrange un quotidien qui, pour ne pas être flambant, est simplement et raisonnablement acceptable dans cette ville aux facettes innombrables où les regards s'accrochent à ce qu'ils peuvent observer, et pour Hussein fonctionnant aux vases clos de ses maisons, il n'y a rien à observer, ça tombe bien !

Quand les pensées se heurtent les unes aux autres sur des murs que les mentalités élèvent chacune à leur propre rythme, elles s'accrochent et s'empêchent de passer, stockant leurs différends comme des sangsues faisant office de vampires épuisant des uns les énergies des autres, sans renoncer à leurs forces respectives dont plus personne ne peut garder le contrôle. Fatigant, c'est le moins que l'on puisse dire quand ces pensées toutes mentales s'en vont dans la tête des autres pour les vampiriser et en retenir les forces à aspirer pour les faire leurs avant de tenter d'en manipuler les idées pour qu'elles correspondent à des désirs et à des envies qui n'ont pas encore cours chez l'autre. Ce jeu fatigant voire assommant a

lieu tous les jours dans tous les foyers du monde dans la plus grande inconscience, mais pour Nelly c'est devenu un réflexe, il lui faut tout contrôler, tout savoir, tout faire avec son mari, et si elle pouvait être dans sa tête et dans son corps en plus, ce serait pour elle, encore mieux. Lui n'est pas dupe, il lui fait croire qu'elle contrôle tout et c'est probablement ce qui a le plus meurtri Nelly dans cette histoire de drogue vieille de plusieurs décennies – si tant est qu'elle n'était pas dans le coup bien sûr – c'est qu'elle a découvert un pot aux roses qu'elle ne maîtrisait pas du tout. Et ça, pour Nelly, est pire que tout ! Les pensées vont et viennent avec leurs lots de bonnes intentions, de belles manipulations, de formidables duplicités ou d'étranges duperies qui blessent et/ou ravissent selon qu'elles tombent sur une mentalité optimiste ou non, un peu, très méfiante ou pas, faisant œuvre de tracas ou pas, selon que l'on y reste scotché ou non, par sagesse ou par dérision, par ennui ou par dépression, juste parce que se débarrasser des pensées des autres est un travail à plein temps dont il faut être conscient pour ne pas s'y laisser emprisonner par des clichés dont le cœur n'a que faire.

Les pensées se heurtent dans l'espace qui les retient, sur des cerveaux sur lesquels elles se collent comme des brèves d'une AFP virtuelle toute mentale qui les fait tourner dans l'environnement pour se saisir d'un entourage où elles iront faire leurs nids dans des trop-pleins jusque-là tenus cachés qui y retrouvent des sœurs jumelles avec lesquelles ils jouent à

devenir des siamois d’une autre espèce un peu trop instinctive, très réactive, qui entraîne les gens sur les pentes de leurs faiblesses comme des toupies incontrôlables perdues par leur trop grande vitesse.
C’est ce jeu dangereux des pensées qui se heurtent les unes aux autres, qui fait tourner de moins en moins rond une, des société(s) qui finissent par donner des coups là où ça fait mal à certains dans la plus grande indifférence des autres.
Et c’est un vrai problème dont Nelly n’est bien sûr pas consciente au sein de ce couple quasi maudit qu’elle forme depuis plus de quarante ans avec un homme mou et lâche qui ne pipe mot, mais auquel elle n’arrive quand même pas à faire faire ce qu’il n’a pas envie de faire ! Il veut la paix, oui Hussein veut avoir la paix, à tout prix, et ce prix, c’est Nelly ! Cher payé que de la supporter à longueur d’année pour obtenir ce semblant de paix que les regards des autres captent en partie seulement, en effet qui peut croire à un vrai couple en les voyant ensemble ? Plus personne dans la ville. Mais Nelly vit dans cette illusion parce qu’elle s’est construit une réputation totalement usurpée de femme sage, c’est sans compter avec son hystérie chronique, mais cela fait encore illusion pour certains.
Et c’est dans ce mélodrame digne d’un film que le couple vit dans cette ville en avançant cahin-caha sur les lignes dessinées par les crises de Nelly qui s’y adonne en cachette dans le secret de sa grande maison, que personne ne perce jamais, en public elle est toujours digne de la plus belle des romances

qu’elle assure vivre avec un homme qui l’adore et avec lequel elle ne se dispute jamais. Ce qui pour un couple normal, déjà, n’est pas normal ! En effet l’équilibre de tout couple se trouve dans l’harmonie établie entre la bonne entente, les difficultés et bien entendu les disputes. Assurer ne jamais se disputer est déjà en soi troublant, quel que soit le couple. Ne jamais se disputer est assez louche pour se poser quelques questions sans réponses sur lesquelles la vie du couple repose comme un gisant, ce n’est jamais bon, mais enfin, Nelly aime à rêver son couple, à le peaufiner comme elle le souhaite, se faisant une histoire bien à elle dont elle lance la facette dans les miroirs aux alouettes dont elle traque les moindres des reflets à son avantage et à celui de son couple de rêve.
Comment y croire quand on la voit au bras de son mari ? Même s’il est, c’est sûr, très gentil ! Mais il faut croire que rien ne peut arrêter Nelly dans sa course folle aux rêves, à son rêve de femme respectable, aimée et à cheval sur les principes.

Zita n’a plus eu de nouvelles de sa lettre, pas étonnant ! Il n’y a là que logique. Sa lettre est trop carrée et poétique à la fois, elle est donc pour Nelly et Hussein, gênante ! C’est le moins que l’on puisse en dire.
Mais Zita n’attend rien de ce côté d’une amitié qui n’en est pas une, loin de là, et donc Zita n’est pas déçue. Et puis elle a terminé en beauté, en s’excusant, ce qui coupe l’herbe sous les pieds de ce couple qui fait bloc devant elle. Normal !

Douceurs de fin d'été, premières fraîcheurs en soirée, humidité la nuit, et voilà que la ville vous enveloppe dans une cape de bronchite si vous ne faites pas attention ! La ville est toujours très ensoleillée dans cette région du Nord, mais l'humidité qui fait la peau belle a d'autres inconvénients, et dormir la fenêtre ouverte est déconseillé dans tous les cas, en cette mi-saison avant l'automne et l'hiver. Il y en a qui toussent, d'autres qui se mouchent, et tous commencent à sortir la petite laine ou le petit coton qui fera paravent contre cette humidité traîtresse dont il faut savoir se protéger.
Zita n'a pas eu envie de partir, au contraire, elle est même restée bloquée à cause de l'humidité redoutée qui l'a empêchée de prendre l'avion. Finalement heureuse d'être restée car c'est le grand bazar de l'autre côté de la Méditerranée, là-bas en France où elle devait se rendre. Pas de regret, Zita prend ce qui vient, mais elle se serait bien passée de ce mal au crâne qui l'a assaillie ainsi que ses bronches qu'elle vivait comme pleines d'eau ! Berk ! Deux jours entiers puis une petite toux qu'elle soigne à l'ail et au miel ! Curieux mélange qui fait des miracles et lui va bien, Zita déteste les antibiotiques, les fuit comme la peste. Une fois lavée de sa mini bronchite, elle n'est pas partie, elle remet à plus tard, décale ce voyage qui n'a pas voulu d'elle, on verra bien, les affaires attendront qu'elle soit d'attaque, elle l'est en fait mais l'envie de partir n'est plus du tout présente en elle. Zita attend donc des jours meilleurs pour se décider, et en attendant, elle fait un bilan de ses « amis » dans la ville.

Pendant ce bilan, Nelly se creuse la cervelle pour savoir que répondre à cette lettre d'excuses envoyée par Zita et qu'elle a lue, contrairement à ce qu'ils en ont dit avec son mari, dès réception, – pas de coupure ou de réparation d'ADSL – mais qui a fait l'objet d'un gros mensonge de plus : risible !
Zita rit donc de bon cœur, tout cela est vraiment trop dérisoire pour y accorder le moindre sérieux ! Ce qu'elle ne fait pas, au désespoir de Nelly qui essaye de la suivre d'un œil, mais n'y arrive pas, puisqu'elle croit Zita partie comme prévu.

La ville s'amuse, joue à cache-cache avec cette fin d'été et ce début d'automne qui n'en est pas un, le mois d'octobre est toujours très beau ici, l'hiver et ses intempéries ne viennent que plus tard, depuis deux ans elles sont très fortes, les pluies sont torrentielles, et chacun espère ici que l'hiver cette année sera plus clément. La ville sur ce sujet reste discrète, ne donnant aucun signe avant-coureur des intentions du ciel encore pur qui la surplombe, ombré parfois de nuages si blancs qu'on les dirait en robe de mariée. C'est bien beau !
Zita aimerait que BHL emmène dans la ville sa nouvelle bien-aimée, cela la changerait de New York. Ce serait un dépaysement total pour elle sans aucun doute. Mais BHL n'est pas annoncé, il file un parfait amour dixit les médias, tout en rompant avec Arielle son ex. Les people sont les people ! Zita se demande pourquoi elle aimerait bien les voir, parce qu'elle apprécie l'homme, pas la star qu'on en a fait

et que l'on descend régulièrement dans la presse. Et puis, il a écrit un très beau livre dans la ville, et c'est un bon point pour cet homme que finalement personne ne connaît très bien, et que tous assassinent quoi qu'il fasse parce qu'il est ce qu'il est, beau et séduisant en plus, « ce qui fait vraiment chier les mecs ! » pense Zita avec une certaine tendresse envers lui.
Et puis, Daphné sa nouvelle conquête a un regard éloquent, c'est une vraie bonne femme ! Pas comme une Barbie, une vraie femme qui a trois enfants.
Zita s'interdit de penser plus à ce sujet, aucun intérêt pour personne à part elle et ses penchants vers et pour ceux que personne n'aime ! Elle est comme ça Zita, et cela la fait sourire.

Nelly elle, pense à Zita qui lui a pourri la vie dernièrement, avec laquelle elle s'est montrée agressive et odieuse, et qu'elle ne peut plus supporter ! Et la vengeance étant un plat qui se mange froid, elle y pense pour essayer de trouver un biais à cette relation qui la remet sans cesse face à elle-même, ce qu'elle supporte de moins en moins de la part de quiconque.
Hussein a évité le pire en refusant de se rendre en Angleterre, il a eu très chaud ! L'alerte étant passée, il a repris son profil bas comme à l'accoutumée et suit sa femme sur tous les terrains glissants où elle aime à parader en surfant sur des apparences qui ne trompent plus personne !
Et la ville observe en ses entrailles les souffrances des

uns dissociées de celles des autres dans un cirque qui se donne en spectacle comme une parade sans tambour ni trompette, défilant dans des soirées auxquelles tous veulent assister – sauf Zita – auxquelles il est de bon ton d'être vu, qui que l'on soit, mais quelle importance ? Il y a même là des gens qui se présentent parfois sans y être invités et que l'on ne refoule pas, c'est sidérant. Pas partout, bien sûr, mais cela arrive…

La ville se dérobe ou agresse, elle virevolte en ses lumières du jour ou de la nuit, changeant de facette, éclairant différemment ceux et celles qui s'habillent et vont danser pour l'honorer, ou ces autres qui profitent encore de ses plages de sable blond qui seront bientôt trop ventées certains jours pour s'y tremper les pieds, ce que Zita fait régulièrement, ce que Nelly ne fait plus depuis très longtemps, l'a-t-elle jamais fait ? On peut se le demander en la voyant déambuler aujourd'hui.

L'agenda de la ville se remplit de festivités automnales, hivernales, des manifestations culturelles qui la font vibrer autrement sur des ondes choc dont la culture est faite partout, qu'elle regroupe en elle pour les mettre à l'honneur de ses artères et les faire découvrir à un public non averti, et c'est magique parce qu'il y a une demande très forte, entendue par les autorités qui favorisent ce genre de rencontres la plupart du temps cosmopolites.

La ville se fait un manteau de pétales multicolores, c'est curieusement son manteau d'hiver alors que l'été elle apparaît nue et non fardée aux regards qui

la découvrent sous une chape torride dans l'éclatante lumière qui la couve en la faisant resplendir. La ville est belle, été comme hiver et les saisons intermédiaires ne sont que passages légers et colorés de l'un à l'autre. La ville s'en pare comme d'un seuil à monter avec prudence, d'un pas élégant, la ville aime la beauté qu'elle prodigue elle-même comme cadeau à qui est séduit par les beautés qu'il y croise, qu'elles soient humaines, architecturales ou autres.
On aime la ville, on peut la craindre parfois tant son mystère est tenace et difficile à percer. Mystère qui se décline en mystères à soulever comme des strates serrées par des siècles d'histoire. Tout un programme en somme.

Dans la ville, les personnalités de chacun ont leurs versants qu'elles tentent d'escalader les unes des autres, ou de briser, les foulant à leurs propres idées mentales pour en asservir ou en dérouter certains des aspects. La ville les regarde faire comme au spectacle dont le script ferait défaut. C'est parfois amusant, parfois terrifiant, dans les deux cas, et d'autres, c'est encore un jeu la plupart du temps inconscient auquel se livrent les gens par pure ignorance des autres, par pur égoïsme, par effronterie et manque de respect souvent. Le tout n'étant pas incompatible.
Nelly piétine et piaffe comme une jument impuissante à partir au galop, c'est qu'elle ne le peut plus, Nelly, non, elle ne peut plus exercer une simple liberté au sein de sa vie, dépendante jusqu'au bout de sa vie, elle se force à des amabilités et des contraintes dont

son caractère ne se remet pas. Caractère dirigiste et contrôleur comme un ancien poinçonneur du métro du Paris oublié aurait pris des tics à force de faire des petits trous dans des billets, Nelly fait des trous dans les idées de tous ceux qui l'entourent pour les amener à penser et à voir comme elle, mais hélas ! sa vision des choses n'est pas aussi sage qu'elle voudrait bien le faire croire, et de plus si moraliste et bienséante en apparence, que cette histoire de drogue – quatre-vingts kilos quand même ! – n'arrange pas ses préoccupations quant à cette vision qui lui est propre et qu'elle tente d'imposer.

Et puisqu'il est question de la moralité de Nelly, à laquelle elle tient tant, Zita l'a entendue dire que dans certaines soirées, mais lesquelles ?, données dans la ville par des gens bien sous tous rapports, tout se terminait très tôt le matin suivant, après avoir dévié, avec d'autres invités, sur des partouzes allègrement menées en toute clarté. Mais comment Nelly le sait-elle ? Comment Hussein le sait-il ? Comment le savent-ils ? Il paraît que les invités arrivant plus tard ont des sales gueules… Ah bon ? A-t-on une sale gueule quand on fait des partouzes ? Première nouvelle ! Quoi qu'il en soit, Zita n'a pas épilogué, surprise, elle a écouté les avis choqués de Nelly et de son mari. Vaut-il mieux faire une partouze en n'agressant personne ou trimbaler quatre-vingts kilos de drogue pour assassiner les gens ? On peut en tout cas se le demander… Alors prendre des airs choqués à ce point quand on en est là soi-même, ce n'est pour le moins pas clair du tout. Ce dont Zita est persuadée.

Nelly a commencé à haïr Zita après ce déjeuner car remise face à elle-même, elle en veut à Hussein de l'avoir un jour entraînée malgré elle – mais est-ce vraiment malgré elle ? – dans une histoire dont toute la ville a parlé, reparlé, et parle encore. C'est une histoire collante Ô combien ! Une histoire sangsue qui suce le sang de vie de ce couple un peu particulier dont les intérêts communs sont sans doute la base d'une entente qui donne le change, mais à laquelle personne ne croit plus. Et les passants qui captent, en passant devant la grande maison du couple, les éclats hystériques de la voix de la maîtresse de maison, en rient quand ils ne la connaissent pas ou sont gênés quand ils la connaissent. C'est un fait. Car la très grande maison n'est pas capitonnée, et l'on peut sans doute se croire seuls dans un espace imprenable, en toute intimité, alors que de l'autre côté des murs, la ville veille et pousse dans ses rues des témoins qui arrivent à point nommé au bon moment pour être justement des témoins. Jalouse de ses mystères, la ville les entretient en ne livrant d'eux que des éclats, des étincelles de lumières qui vont allumer les feux des on-dit sous les boisseaux fantaisistes que les rumeurs allument çà et là. La ville en est pleine, dans tous les milieux, à tous ses coins de rues, les gens savent qu'Unetelle a été condamnée pour trafic de drogue elle aussi, en Espagne, et qu'elle y a fait de la prison, une belle femme, l'épouse d'un notable de la ville. Elle a même couché avec des amis de son fils étudiant qui ne lui pardonne pas – mais quand on agit

sous l’emprise de la drogue… – son mari a finalement divorcé, il l’adorait pourtant. Et devenue pute ou tout comme, elle est prête à coucher avec n’importe qui pour une dose ou un dîner, parfois les deux. C’est une belle femme qui traîne dans les cabarets de la ville sa dépendance à la drogue et à l’alcool comme on nourrit une plante qui ne va pas tarder à se faner. Toute la ville en parle ! Toute la ville voit cette femme qui se perd de plus en plus sous les lumières artificielles d’une beauté pourtant éphémère qui bientôt ne fera plus d’effet du tout à personne… C’est de notoriété publique, cela ne gêne personne, c’est juste une famille foutue en l’air, avec deux enfants abandonnés au bord de la route par une mère qui n’a pas pu s’extraire de ses faiblesses avouées à cause aussi sans doute d’un mari fou d’elle qui l’a trop gâtée. La ville est pleine de ces histoires très sordides qui y naissent et y meurent avec quelques sauts de puces de chacun des protagonistes en Espagne – mais il n’y a plus de châteaux là-bas – ils se sont écroulés sous les afflux des marées qu’aucune digue ne peut plus contenir. C’est la débandade pour certains. Pas pour tous encore. Mais cela viendra peut-être. Si Nelly n’y voit que du feu trop occupée à ses propres problèmes, Zita pour sa part en est persuadée. Mais si certains ne vieilliront pas ensemble, il est peu probable qu’elles en parlent un jour ensemble vu leur relation actuelle : inexistante.

Nelly écrit à ses moments perdus, quand les associations qui la maintiennent dans une position

honorable lui en laissent le temps. Mais rien ne satisfait Nelly, pas plus les associations dont elle n'aime pas les secrétaires générales, ni ce qu'elle écrit qui ne lui semble pas d'un intérêt particulier. Fermée sur elle-même, et sur son mari qui fut l'ami respectable d'une femme peintre il y a quarante ans. Peintre qu'elle a connue, dit-elle, et qui a laissé à son mari des tableaux. Cette femme peintre était française, un grand peintre méconnu dit-on aussi. Et c'est curieux car Nelly semble être le sosie de cette femme. Toutes les deux de petite taille, les mêmes visages, la même morphologie, évidemment pas le même caractère ni les mêmes talents, mais dans les apparences ces deux femmes sont une… Curieux ! Est-ce ce qui a attiré Hussein qui était beaucoup plus jeune que la femme peintre en question aussi ? Puisqu'il est bien plus jeune que sa femme aussi. On ne le saura jamais, et lui-même le sait-il d'ailleurs ? Pas évident tant l'inconscient mène les êtres humains par le petit bout de la lorgnette posée par leur ego sur les rives encombrées de leur vie. Non, on ne le saura jamais, c'est juste un fait.
À la fois prisonnière et prison de tous ces personnages qui y fourmillent, la ville en fait cas, c'est selon, et dépendant des conversations qui s'y déroulent, ouvre des dossiers oubliés depuis longtemps, que l'on remet à l'ordre du jour pour se donner bonne conscience.
C'est peut-être ce que fait Hussein en se décidant à fonder une association pour Clara, cette femme peintre, en donnant les nombreux tableaux qu'il

possède à l'ambassade de France à qui il demande de l'aide. Il est vrai qu'un bruit court dans la ville selon lequel Hussein aurait dérobé ces tableaux juste au moment de la mort de Clara en disant qu'elle les lui avait donnés, ce que l'on ne saura non plus, jamais ! Et voilà donc qu'Hussein, et Nelly bien sûr, sont arrivés à leurs fins, une association *Pour Clara* est née, parrainée par l'ambassade et le consulat de France. La ville a aimé Clara qui l'a elle aussi beaucoup aimée, au point d'y rester quasiment toute une vie et d'y faire des merveilles sur le plan de l'éducation entre autres.
Association respectable dont le Président s'est quand même fait arrêter par la douane – il y a longtemps certes, mais avec quatre-vingts kilos de drogue ! - Tout va cependant pour le mieux dans le meilleur des mondes, la respectabilité et les apparences aidant, voilà Hussein Président de cette association, en partenariat avec l'ambassade de France et le consulat, quoi de mieux ? Quelle reconnaissance !
Zita est confondue, se disant que voilà le miracle du mystère de cette ville où rien n'est impossible ! La preuve ! Tout y devient possible, pas de crainte, il faut juste un peu de culot, une bonne dose de respectabilité apparente et quelques graines de personnalités elles aussi en pleines apparences qui apparemment leur suffisent… de fait, se dit Zita quand on ne fait pas de vagues, le bâtiment va loin, et le seul fait de ne pas gêner par des questions ou des remarques qui fâchent est considéré dans ce pays comme dans le reste du monde comme garant de

respectabilité en somme ! Voilà, il suffit de se couler hypocritement dans le lot de ceux qui ne font pas de vagues pour cascader avec les grands vers des sommets inatteignables par d'autres plus exigeants envers eux-mêmes et donc envers les autres !
Nelly pour sa part est satisfaite, même si elle ne supporte déjà plus la secrétaire générale de l'association qui évidemment est française. Le torchon brûle entre les deux femmes, et il n'est pas impossible que cette secrétaire, à l'insu de Nelly, soit au courant des déboires du couple lors de cette affaire de drogue. La secrétaire dit avoir lu des articles de journaux à ce sujet. Mais qui croire quand on navigue à ce point en eaux troubles ? Assurément personne ! L'ambassade de France et son consulat font bonne figure et leurs cautionnements suffisent à tous. C'est magnifique, non ?

Il n'y a que les artistes dans la ville qui ont un peu plus de recul, il faut croire, que les autres, qui sont capables d'être amusés par tout ce cirque, mais soyons lucides, certains artistes y participent aussi dans leur intérêt, cependant pas tous, non, pas tous !
Et un écrivain français dans la ville n'y participe pas du tout. C'est pourquoi il a été mis au ban de cette bande de gens très respectables sans être exclu évidemment, c'est la moindre des choses, des manifestations au consulat… et cela l'amuse beaucoup, beaucoup trop au goût de certains. Mais que peut-on enlever à un artiste ? Ni sa créativité, ni son sens de l'humour et encore moins sa vision toute particulière, universelle, des choses de la vie, ce qui

somme toute est très gênant pour tous ceux qui font de cette vie ce qu'elle devient parfois à cause de leurs participations désolantes : une honte !

Et pendant ce temps, la ville, elle, a ses chouchous, ils ne la salissent pas, la respectent et font de leur mieux pour en extraire le suc culturel, cosmopolite, qu'elle prodigue en sa tolérance immense sous l'aura charismatique d'une spiritualité tranquille que les zaouïas font régner dans l'enceinte sereine de leurs résidences respectives. Les Soufis sont là aussi, et leur souffle passe comme il passe en tout lieu, sans bruit, avec une justesse pleine d'humilité dont leurs chants magnifiques témoignent.

Et pendant ce temps, la ville, elle, a ses intimes, ils y résident, s'accordant à ses bruits et exigences, ils marchent en silence dans ses rues bruyantes, voguent aux annonces des manifestations diverses sans se rendre à toutes, parce que pour eux, c'est aussi une façon de se garder la ville au cœur sans atomiser ce dernier aux flonflons mis en œuvre pour s'y amuser ou briller d'une manière ou d'une autre.

Les chouchous, les intimes, font partie de la vibration de la ville qui la leur rend bien quand ils sont aussi, cela arrive, des créateurs qu'elle inspire. La musique, le chant, la littérature, la peinture, la danse orientale, andalouse aussi, font dans la ville leurs tentatives de fusion dont les artistes captent l'unique vibration, la réelle fantaisie à laquelle se mêlent les traditions, le tout dans un bouquet géant où chaque créativité sait fleurir ses spécificités telles

des fleurs aux pétales volant dans le ciel du Nord, leurs parfums des quatre coins du monde.
Le design aussi, venu d'Italie, de France pas encore, mais d'Espagne ou de Chine parfois – et c'est plus problématique pour les matériaux employés – ouvre des espaces où se mêlent pour en éclairer les formes attrayantes, des luminaires de cristal venus du Moyen-Orient, qui brillent de leurs facettes polies aux mille et un rêves dont on peut aisément les parer.
Sens de l'hospitalité, ouverture et accueil sont au rendez-vous de ces magasins qui vous meublent pour mieux vous séduire en vous invitant à recevoir comme vous pouvez vivre, c'est-à-dire avec tout le faste du cœur mis à l'épreuve de l'amitié pour être bien ensemble, le temps d'une soirée mais qu'importe ! Le temps d'une soirée est parfois un début d'éternité quand la rencontre amicale ou amoureuse a lieu. Et elle peut bien évidemment avoir lieu. La ville sait en murmurer l'écho aux oreilles attentives qui n'attendent pourtant rien.
C'est que la ville est toujours la grande gagnante de ces rencontres de travail ou d'amour/amitié qui se gravent à son histoire pour en magnifier l'approche des cœurs clandestins qui ont fait en toute légalité le grand voyage de l'expatriation afin de venir aider et donner ce qu'ils ont de mieux, et de partager pour le changer ce qui n'allant pas, devrait aider tout le monde à avancer plus clairement tous ensemble.
Et inutile de mentionner ceux qui encore trop nombreux hélas ! sont venus pour prendre et se servir sans échange autre. Oui, cela arrive, c'est indigne

mais c’est ainsi dans tous les pays du monde.

Nelly ne voit plus rien, son mari non plus.
Deux fois mariée dans la ville, une fois divorcée,
Elle berce son passé au monde impossible de ce
Présent où la rattrapent des souvenirs venus en partie
D’une autre vie où elle ne peut plus se voir. Grave
Pour elle qui imagine sa vie à défaut de la vivre
Vraiment, sa dépendance physique, sa santé fragile
Lui interdisent les moyens de ses réelles ambitions.
C’est un drame pour elle comme pour beaucoup,
Et à ce titre Zita son ennemie involontaire désignée,
La plaint beaucoup. Mais que faire et comment aider
Qui ne veut pas être aidée ? Trop fière, trop frustrée,
Nelly n’a que faire de l’aide des autres, et à part
Hussein son mari, elle refuse tout en bloc pour ne
Pas donner en spectacle sa faiblesse aux yeux de tous.
La ville par les yeux des relations de Nelly, voit sa
Détresse aigre, mais Nelly voit-elle cette ville amie
Ou ennemie dans laquelle le destin l’a posée depuis
Si longtemps qu’elle n’imagine même pas pouvoir
Un jour la quitter. Et c’est l’habitude qui a pris le
Relais de l’amour de la ville qu’elle a eu, mais a
Oublié, c’est bien dommage. Oui, la ville est sa prison.

Ni des chouchous, ni des intimes, comment Nelly et
Hussein sont-ils positionnés dans et par rapport à la
Ville qui a aussi ses loques, ses vagabonds et ses
Voyous, ses stars qui tournent, ses passants et ses
Passagers d’une saison, d’un an, période sabbatique
Qui ouvre des horizons intérieurs jamais entrevus

Auparavant. La ville entretient ses flous attractifs
Qui subjuguent, fascinent, redorent certains blasons,
En affadissent d'autres, sans jamais tomber dans la
Facilité d'une exclusion quelle qu'elle soit, ce qui
Serait en effet contraire à l'éthique naturelle de son
Histoire. Et puis, personne ici dans la ville ne peut
Prétendre bien, très bien la connaître, elle continue
De surprendre, même les originaires de la ville, plus
Très nombreux il faut le dire. C'est que la ville
Adopte plus qu'elle ne retient, son ouverture bien
Ancrée au cœur de ses entrailles, peut aussi rejeter
Qui ne sait pas se laisser apprivoiser par elle, et alors
Elle peut devenir cruelle et ses manques infernaux
Sont alors le seul horizon qu'elle offre d'elle aux intrus.
Et dans tout ça, Nelly et Hussein naviguent à nouveau à
Vue depuis ce déjeuner durant lequel Zita bien
Involontairement, a remis sur une table de pizzeria
L'affaire dont toute la ville a parlé et parle encore
Sans doute, ces kilos de drogue passés par
Hussein le chéri de Nelly, en poste officiel à l'époque.
Et sous le soleil automnal de cette fin de mois de
Septembre, il n'en faut pas plus à la ville pour
Irradier un peu plus de lumière afin de garder vive
Cette mémoire dont on la targue à raison, cette
Mémoire du passé qui allume au présent les feux
D'une actualité toujours présente qui tourne sa ronde
Factuelle sur les venins d'un trafic qui n'a pas cessé.

Comme Nelly la ville a ses têtes.
De linotte ou grosses comme
Celles de Bouvard à RTL, elles

Laissent passer courants d’air et
Idées plus ou moins drôles qui
Arrivent de partout à la fois, sans
Que les ombres qui en sortent ou
Qui s’y engouffrent ne fassent plus
De mal que la piqûre d’un moustique
Sain en Europe, oui, la ville a ses
Fêtes aussi, qui font tourner ces têtes
Dans tous les sens des plaisirs qui
S’y pressent tandis que l’on tente
D’oublier les événements qui fâchent.
Comme Hussein, la ville a ses fastes :
Luxure et sens émoustillés par de
Belles attractives, de beaux attractifs
Qui s’en donnent dans les deux cas
À cœur joie sous les « vivats » espagnols
Qui éclatent çà et là, quand la danse et
La musique arabo-andalouse résonnent
Ses mélopées et ses rythmes en soirée.
La ville a ses traditions, elle peut aussi
Prendre ses distances tout en rapprochant
Certains pour les unir le temps d’une
Valse ensemble sous les lanternes colorées
Des pistes où règnent la joie, l’alcool et
Les filles, plus ou moins, mais plutôt
Plus que moins. Et pourtant, l’alcool n’est
Pas le fort de la ville, mais il y a ceux qui
Ne peuvent s’en passer, et c’est là aussi
L’un des problèmes de la ville qui en a
Comme tout le monde, comme toutes les
Villes du monde. C’est bien normal.

Et la ville joue les stars dans le mystère qui
L'entoure depuis toujours jusques et y
Compris dans des films où elle a parfois
La vedette, mais la ville est-elle à la hauteur
Des imaginations qui se la représentent ?
Il va sans dire qu'aucune imagination n'est
À la hauteur de la réalité de la ville qui ne
Peut s'imaginer mais se vivre avec tout ce
Qui, en chacun, saura s'en nourrir, s'y abreuver.
Et dans le calme de la ville qui s'endort, très
Tard le soir, des forces colorées se répandent
Dans la nuit comme les vapeurs d'un alcool
Interdit auxquelles on se laisse pourtant aller.

La ville a ses trouble-fête, sa corruption, ses enchantements, elle trépigne en ses rues encombrées ou s'étire zen et douce sur ses avenues de bord de mer, regardant vaquer à leurs occupations, s'adonner à leurs loisirs, ses habitants, toutes nationalités et professions confondues. Il fait bon s'y promener tout en évitant certains endroits chauds comme partout, c'est bien normal, que serait une ville sans son ou ses quartiers chauds ? sans ses ruelles étroites et ses avenues larges, ses immeubles modernes, et les autres, tous les autres qui servent parfois de trous à rats dans certains lieux mal famés dont les beaux quartiers sont loin ?

C'est une ville, mais aucune ville n'est comme une autre, c'est comme pour nous humains, aucun n'est comme un, une autre.

Devant la montagne, Zita ne sait pourquoi elle pense

au film *Avatar* qu'elle ne voulait pas voir et qu'elle a finalement adoré, le trouvant beau au dehors et au dedans. Il y a ici dans la ville une sorte d'arbre invisible dont les branches immenses débordent entre terre et mer, rivages blonds et terre brute. C'est un arbre qui est si vieux qu'il en devient parfaitement invisible, et pourtant cet arbre sacré est le pilier de la ville, personne ne le connaît pour ce qu'il est, nous savons tous bien que ce qui est invisible aux yeux humains n'existe pas pour les regards fixés sur les apparences. Pourtant le sacré est invisible lui aussi, et à ce titre il gouverne le monde tout en laissant une liberté totale de choix à chacun. Dans cet arbre invisible venu et installé sur les abords de la ville, depuis bien avant qu'Hercule n'y fasse escale, c'est le sacré qui, de la ville, salue le monde et en accueille les plus beaux aspects comme les plus mauvais et les plus laids. Le sacré ne fait que dans le global, il ne réduit rien, et c'est en cela qu'il est considéré comme sacré puisque tout y étant inclus, tout peut en repartir magnifié ou transformé.

Qu'importent ces tentatives d'explications, cet arbre invisible sacré est à la mesure de la grandeur intérieure de la ville, à la mesure de ce qu'elle est et peut donner d'elle dans tous les aspects et facettes qui la caractérisent comme étant la ville-perle, la ville-bijou enchâssée entre deux mers, entre l'Orient de sa nacre et le saphir de ses rives bleues aux blondes promenades.

Et Zita vit la ville en sa dimension sacrée qui fait sourire la majorité de ceux qui y résident.

Même Nelly, mais pour d'autres raisons, pressent parfois cet aspect sacré comme un appel auquel elle ne sait pas encore répondre, trop agitée intérieurement, elle n'a pas trouvé jusque-là la clé de son propre tabernacle intérieur à ouvrir pour que la ville y entre enfin ses vibrations les plus sacrées.

La ville a ses galères qui partent voguer leurs problématiques particulières sur les eaux profondes de ses deux mers, là où elles se rejoignent et font parfois couler certains sans autre procès.
C'est sur l'une de ces galères que sont embarqués Nelly et Hussein, comme deux marins d'eau trop douce pour porter quoi que ce soit dépassant le poids de leur dignité légère alliée à leur responsabilité trop lourdement pénalisée par un passé lui aussi de plomb.
Et si chacun vogue comme il le peut sur des embarcations de fortune perdue ou trop vite emmagasinée, c'est que l'argent est toujours et plus que jamais, le nerf de cette guerre intérieure que l'on livre faute de combattants avec des aspects de soi qui n'en démordent pas, toujours plus avides ; en effet quand on a, ce n'est jamais assez pour certains, d'où les galères en question.

Depuis ce maudit déjeuner, Nelly court après sa vie tout en voulant la fuir.
Ce qui évidemment est une situation paradoxale difficilement supportable avec un mari – mais est-ce toujours un mari ? – et trois bonnes qui lui tapent sur

un système intérieur déjà très atteint par bien des éléments extérieurs lui échappant totalement mais concernant quand même directement sa vie. Alors ! Bien évidemment, la vie de Nelly n'est pas facile. Cela dit, il ne tiendrait qu'à elle de la simplifier. Mais elle en est bien incapable, la complexité faisant depuis toujours partie intégrante de sa vie et de celle de sa famille. Un premier mari violent, un second plus que parfait sur ce plan-là au moins, et la voilà aujourd'hui encore et comme toujours, en équilibre instable sur les rails foireux de sa détermination à paraître ce qu'elle n'est peut-être pas du tout : une femme sage et « tout amour » comme elle le clame tous azimuts à qui veut bien l'entendre. Et si Zita, qui l'a entendue comme beaucoup, est capable aujourd'hui de se faire sa propre opinion à ce sujet, c'est bien parce que la situation dans laquelle Nelly s'est trouvée face à elle, tout à fait exceptionnelle pour Nelly qui ne s'y attendait pas, a fait exploser cette dernière, libérant de sa bulle bien polie et vernie, les gravats d'une personnalité qui tient le coup coûte que coûte et cadenasse au mieux une respectabilité qui ne fait pas ou plus le poids dans cette ville qui peut aussi ne pas oublier, la preuve.
Il y a donc beaucoup de souffrance en Nelly, cela ne change pas beaucoup d'ailleurs, c'est une souffreteuse douloureuse qui geint en permanence, et si son corps la fait souffrir, le plus douloureux sans doute pour elle est son incapacité à vivre à la hauteur de ses ambitions spirituelles et affectives. Se dire « tout amour » en permanence n'est pas normal pour qui

l'est. Et jamais un Sage authentique n'a ou ne revendique le fait d'être sage. Il y a donc en Nelly des aspirations certes nobles mais de la hauteur desquelles elle est très, très loin ! Ses sempiternelles répétitions à ce sujet ne sont que méthode Coué destinée à elle-même. C'est maintenant, pour Zita et bien d'autres, un fait qui fait sourire ou agace. Nelly à son âge est une gamine un peu trop gâtée qui a une très haute opinion d'elle-même, trop sans doute, et l'humilité n'est ni son fort ni son but, orgueilleuse jusqu'à la pointe extrême de ses longs cheveux d'adolescente attardée, Nelly souffre en ce moment le martyre et en veut terriblement à Zita de l'avoir remise face à ses propres limites qu'elle ne supporte plus non plus, et à son âge, on peut la comprendre. Mais le problème est que tout le monde s'en fout ! Et ça non plus, n'est pas du goût de Nelly qui voudrait plaire et séduire, intellectuellement au moins, tout le monde.
Car Nelly a un potentiel, mais son intelligence est trop absorbée depuis toujours à se créer et à faire perdurer une réputation surfaite dont elle est entièrement responsable même si elle est incapable de la vivre la tête haute et le sourire aux lèvres, chaque atteinte à sa personnalité ou à sa vie est une insulte directement dirigée sur elle, qu'elle n'accepte pas du tout, pire, qu'elle conteste en se justifiant maladroitement sans succès puisqu'alors elle s'enfonce un peu plus elle-même dans la fange qu'elle a mis beaucoup de soin à cacher.
La vie de Nelly n'est pas facile et la situation empire

chaque jour un peu plus, ce qu'un vrai travail sur soi pourrait éviter et améliorer. Mais Nelly pense qu'elle est au-delà de ce travail, n'en a pas besoin, les autres oui, pas elle.
Hussein observe et subit. Mais pourquoi donc ? se demande-t-on de plus en plus.
Tient-elle les cordons de la bourse ? Tout est-il à son nom pour plus de prudence ou d'avantages ? Mais alors ce serait l'argent qui tiendrait et mènerait leur couple ? Et pourquoi ? Que de questions vraiment ! Et pas de réponses depuis toutes ces années.
Il y a aussi une relation étrange entre Nelly et son beau-père, une relation de complicité basée sur la flatterie côté beau-père, et une sorte de séduction étrange côté Nelly… Et elle pose ou a posé question à certains, mais après tout a dit Zita, « On s'en fout ! C'est leur problème », quand la question a été soulevée devant elle.
Gentille, objective Zita, que Nelly déteste pourtant…

Et dans le studio du cinéma psychique de la ville dont les caméras sont télécommandées par tous à coups de crise psychique ou autre, les imaginations rancunières ou créatives, les deux souvent, écrivent et réalisent des scénarios que la ville passe en trois dimensions sur les écrans noirs des nuits blanches de ses hôtes. Il y a là des manques, des répétitions, des rêves inassouvis, des rêves en cours de réalisation, des cauchemars superbes qui font les délices des uns et les enfers des autres, mais toujours et superbement, les décors sont des causes dont les situations passées,

présentes et à venir, se parent pour plus de viabilité dans la tête, pour plus de crédibilité dans la vie quotidienne qui les exploite ensuite de manière positive ou pas, selon l'état et le potentiel des mentalités se faisant face, s'ajoutant ou se repoussant comme des bestioles aux dents trop longues prêtes à se déchiqueter pour le rien d'un avoir dont l'être est pollué.

Ce cinéma fiction/réalité de la ville, dans la ville, est assez fascinant, mais il est cruel et faussement réaliste comme tous les films du monde dont les histoires, vraies ou pas, sont les bases incontrôlables des mensonges qui en découlent par la suite. Tout film est créateur de formes-pensées dont chaque mentalité fait le plein de manière plus ou moins heureuse, les déformant ensuite au gré des sensibilités de toutes sortes qui faussent la donne première et chargent ou non l'aura des personnages que ces films mettent en vedette, auxquels s'identifier ou pas, c'est le spectateur qui décide. Mais le spectateur ne décide rien, il subit le poids des images et le choc de l'histoire qu'il mélange ensuite à sa propre sauce pour les rendre plus ou moins digestes à son propre égard.

Ce cinéma de la ville dans la ville est donc une échelle de un à cent sur les barreaux de laquelle les inconscients font de tous et des faits, le beurre, l'argent du beurre et la somme de ce qu'ils peuvent rapporter à chacun si le besoin et l'opportunité s'accordent soudain pour que l'on puisse s'en servir.

Dangereux et attractif, ce cinéma fait partie de la

ville et y déploie constamment des vibrations étrangères à tous qui ont pour dénominateur commun un opportunisme glauque se servant de chacun pour arriver à des fins et des buts parfois inavouables. Dangereux et fascinant, Nelly vient pourtant après ce déjeuner fatal, de pousser à nouveau la grande porte de ce studio du psychisme de la ville pour y modifier une fois de plus le scénario de son histoire qui tourne trop dans sa tête et dont elle doit impérativement faire quelque chose, n'importe quoi, mais quelque chose pour ne pas devenir folle !
Nelly n'est pas bien du tout.
Oui, dangereux cinéma qui met à mal tout mental torturé par ses propres fautes dont les formes-pensées personnelles sont les personnages principaux difficiles à débouter d'une mentalité trop rigide. Et Dieu sait si la mentalité de Nelly est plus que rigide, stratifiée par des couches de faux-semblants ne lui laissant plus aucun répit.

Et puis, il y a eu, très tardivement à cause de la « panne d'ADSL » du couple, un SMS envoyé par Hussein après qu'ils eurent pris connaissance de la lettre de Zita.

« La loi des séries, mais entre deux pénibles réparations. Ai pu lire ta lettre ; laissons opérer la magie du verbe et la sincérité des sentiments, et que le temps redonne ses droits à l'Amitié. Le vent de l'oubli ne saurait emporter que le superflu et

l'artificiel. À bientôt et à toujours. Hussein. »

Zita apprécie qu'Hussein signe ce SMS. Nelly est-elle au courant ?
Peu importe, lui a l'air coincé de ne pouvoir faire plus, mais il a envoyé ce SMS, bien. Zita répond dès lecture :

« Ce n'est pas le temps mais le cœur qui donne, et en amitié seuls les devoirs comptent pas les droits. Donc à +. Zita »

Zita reçoit le lendemain matin un autre SMS d'Hussein toujours :

« Merci pour la leçon de morale ! Patience et longueur de temps… etc. »

Hussein est bloqué par Nelly comme d'habitude, c'est évident. Il faut à Nelly du temps pour se remettre de ce qu'elle a pris pour une humiliation, et Dieu sait si cela n'en était pas une… Mais comment pourrait-elle le comprendre autrement, elle, l'orgueilleuse ne fonctionnant que sur le paraître ! Logique.

Et Zita a répondu à Hussein :

« Bisous. Ce n'est pas de la morale c'est de l'amour. Grosse différence… Bonne route jusque-là. »

Fin de l'échange entre Hussein coincé et Zita joueuse, libre, sincère, amicale, qui l'aime bien.
Intéressant.
La ville ronronne, sa circulation varie selon les heures, c'est bien normal, et ici, dans la ville on se demande pourquoi avoir peint des passages piétons que personne ne respecte, ni les automobilistes, ni les piétons. Il n'y a aucun sens civique. Mais depuis environ quatre ans cela commence à changer un peu, un peu mais c'est déjà ça : un espoir pour plus.
Zita qui va faire ses courses a éteint son portable, elle marche cheveux au vent dans le soleil encore implacable de cette fin septembre avec une joie au cœur qu'elle doit à la ville qu'elle aime. Les enfants sont à l'école, la routine a repris, la vie en somme, et cela soudain semble étrange à Zita. C'est fou, tous ces petits personnages humains qui jouent dans leurs vies comme dans des films sans penser plus que cela au scénario que le Destin leur a écrit mais qu'ils doivent pourtant mettre en scène. Et interpréter au mieux. Pas pour soi mais pour tous.
D'un pas décidé Zita arpente le boulevard pour aller régler quelques factures.
Et cela lui fait du bien.

La sonnerie du téléphone, Zita sort en catastrophe de la douche.
– Tu en mets un temps à répondre, lance joyeuse la voix de Bénédicte.
– Sorry ! J'étais sous la douche, tu vas bien ? demande aussitôt Zita.
– Plus que bien, j'ai encore pas mal écrit, il faudrait que je te voie parce que tu me donnes à chaque fois l'impulse ! On se voit quand ? Tu peux aujourd'hui ? demande Bénédicte.
– Mais à quelle heure ? demande à son tour Zita qui réfléchit vite.
– Pour le thé, vers seize heures ? Si ça te va bien sûr…
– Très bien, je serai chez toi à seize heures, bisous, dit rapidement Zita avant de raccrocher.
Zita termine de se préparer, passe quelques coups de téléphone et met du rouge à lèvres, une soudaine envie qui lui va bien et illumine son visage. Elle déjeune avec son amie Estelle sur une terrasse d'hôtel, s'en réjouit, même si elle sait très bien que son amie l'a appelée pour qu'elle lui remonte le moral.

Estelle est belle, Zita le lui dit en la retrouvant.

Mais Estelle n’est pas très bien non plus, tout comme Nelly… mais qu’est-ce qu’elles ont toutes ? Les raisons des malaises ou du mal-être sont bien sûr différentes… Zita se fait l’effet d’une infirmière de l’âme dont certaines refusent les soins… mais Estelle, elle, vient les chercher quand besoin est.
– Tu es superbe, cet orangé te va super bien ! lance Zita en embrassant Estelle qui sourit, heureuse de revoir Zita.
Estelle entre bille en tête dans le vif du sujet.
– Oh Zita, mon mari est un minable ! Il est encore allé dans un cabaret avec un copain quand je n’étais pas là.
Zita ne fait qu’écouter en un premier temps. De plus la belle-sœur d’Estelle vient de mourir il y a quelques jours à trois cents kilomètres d’ici. Pas très gai tout ça, mais la vie quoi !
– Bon Estelle, tu t’en fous des incartades de ton minable de mari ! C’est depuis toujours ! Alors maintenant, la vie est trop courte, il t’adore, tu le sais, ne pourrait se passer de toi, mais veut de temps en temps se la péter grave avec des potes ! Alors où est le problème ? Tu t’en fous ! C’est tout… Et puis ça t’enlève quoi ? Dis-moi ? Il est encore plus gentil après, il t’a même offert une salle de bains toute neuve, bon prétexte d’ailleurs pour ne pas t’accompagner à Paris à ce mariage, non ? Alors, tu vas arrêter de t’en faire, tout ça n’en vaut pas la peine, dit Zita avec tendresse et fermeté.
– Oui, mais j’ai mal quand même, tente Estelle.
– Je sais, laisse tomber, il n’y a pas de quoi avoir mal

pour une soirée entre potes avec des putes ! C’est du n’importe quoi, tu restes au-dessus de ça. Et puis la prochaine fois qu’une « bonne copine » te dit l’avoir vu dans un cabaret, tu joues la femme au courant : « Il faut bien qu’il s’amuse quand je ne suis pas là, Paris c’était pas mal non plus pour moi… Et vous ?... » dit Zita en riant.
– Tu as raison, je me fais trop de bile, c’est mauvais, dit Estelle avec un pauvre sourire, mais un sourire…
– Voilà, regarde ta belle-sœur maintenant, alors tu t’en fous, laisse courir et laisse dire, amuse-toi et détache-toi de toutes ces petites conneries qui gâchent le quotidien. Maintenant parle-moi un peu de Paris, c’était comment ? demande Zita.
Commandes de deux espadons grillés avec des légumes, la spécialité de l’endroit ou du moins celle qu’ici, elles préfèrent toutes les deux.
Ondes amicales, parfois superficielles quand l’une des deux amies s’intéresse plus à elle-même qu’à l’autre. Mais c’est dans l’ordre, on n’est jamais en phase vraiment, tout est si inégal quant à la conscience, ce qu’elle est capable ou non de voir, ce qu’elle détecte ou pas encore, tant de choses séparent superficiellement les uns des autres, tant de facteurs à risques de rupture – c’est ce qui vient de se passer avec Nelly – tant de différences entre ces êtres humains, chacun unique et si autre que soi… Mais Zita accepte maintenant tout cela avec une santé morale à l’épreuve de toute désillusion. Et en écoutant parler Estelle, elle fait le point de leur amitié qui a tout juste huit ans cette année. Pas si long, mais tout de même !

La soi-disant amitié avec Nelly n'a pas passé le cap d'une année !
Zita se sent bien avec Estelle qui a fait beaucoup de progrès, c'est vrai.
Elle est presque en train de devenir une femme détachée des frasques de son mari, encore un tout petit effort et ce sera gagné ! Mais pourquoi le mari demeure-t-il, pour trop de femmes encore, le seul point central de toute leur vie ?
Pas d'autre intérêt pour elles, à part les enfants à qui elles donnent aussi trop la vedette, restant dans l'ombre d'une famille qui les mange totalement.
Mais Estelle progresse, et pourtant Zita à une époque désespérait, se disait qu'elle n'y arriverait jamais. Comme quoi, chacun peut mais chacun veut-il ?
Déjeuner plein de rires ensuite, pour souligner certaines dérisions sur lesquelles il vaut mieux être lucides quand on est femme, que l'on vieillit et que de jeunes et jolies filles se mettent à aimer les vieux parce que les jeunes mecs ne sont pas à la hauteur ni du portefeuille ni de la maturité, mais ce que ces jeunes et belles filles ne savent pas, c'est que les vieux sont encore plus infantiles que les jeunes mecs – ce qu'elle découvriront bien assez tôt – c'est pourquoi ils sont attirés par elles… Et Estelle de rire avec Zita, de bon cœur. Cela fait un bien fou. Dédramatiser est sans doute le meilleur moyen de regarder à travers une porte ainsi poussée, le meilleur à venir, ou du moins un nouveau paysage plus attrayant ou en tout cas différent.
Autour de leur table, les gens, peu nombreux

aujourd'hui, ne sont pas très gais, et les regardent avec une certaine envie. Zita aimerait bien les inviter à se joindre à elles, organiser une sorte de café philosophique et parler de ces sujets qui fâchent, en général, et sont pourtant les seuls dignes d'intérêt pour faire avancer le monde et chacun.
Mais cela ne se fait pas.
Et puis il y a Bénédicte et cela risquerait de retarder Zita qui doit être chez elle à seize heures. Par moments Zita aimerait bien tout bousculer et entrer dans la ronde d'une fantaisie pleine d'imprévus et d'inventivité, et voir ce que cela donnerait. Oui, se dit Zita, il faudra que j'essaye un jour. Sous le coup de la surprise, cela peut être intéressant. Mais aujourd'hui ce n'est pas le jour, pas assez de temps devant moi.
Estelle a retrouvé sa bonne mine d'antan, sa légèreté et sa joie, Zita est ravie, elles ont fini de déjeuner, et Estelle repart vers son mari une heure après, en pleine forme.

Zita, elle, passe d'une amie à une autre en sonnant à seize heures précises à la porte de Bénédicte qui lui ouvre, joyeuse.
– Ah ! Ça fait du bien de te voir, entre, entre, j'ai bien avancé tu sais. Tu vas bientôt pouvoir lire. C'est une fiction particulière à laquelle se mêle la ville, notre ville, ou plutôt que la ville contrôle d'une certaine manière, ce n'est pas juste l'histoire d'un couple, difficile à expliquer, tu liras, tu comprendras, dit Bénédicte tandis qu'elles s'installent dans le salon blanc, zen, qu'aime tant Zita.

– Mais je crois que je te suis, c’est donc encore plus intéressant et percutant, non ? C’est ainsi que cela me parle, dit Zita.
– Peut-être, je ne peux pas juger, mais oui, peut-être. J’avais besoin de te voir, de parler et de rire avec toi. C’est comme si tu portais cette histoire en toi ainsi que la ville ! C’est fou, non ? Je les capte, et puis ça vient, fluide et inspiré. Je te remercie pour ça aussi, c’est assez nouveau pour moi en tant qu’écrivain. Ça va, toi ? demande Bénédicte qui, sans écouter la réponse de Zita, fonce vers la cuisine où l’eau bout en sifflant.
Zita la suit donc sans rien dire, l’aide à préparer le plateau, les petits gâteaux, bien qu’elle ne puisse plus rien avaler après le déjeuner copieux qu’elle vient juste de terminer. Un thé sera le bienvenu pour digérer un peu tout ça. Elles reviennent les mains chargées l’une et l’autre dans le salon où elles s’installent pour de bon.
– Ça va toi ? demande Bénédicte qui reprend là où elle s’est interrompue.
– Très bien, et toi ? Je viens de déjeuner avec Estelle, dit Zita.
– Ah ! Estelle ! Comment va-t-elle ? Toujours aussi coureur son mari ? demande Bénédicte.
– Toujours, mais c’est bien pour elle, une vraie opportunité de s’améliorer en fonction de ce qui reste quand même futile et sans importance, il l’adore ! lance Zita, légère, en souriant.
– Tu as raison ! Elles se font toutes du cinéma avec leurs époux, ils sont tous infidèles, y compris le

mien, et après ? dit Bénédicte en prenant un gâteau.
– Tu as raison : et après ? Bon, moi je n’ai pas ce problème, je vis seule, mais même si je ne vivais pas seule, j’ai toujours privilégié l’essentiel au superflu. Mais tu sais, ça leur fait mal, disent-elles, explique Zita qui finalement prend un gâteau.
Un silence et Bénédicte sert le thé.
– Alors tu sais, j’ai bien avancé, je suis contente, mais il faut bien évidemment relire, j’écris, j’écris beaucoup. C’est particulier, me semble-t-il, dit Bénédicte rêveuse.
– Tout ce que tu écris est toujours très particulier, et c’est pour ça que tu es unique en ton genre dans ton style d’écriture, j’ai tellement envie de lire ce que tu as fait ! s’exclame Zita en applaudissant.
– Bientôt, je pense, c’est presque fini, et à moins d’une surprise de dernière minute, tu l’auras sans doute la semaine prochaine. Mais il faudra que tu saches que tu liras avant que je n’ai relu, et donc je veux l’assurance de toute ton indulgence ! dit Bénédicte sérieusement.
– Tu l’as ! Et puis, laisse-moi rire ! Mon indulgence, toi ! C’est à toi d’être indulgente avec moi, tu as un tel talent ! lance Zita en riant.
– Ta ta ta, le lecteur est tout pour moi, tu seras en l’occurrence la première lectrice de cet ouvrage particulier, dit tout aussi sérieusement Bénédicte.
Puis les deux amies se laissent aller à l’échange, elles parlent du personnage de Nelly un peu, du personnage d’Hussein son époux, des deux prénoms qui sont venus naturellement à Bénédicte pour le

roman, de leur vie commune, de ce couple improbable qui a pourtant pignon sur rue dans la ville, pignon pas facile à maintenir debout et droit apparemment ! Elles se laissent toutes les deux aller à leur imagination respective pour assembler et dissocier l'un de l'autre les deux protagonistes de cette histoire de la ville dans la ville où ils se sont rencontrés et mariés. Et dans cet échange fluide et doux, sans aucun jugement, des traits de caractères, des bleus d'âme et des failles lourdes apparaissent encore, donnant sens et corps à des comportements pourtant aberrants voire incohérents des deux protagonistes de ce couple un peu en marge à qui il manque la dimension d'une vie pour le mari qui se contente de très peu. Et à son âge, c'est plutôt étonnant. Les mentalités de deux personnages sont libérées de leurs jougs par Bénédicte en tant qu'écrivain, et par Zita en tant que lectrice potentielle, hôte de la ville, et inspiratrice de l'ouvrage. Un autre monde, invisible, est évoqué, ce monde des causes où reposent déjà des effets qui surprennent ou choquent. Dans cet échange quasi philosophique, les deux amies s'épanchent à l'écoute l'une de l'autre, mais aussi à celle de la ville au cœur de laquelle cet échange original a lieu, avec pour toile de fond la grande maison disproportionnée dans laquelle un couple s'est perdu avec son passé, c'est vrai qu'il faut de l'espace pour abriter tout ça… Mais sans « ça », à quoi bon cette immense maison pour deux ? Ils n'ont jamais là personne plus de deux jours, à part la fille de Nelly, et encore très rarement.

Les après-midis sont très marieuses d'idées et de

pensées, on ne le sait que trop peu. Dommage, c'est dans cette ambiance un peu ouatée que naissent et meurent les idées selon leur importance, et l'élagage qui en est fait dépend de l'objectivité des consciences en présence, il n'est donc pas à la portée de tous, mais pour Bénédicte et Zita, pas de problème, l'élagage se fait et utilement pour la suite de l'ouvrage en cours.

Quand elle quitte Bénédicte, Zita reprend sa voiture et passe devant la grande maison du couple. Maison fermée sur elle-même, pas de fenêtre ouverte, rien, que des murs très blancs, protecteurs et ornés de tant d'ouvertures demeurant fermées que Zita s'interroge. Mais il n'y a pas à s'interroger, derrière ces murs, un couple entouré de trois jeunes petites bonnes donne le change à la ville en faisant croire à un bonheur qui n'est qu'étiolement et souffrance à cacher coûte que coûte. C'est la maison de l'enfermement. Elle est au centre de la ville comme un point d'exclamation posé en évidence sur des exactions dont la ville a pris l'habitude, mais qu'elle ne pardonne pourtant pas. Et l'enfermement est la réponse de la ville à ces questions sans réponses, à ces prises de tête tordues et meurtrières qui l'abîment et la meurtrissent encore en sa réputation, ce que la ville ne pardonne pas non plus.
Et en passant devant ce tombeau de vie qu'est l'immense maison du couple en question, Zita lance à Dieu une pensée pour ceux qui souffrent derrière des barreaux qui ont l'apparence d'un petit palais bien triste avec ses fenêtres toutes fermées sur un aveuglement intérieur, sans autre objectif que les apparences et les faux et

usages de faux qui de tout temps, l'accompagnent.
Grande maison, immense espace, souvenir et vestige d'un autre temps où la fonction créait les événements et réceptions qui ne se font plus qu'à la sauvette de dîners où la superficialité est de mise pour ne pas entrer dans le fond de discussions qui pourraient s'avérer gênantes… Quel stress !
Zita a encore une pensée pour ce couple malheureux qui vivote dans une maison qui pourrait abriter dix personnes ou plus, c'est troublant.
Mais elle a déjà dépassé la maison et le restaurant qui lui fait face maintenant depuis quelques mois, dont l'animation et le monde font un écho sinistre à cette maison terrée dans son silence et sa fermeture évidente aux yeux de tous.
Un énorme gâteau chantilly tout blanc avec des tas de petits balcons et terrasses aux fenêtres closes où l'on ne voit jamais personne. Un mausolée pour couple en difficulté qui offre à tous les regards de la ville, le périmètre dérisoire d'un mini-jardin quasi inexistant où l'on ne se promène jamais, la maison est, à elle seule, le vase clos d'un enfermement à deux où pullulent des causes dont les effets parfois dévastateurs sont gardés comme des secrets éventés.
Triste maison, triste couple, triste, oui, vraiment ! se dit Zita d'une pensée légère.
Zita qui voudrait bien par moments ne pas avoir à sortir et qui aime plus que tout ces jours où elle décide de ne pas le faire pour travailler chez elle depuis son ordinateur avec ses clients et son bureau.
C'est que Zita a la ville à ses pieds. C'est superbe,

les collines, les maisons, les quartiers qu'elle nomme, certains immeubles parmi les plus connus. De la verdure aussi, denrée rare s'il en est lorsqu'on est perché dans une résidence. Une merveille de vue dont on elle ne se lasse pas. Pas de vis-à-vis, et ça c'est tout l'or du monde en barre de logis où elle peut marcher nue si bon lui semble quand elle se prépare dans sa chambre ! Il y a tant d'endroits où habitent ses amies, où cela n'est pas possible, il faut des rideaux, des volets, des fermetures partout pour se protéger des regards, mais là, dans la partie intime de son appartement, Zita peut faire ce que bon lui semble, fenêtres ouvertes et à poil ! se dit-elle avec un malin plaisir.

Pour l'heure Zita rentre après une journée bien remplie, c'est ainsi qu'elle qualifie ces journées d'intimité avec ses meilleures amies, dans des énergies très concertées où l'attention est récompensée par un échange bien plus profond que ce que les mots pourraient laisser entendre. Zita sait bien que c'est au-delà des mots que tout est ordonné, désordonné, harmonieux ou pas, c'est selon, n'est-ce pas ? se dit-elle. Et la merveille de tout ça, le petit miracle naturel, c'est que plus les conversations ont l'air futiles ou légères parfois, plus l'énergie échangée est libre d'aller droit au cœur ou bien là où le besoin est. Personne ne le décide, cela se fait, et c'est beau de le constater dans les yeux qui se parlent aussi au plus profond de tout échange amical.

C'est pourquoi Zita n'a pas été un seul instant déboussolée ou gênée par cette discussion polémique

lors de ce fameux déjeuner « amical » avec le couple maudit de la ville, déjeuner qui n'avait d'amical que l'apparence, pas d'échange, rien que des justifications illusoires, là n'était pas le problème, et vraiment rien, mais rien de plus qu'un fiasco amical qui tombe comme une pierre sur la confiance et l'honnêteté tout amicale que Zita avait engagée là.
Fini ! Terminé ! Bon vent ! Tout cela n'était que du vent et encore, le vent lui sait dépolluer, mais ce vent-là ne fait qu'attiser quand on le laisse faire, c'est pourquoi Zita s'en est dégagée pour aller voir ailleurs sous le soleil et les vrais vents, balayant de la ville les feuilles mortes qui s'envolent à jamais sur cette amitié inexistante qui a besoin de temps pour se refaire une beauté… Quelle beauté ? Celle-ci a été chavirée aux « malmenances » diverses et psychologiques dont l'orgueil ne sait rien faire d'autre que les envenimer.
Bon vent Nelly !
Bon vent Hussein !
À votre vie ! À vos amours ! À vos illusions !
Et surtout au sens de la dérision qui me fait sourire devant la protection de mes anges qui viennent de me débarrasser d'une fausse amitié inutile pour tous, une relation de courant d'air dont la porte vient de claquer, c'est bien normal ! pense Zita dans son cœur éclaté aux quatre coins de la ville, du pays, du monde, dans un grand élan de remerciements qui monte vers le ciel.

La ville se prépare à l'hiver, le vent est frais dès que l'on s'échappe du grand soleil dans certaines rues. Mais le ciel est bleu azur bien sûr, il paraît qu'il fait

déjà froid et gris en France, dit-on à Zita qui frissonne encore de plaisir ici, sous la caresse du soleil.
La vie continue, la ville vibre de tous les feux d'un festival de jazz qui se termine en beauté et auquel Zita n'est pas allée, pas envie, ça arrive des fois, pense-t-elle en souriant aux anges parce que là-haut dans le ciel, entre la Lune, le Soleil, les traces invisibles qui sillonnent leurs parcours, il y a aussi les liens qui font de tous par cycles – en tout cas de Zita c'est sûr – des sauvages retirés des affaires du monde et de la ville pour un temps ou des personnes sociables agitées par des occupations dont il est bon de savoir, de pouvoir s'extraire.
Et Zita sait et peut.

Et la ville poursuit son mouvement où s'inscrivent tous les mouvements à la fois, lui donnant rythme et contre-rythmes, dans une forme de trépidation incessante où chacun trouve sa place, se déplace et s'organise, non pas dans une harmonie pourtant souhaitable, mais dans une course où le stress présent et disponible atteint plus ou moins chacun sans même qu'il s'en rende compte. C'est dans l'harmonie à laquelle chaque habitant est apte en ce qui le concerne personnellement que la ville peut puiser sa propre harmonie, selon les régimes différents dépendant des pays et de leurs villes, et qu'une harmonie internationale peut ou non être trouvée, produite, et perdurer dans une continuité qui dépend donc de chacun.
La ville est-elle une entité à part entière ?

Elle n’est que la somme d’un passé qui conjugue au présent l’ensemble de ses paramètres pour construire de son futur les éléments souhaitables à la bonne cohésion à laquelle elle participe localement pour l’équilibre planétaire dont tous sont pourtant dépendants.
Ce n’est pas simple, et peut-être encore plus sensible, plus lisible dans certaines villes qu’ailleurs.
La ville ici, celle où Zita, Nelly, Hussein, Bénédicte et d’autres vivent et résident, naissent et meurent, est un point focal, un lieu stratégique dans un ensemble international auquel on veut donner poids et consistance, mais attention, pas n’importe comment et à n’importe quel prix. Et tout se jouera là comme ailleurs, non pas uniquement avec les différentes volontés et intentions politiques, mais avec la conscience qu’il leur faut, individuellement parlant, pour garantir la juste liaison spirituelle dont le devoir est celui de chaque habitant, de chaque responsable, de chaque action posée et réalisée comme un accomplissement vers mieux et plus, toujours en fonction de l’ordre dont nous sommes tous des éléments d’un équilibre à atteindre coûte que coûte.
La vocation de vie, d’amour, de bonne entente et de justesse est celle de tous les êtres humains, mais est-elle reconnue comme telle ?
Pas si simple quand l’heure est plus à la survie qu’à la Vie.
Pas si simple quand l’heure est au choix et que les choix sont faits pour nous en général. Non, pas si simple !

Depuis quelque temps déjà, Nelly a de plus en plus de maux de tête, elle est devenue franchement agressive, pour un rien elle bondit, est passée de soupe au lait à tyrannique envers ses trois bonnes qui prennent leur mal en patience mais sont épuisées.
Hussein, lui, évite de rester à la maison, prétextant la maladie de son père il s'évade auprès de ses parents, rien de bien folichon, mais au moins les journées passent ainsi plus vite pour lui. De chez son père il se rend chez un cousin un peu dissipé qui fume et boit de temps en temps, ce qui lui permet de rire et de se détendre d'autant qu'il a une femme charmante, c'est reposant.
Hussein rentre de plus en plus tard, il lui arrive de ne rentrer que vers vingt heures trente pour mettre les pieds sous la table du dîner alors prêt à être servi. Nelly ne sait rien de ces escapades, elle n'aime en effet pas ce cousin qu'il ne mentionne même pas, mettant l'accent sur les courses et le médecin chez lequel il emmène son père.
Peu à peu, Hussein vit une seconde vie hors de chez lui, qui l'aide à passer ce cap redoutable, que passe difficilement pour sa part son épouse. Hussein allège au maximum sa vie avec Nelly. Il n'en peut plus, c'est clair. Mais il endure encore et comme toujours, avec

cette philosophie qu'il s'est forgée pour ne pas exploser, ce n'est pas son genre, et de plus, cela ne sert à rien, il est lié par trop d'intérêts vis-à-vis de Nelly qu'il voudrait bien, par moments, envoyer au diable.

C'est ainsi qu'un jour, alors qu'il est chez son cousin, une amie appelle ce dernier, elle arrive de New York, est descendue chez sa mère qui habite la ville, et aimerait bien le voir avec sa femme.
Le cousin d'Hussein lui dit qu'elle est la bienvenue, mais pourquoi ne vient-elle pas tout de suite ? Loubna approuve et quelques minutes après, sonne à la porte d'entrée, elle a pris un taxi et quand le cousin d'Hussein lui ouvre la porte, elle lui saute au cou. Ils se connaissent depuis l'âge de sept ans, ça fait donc une paye !
– Où est ta femme ? demande Loubna après ces embrassades.
– Elle est partie quelques jours dans sa famille à Casa, mais sera de retour dans deux jours, je vais lui dire que tu es là, elle sera ravie de te revoir. Pour combien de temps es-tu parmi nous ? interroge Ahmed le cousin d'Hussein.
– Je vais rester un mois, j'ai pris tout un mois parce qu'avec le stress de New York je suis sous pression, je n'en peux plus ! répond Loubna en riant.
– Mais tu as pourtant l'air en pleine forme ? dit Ahmed.
– J'ai l'air oui, mais je sais que j'ai besoin de repos, et rien de tel que de venir se faire chouchouter par maman ! répond Loubna.

Ils arrivent dans le salon où est toujours assis Hussein qui se lève.
– Je te présente mon cousin Hussein, vous vous connaissez ? demande Ahmed.
– Non, pas vraiment, mais j'ai entendu parler de vous il y a longtemps… dit Hussein en la saluant.
Ahmed demande à la bonne de préparer du jus d'orange frais pour Loubna qui ne veut pas de thé. Ils s'installent autour de la table basse. Hussein observe cette jeune femme de quarante ans avec beaucoup d'attention. Une discussion agréable s'ensuit sur les États-Unis, New York et le métier de galeriste qu'exerce Loubna là-bas, où le marché de l'art atteint des sommes indécentes.
– C'est un métier très particulier, très stressant parfois, qui peut rapporter gros, intéressant, mais fatigant, et j'avais besoin de m'évader.
Hussein s'évade lui aussi entre le regard clair de Loubna, le thé qui le réconforte, le profond canapé dans lequel il se sent bien, la voix au timbre chaud d'Ahmed qui le berce, et la décontraction très américaine de cette femme qu'il trouve très séduisante. Hussein ne dit rien, se laisse aller à ces retrouvailles auxquelles il assiste avec plaisir, il est en confiance, tout semble si simple ici, et il sait que la femme d'Ahmed ne fera pas d'histoires, comme pourrait en faire Nelly devant la même situation.
Hussein soupire, il en a marre de toujours faire semblant, de trimballer sa femme comme une sangsue sur le rocher qu'il est devenu pour elle, il se demande pourquoi tout est si compliqué avec elle,

pourquoi rien n’est jamais cool, comme le dit Loubna.
Se laissant bercer par ces deux voix amicales, Hussein rêve soudain d’une autre vie où la liberté aurait un sens pour lui, où il pourrait aller et venir à sa guise comme le font certains hommes, comme son cousin Ahmed. Oui, pourquoi n’y a-t-il aucune folie ni aucune fantaisie dans sa vie ? Tous les soirs il subit un véritable interrogatoire sur sa journée, et forcément il ment.
Une bonne heure passe ainsi quand soudain le ronron des voix est interrompu par une exclamation de Loubna.
– Mon Dieu ! Déjà vingt heures trente ! Il faut que je rentre, et tu es trop loin, il n’y a pas de taxi ici, tu vas devoir me raccompagner Ahmed ! Nous avons un dîner chez des amis, heureusement que c’est toujours l’heure espagnole ici ! Vite, il faut que j’y aille, dit-elle en se levant.
– C’est Hussein qui va te raccompagner, il n’est pas loin de chez toi, n’est-ce pas Hussein ? demande Ahmed.
– Mais bien sûr, je vous raccompagne, dit Hussein en se levant.
Dans la voiture d’Hussein, quelques mots et le silence doux d’une harmonie sans pareille. Hussein s’arrête devant une banque.
– J’en ai pour une minute, ne bougez pas, dit-il en coupant le contact.
Loubna le regarde s’éloigner pour retirer de l’argent, il est à peine sorti qu’il est déjà dans la voiture à côté d’elle.
Loubna a aimé cette façon de dire : « Ne bougez pas » comme si elle allait s’envoler, cela la fait

sourire. Il y a des détails qui marquent on ne sait pourquoi, c'est bizarre, pense Loubna qui aimerait bien revoir Hussein.
Devant chez elle, Hussein descend de la voiture, très gentleman, pour lui ouvrir la portière. Ils se disent au revoir, et Hussein tend à Loubna sa carte de visite en lui disant le plus simplement du monde :
– Si vous avez besoin de quoi que ce soit durant votre séjour, n'hésitez pas.
Loubna le remercie, avant de rentrer chez elle où elle se précipite dans sa chambre pour se changer. En rangeant la carte d'Hussein dans son sac, elle se dit qu'elle l'appellera, c'est sûr, parce qu'Hussein a autant envie de la revoir qu'elle a envie de le revoir. Ils le savent tous les deux.

Hussein est rentré chez lui prétextant une crevaison, il est en effet plus de vingt et une heures. Nelly est renfrognée, mais essaye de sourire pour mieux savoir ce qui s'est passé. Elle n'en saura rien, Hussein vient de respirer, pour la première fois dans la ville, une bouffée d'oxygène, et il compte bien la respirer à nouveau en paix, c'est-à-dire sans en parler à Nelly.
La nuit est belle, très étoilée, Hussein regagne le fumoir après le dîner pour s'extraire de l'ambiance lourde de la maison, et se repasser le film tranquille de sa rencontre avec Loubna.
Nelly est montée se coucher, les trois bonnes aussi, mais il n'en rejoindra aucune ce soir, son esprit est occupé ailleurs, et son corps abandonné dans son

fauteuil préféré prêt pour d'autres plaisirs.
Hussein partage son secret avec la ville, c'est pourquoi après avoir fumé son cigare, il monte sur la terrasse pour lui rendre hommage en l'admirant, tout est possible dans la ville. Au loin les lumières clignotent, et en bas de chez lui, le restaurant illuminé baigne dans son aura orangée.
Une journée inattendue s'est terminée, et pour Hussein et Loubna celles qui suivront garderont le souvenir de cette rencontre comme un sceau sur deux cœurs y cherchant déjà leurs repères nouveaux.

Nelly de son côté ne soupçonne rien, et dans son désir d'être une artiste, s'essaye à l'écriture, sans succès. L'anglais ne lui va plus, elle ne possède pas assez la langue française qu'elle pratique au quotidien, et ne parlons pas de l'arabe qu'elle parle avec les bonnes. Elle voudrait bien peindre, a pris quelques cours plus jeune, mais quand elle essaye, c'est la technique qui apparaît et non une véritable inspiration, toiles sombres, complexes, elle ne poursuit pas tant il est vrai que l'on fait dans ce domaine ce que l'on est. Il y a bien la broderie, mais là aussi, sans se l'avouer elle sait bien que c'est une activité que l'on donne souvent aux malades mentaux pour les focaliser sur un point et tranquilliser leur mental et leurs pensées.
Non, décidément Nelly est loin du bonheur qu'elle n'arrive plus du tout ces temps-ci à afficher avec le panache machiavélique que certains lui connaissent.
Plus que jamais tyrannique chez elle, plus que

jamais hystérique avec les trois bonnes, plus que jamais soupçonneuse avec les gens en général depuis ce déjeuner confondant avec Zita et son mari, Nelly dévie de plus en plus rapidement sur les eaux troubles de son intériorité.

Cependant, la ville aime les artistes dont elle ne fait hélas pas partie.

La ville leur offre à la fois sa luminosité particulière, sa voûte étoilée confortable et douce, ses nuits capiteuses de folie, de sagesse, son mystère légendaire, ses vibrations trépidantes et solaires, son silence que les immenses plages comblent du bruissement des marées, ses levers de soleil en douceur, ses couchants somptueux, ses fourmillements de piétons, tout ce qui peut porter de l'inspiration les élans, et stimuler de l'imagination les ouvertures vers ses autres dimensions, toutes les beautés présentes dans la fange qui parfois les cache aux regards inattentifs. Et Dieu est là, prolixe en sa création, l'Esprit en dessine les courbes et les flèches à ne pas manquer, elles servent de flambeaux à l'intériorité qui les saisit comme il se doit, même inconsciemment parce que tant d'interférences s'immiscent dans les mentalités et dans les esprits des humains bloqués sur eux-mêmes, dans leur ronron de médiocrité dont les habitudes font les nids nauséabonds.

C'est une ville qui accueille les artistes sans leur mettre la pression d'un marché qui dans ses cours internationaux gâche parfois de l'artiste la spontanéité nécessaire au bon usage de ses talents divers.

Et bien sûr Nelly qui nage dans la fange et ne voit

qu'elle à son propre niveau y contribue largement avec pour paravent son orgueil démesuré dont elle se blinde pour se sentir à toute épreuve, et ça ne marche pas, c'est évident.

Dans le réseau invisible des pensées qui traversent la ville et la coupent de leurs futilités, de leur méchanceté, de leur incapacité à ne pas penser qu'aux médiocres petits soi qui s'y ébattent faute de mieux, faute d'idéal ou de renonciation, les deux font parfois bien la paire, Loubna pense à Hussein tout autant qu'il pense à elle. Leurs pensées se captent dans cette gabegie du réseau invisible et des subconscients qui s'y prélassent, avec une précision peu commune. Comme quoi la pensée motrice et sincère peut tracer son chemin dans ce chaos invisible où règnent sous forme d'étincelles les futurs feux et embrasements qui ne demandent qu'à se libérer, par l'amour.
Loubna et Hussein résident dans le même quartier ou presque, proches l'un de l'autre, tout les sépare pourtant encore et envisager que le destin soit assez puissant pour les rapprocher encore est un exercice de l'aspiration que l'imagination alimente de possibilités inconnues où l'attente ne joue qu'un rôle secondaire. En effet, le temps est régi par des forces méconnues, et leur détermination à se retrouver n'est qu'à la mesure des ras-le-bol et des quêtes dont les illusions perdues depuis longtemps laissent un espace vierge où tout devient possible bien qu'improbable a priori.

Ce n’est que la semaine suivante qu’une autre rencontre se produit alors qu’ils ne se sont pas appelés, lors d’un cocktail dans une galerie de peinture où expose un peintre espagnol. Nelly n’est pas sortie, maux de crâne ou peurs ? Qui sait, mais il faut faire acte de présence et Hussein s’y rend pour revoir Loubna avec laquelle rendez-vous était pris par leur destin, commun ? pourquoi pas ?
– Je ne pensais pas vous revoir ce soir ! lance Loubna.
C’est sur cette phrase qu’Hussein se retourne alors qu’il contemplait une toile assez lugubre.
Après quelques civilités auprès des uns et des autres, Hussein invite Loubna à dîner, il l’emmène au restaurant du casino, la cuisine y est bonne, et la musique agréable, pas trop forte.
– Merci de m’avoir kidnappée, tous ces gens me donnent le tournis, bien que je sois très contente de les revoir pour certains. La ville n’a pas changé, et à la fois je la trouve différente, peut-être à cause de notre rencontre ? Comment va Ahmed ? Je ne l’ai pas encore revu, mais sa femme m’a téléphoné, il faut que je passe la voir cette semaine sans faute, dit Loubna une fois attablée face à Hussein ravi.
– Je suis très heureux que tu aies accepté de dîner avec moi.
La conversation continuera en français sous le signe du tutoiement.
Un échange séduisant où ils ne parlent ni l’un ni l’autre de leur vie personnelle, mais du monde, de la ville, de la politique un peu, et des autres pas du tout. Pas de commérages, pas de viol d’intimité, pas de

rancœur exprimée, pas de troubles autres que le trouble d'être ensemble et d'aimer ça.
Hussein ne sait même plus comment on séduit une femme ! Entre la sienne et la commodité toute hygiénique des bonnes à domicile, il a oublié depuis longtemps comment séduire et être séduit à cause du regard constant de sa femme sur lui en toutes circonstances. Et là, sans Nelly, tout se dénoue soudain avec une facilité surprenante, Loubna sait qu'il est marié, mais ne pose aucune question en bonne Occidentale qu'elle est devenue, elle se concentre sur ce bien-être qui ne saurait durer puisqu'elle repart dans un petit mois, mais dont elle a décidé de profiter, pourquoi pas ? Loubna accepte les cadeaux du destin, si elle était en Iran elle pourrait être lapidée pour ça. Grâce à Dieu elle n'y est pas, Hussein non plus, et puis jusque-là ils ne font rien de « mal » si tant est que ce soit mal de s'éclater dans l'absolu sans rien remettre en question du quotidien qui est bien assez triste et pénible quelquefois.
Tout doux la musique, et que lui prend-il tout à coup ? Hussein qui ne danse jamais invite Loubna pour un slow. Il ne savait même pas qu'il pouvait encore danser, lui qui dit toujours devant sa femme ne pas savoir quand la fille de cette dernière ou une amie voudrait le forcer à danser.
Et pour la première fois depuis au moins deux décennies, Hussein danse ! Lui-même est complètement étonné, lui qui croyait ne pas ou ne plus savoir !
C'est un délice de tenir Loubna dans ses bras, tout

en chasteté, mais l'entendre rire et sentir son souffle sur son cou est un vrai plaisir qu'il ne croyait plus possible.
C'est ce soir-là, durant ce dîner, qu'Hussein prend conscience de son manque de liberté totale, de la laisse avec laquelle le tient Nelly depuis toutes ces années, l'empêchant de respirer, de bouger, de vivre en somme !
Les efforts faits par Hussein pour toujours correspondre à ce que Nelly attend de lui, sont devenus pour lui inhumains, il ne peut plus, et c'est sans doute pourquoi il vit cette irruption de Loubna dans sa vie si intensément. De plus Nelly connaît tout le monde ici, elle se précipite sur chaque nouvelle femme arrivant dans la ville, ne la lâchant plus pour qu'Hussein n'ait pas accès à elle sans son épouse. Nelly a une technique bien à elle… mais il semblerait que le destin vient de déjouer les plans drastiques de Nelly qui, clouée au lit ce soir, ne connaît toujours pas Loubna.
Et le plus incroyable est qu'Hussein n'est pas inquiet, dans l'état de bien-être et de liberté retrouvés ce soir, il serait prêt à ne pas cacher à Nelly sa rencontre. Mais il sait que sa femme voudrait alors immédiatement récupérer Loubna et se l'approprier, il connaît Nelly, elle ne peut s'en empêcher, il faut qu'elle contrôle tout de la vie, des émotions et des pensées de son mari, sans quoi c'est elle qui perdrait sa liberté de l'asservir ainsi à elle.
Hussein ne parlera donc pas de Loubna à Nelly, et si jamais sa femme parvenait à découvrir qu'il a passé

une soirée en tête à tête avec une jeune et ravissante femme, alors Hussein serait-il capable de lui tenir tête et de s'en moquer voire d'affirmer sa relation sans complexe ? Sans peur de l'hystérie et du scandale probable qui ne manqueraient pas d'exploser dans la maison mouroir de vie où elle le tient enfermé ?
Mais pour l'instant, Hussein raccompagne Loubna jusqu'à leur table pour prendre un dessert.
– Vraiment cette soirée est délicieuse, il y avait très longtemps que je n'avais pas dansé, pas le temps à New York, je suis trop fatiguée quand arrive le soir… Trop de travail ! dit Loubna dont les joues ont rosi sous l'effet d'un plaisir qu'elle sait partagé.
– Et moi donc ! Il y a des siècles que je n'avais pas invité une jeune femme à danser, je croyais que je ne savais pas danser ! lance en riant de bon cœur Hussein.
– Je sais que c'est un peu cavalier de ma part, mais je serais si contente que nous recommencions bientôt, y a-t-il de nouveaux restaurants sur la plage ? Y vas-tu parfois ? demande Loubna.
– Il y en a, les anciens et quelques nouveaux dont l'Océan que je ne connais pas encore, mais je vais me renseigner, je crois qu'il n'est ouvert que pour le déjeuner, si tu veux on y va après-demain, je passe te prendre à treize heures, tu veux ? demande Hussein l'œil attendri.
– OK ! Je me réjouis, oui va pour après-demain lundi, le week-end va être familial pour moi, ils veulent tous me revoir, m'inviter, c'est sympathique mais un peu épuisant je l'avoue ! dit Loubna en soupirant.
En la raccompagnant chez elle, Hussein pense qu'il

prolongerait bien la soirée, mais il hésite, il ne veut pas la choquer. Et puis où aller ? Trop court, trop compliqué pour ce soir, cela demande préparation, mais il sent Loubna vibrer elle aussi, cela l'excite, il prend de plus en plus conscience que Nelly l'a coupé de toutes les femmes qui auraient pu lui plaire pour une aventure.

Devant chez elle, Loubna se penche vers lui dans la voiture et murmure :

– Je ne suis pas dans la maison principale, je loge dans une petite maison au fond du jardin, c'est la mienne, personne n'y va, elle m'est réservée. Tout le monde dort, tu veux un dernier verre ? Personne ne saura que tu es venu, dit Loubna.

Pour toute réponse Hussein se gare, coupe le contact et sort de la voiture.

Sans faire de bruit, Loubna l'emmène dans la maison au fond du jardin, le gardien dort dans un coin, il ne bouge pas, a-t-il vu ou pas ? Loubna lui fait un signe de la main pour signifier que ce n'est pas un problème.

La petite maison est adorable, conçue au féminin singulier, décorée de manière orientale pure avec de très beaux meubles et tentures, des tapis où l'on marche pieds nus, ils se déchaussent à l'entrée, Loubna allume des bougies partout, disparaît et revient vêtue d'une gandoura de soie, exquise.

C'est un autre monde soudain dans lequel est entraîné Hussein.

Un monde de sensualité pure avec de l'encens, cet

oud magnifique qui embaume toutes les pièces, un monde où la luxure n'est pas un péché contrairement à ce que toutes les religions du monde voudraient faire croire. Un monde de pureté où seule la beauté de la relation intérieure puis extérieure entre deux êtres compte plus que tout, quelles que soient les variabilités des impermanences physiques dont l'entourage et l'environnement sont faits.
Dans cette impermanence où il est plongé soudain, tout est possible pour Hussein qui perd la notion du temps telle qu'on la connaît.
Loubna elle, évolue entre la cuisine d'où elle rapporte des douceurs, une boisson à la rose, inattendue et délicieuse. La pureté préside au bien-être dont les enlacements qui suivent peu après ne sont qu'accomplissement, mais comment donner une idée de ce qui se passe là, au cœur de la ville, à quelques centaines de mètres de la maison où dort en ce moment même Nelly ?
Cette situation merveilleuse est absolument incroyable !
Hussein s'y laisse aller comme il ne s'est laissé aller en rien ni avec personne depuis des décennies maintenant. Il se rend compte aussi qu'il ne s'est jamais abandonné ainsi, comme il le fait ce soir, sans réserve, à une femme.
Quant à Loubna, elle est chez elle et presque en lui alors que c'est lui qui est en elle, et cette sensation est si étrange pour Hussein qu'il ne parvient pas à la cerner, il plonge dans un état de sensualité ardente où faire l'amour n'est qu'accessoire, c'est étonnant, un autre monde dans ses bras et autour de lui le

sollicite, auquel il ne peut résister, et pourquoi y résister ? C'est sa dernière pensée avant le voyage des sens dans lequel l'entraîne Loubna tout doucement.
Un monde de sensations extrêmes, une autre dimension totalement inconnue à ses sens enveloppe Hussein dont le corps se fond à celui de Loubna.
Corps, esprit, âme, longue respiration à deux dont le souffle vient d'ailleurs pour les perdre en eux, tous les deux, avec cette acuité, cette précision où la jouissance les surprend presque tant elle est le résultat d'un processus qui échappe aux sens justement ! Impossible à décrire mais si délicieux et nouveau à vivre.

Les vêtements d'Hussein épars sur le tapis, l'immense lit dans lequel il est enlacé à Loubna, font partie de ce rêve et réalité qui viennent d'atterrir dans les draps froissés qu'Hussein n'a pas envie de quitter.
Loubna respire régulièrement sous son corps.
Il a l'impression de tenir un oiseau prêt à s'envoler.
Ce n'est que lorsque l'aube pointe qu'il entend la voix de Loubna dans son oreille :
– Si tu ne veux pas être vu, il faut partir maintenant. Je te raccompagne jusqu'au portail d'entrée, dit-elle doucement.
Raisonnablement il suit ce conseil et se rhabille, l'odeur de Loubna sur son corps tout entier.

Dans la grande maison silencieuse, la lumière de la pleine lune éclaire assez les escaliers pour monter

sans bruit jusqu'à la chambre d'amis qu'Hussein utilise parfois quand Nelly est malade ou quand, trop fatiguée, elle se couche bien plus tôt que lui. Là, il se déshabille et se couche sans prendre de douche, une façon de garder un peu plus Loubna avec lui. Hussein ne regarde pas l'heure, à quoi bon ? Personne ne l'a vu rentrer, et il s'endort comme une masse sans penser à se réveiller, ce sera toujours assez tôt.

Quelques heures après, dans un demi-sommeil, il perçoit la porte de la chambre qui s'ouvre, est-ce Nelly ou l'une des bonnes ? Il ne bouge pas et fait le mort. Puis regarde sa montre sur la table de nuit, il est près de onze heures du matin, il s'étire, se retourne et se rendort dans la capiteuse sensation de ne pas être tout à fait de retour de chez Loubna, il est seul dans cette chambre où Nelly n'a jamais dormi, et c'est un plus qu'il apprécie doublement. C'est la faim qui le sort du lit une heure et demie plus tard. Il prend une douche, se change et descend pour déjeuner vers une heure puisqu'il a manqué le petit déjeuner.

Le couvert est mis dans la petite salle à manger attenante à la cuisine, mais personne à l'horizon. Il entre dans la cuisine, les bonnes y sont arborant des airs de conspiratrices, il leur demande un café que l'une d'entre elles lui porte sur la terrasse.

– Où est madame ? demande-t-il.

– Elle est là-haut, elle ne déjeunera pas, elle a demandé que personne ne la dérange, répond la bonne.

Hussein est soulagé de ne pas avoir à affronter le regard ni les questions de Nelly.

Après avoir bu son café, il décide d'aller déjeuner chez son père, appelle la bonne et lui laisse le message pour sa femme avant de prendre sa voiture dans le garage. De là il se rend directement chez ses parents sur la colline où la vue est si belle depuis le jardin.
Ses parents sont à table, on lui rajoute un couvert et il déjeune avec eux d'un excellent tajine de poulet au miel. Il mange de très bon appétit, échange quelques banalités avec ses parents puis va s'installer sur la terrasse où son père le suit tandis que sa mère va faire une sieste.
– Alors mon fils, et ta femme ? Elle n'est pas souvent venue nous voir ces derniers temps, tout va bien ? demande son père en le regardant avec insistance.
– Tout va bien, je te remercie. Je crois qu'elle est occupée à classer des papiers, je ne l'ai pas vue ce matin, répond Hussein d'un air absent.
Un silence pendant lequel ils contemplent tous les deux la ville qui s'étend devant eux. Le ciel est radieux et heureusement qu'un parasol les protège du soleil, il n'y a pas de vent aujourd'hui comme si le ciel se reposait un peu, lui aussi.
– Tu sais mon fils, j'ai assez trompé ta mère en d'autres temps, pour savoir ce qu'est la journée qui suit quand on a eu un très bon moment avec une femme qui ne ressemble pas aux autres, et c'est ce que je lis dans tes yeux et sur tout ton corps en ce moment même, je la connais ? demande le père d'Hussein.
Hussein regarde son père avec sérieux sans répondre.
Dans cet échange de regard, tout un espace de liberté entre père et fils, dont les femmes légitimes sont

exclues. Une histoire d'hommes, entre hommes. Reposant et sain de ne pas avoir à se cacher ou à mentir, pense Hussein sans rompre le silence.
– Est-ce que je la connais ? demande à nouveau le père d'Hussein.
– Non, papa, tu ne la connais pas, répond Hussein dans un souffle.
– Mais dis-moi, tu as l'air si sérieux ? Pourquoi ? demande son père.
– Je ne sais pas, il y avait si longtemps, et puis, c'est une découverte, une féerie, non, je ne sais pas, et je n'ai pas envie d'en parler papa, répond Hussein.
– Comme tu voudras mon fils, sache que je sais, et que cela n'a aucune importance, sache que je comprends et que je me demande pourquoi cela n'est pas arrivé plus tôt, je veux dire ce genre de féerie, pour le reste, les bonnes, c'est rien de rien, pas vrai ? lance le père d'un air tranquille.
Hussein ne dit rien, il est envahi par cette vue de la ville qu'il connaît par cœur mais qui l'enchante toujours de la même façon, il adore cette vue, elle est reposante, il préfère cette maison à celle où il vit avec Nelly. Mais c'est une autre histoire.
Les deux hommes restent un long moment dans un silence total à écouter battre au loin le cœur de la ville. Le père d'Hussein finit par s'endormir dans son fauteuil. Son fils se lève et s'en va en disant à la bonne qu'il ne viendra pas demain, mais seulement après-demain. Puis Hussein rentre chez lui où le couvert est toujours mis dans la petite salle à manger qui, en attente de convives fantômes, a l'air toute

bizarre. Mais peut-être est-ce la grande maison tout entière qui a l'air d'un antre de fantômes qui ont loupé leur entrée, la laissant vide de sens et d'humains ? C'est possible, pense Hussein qui monte dans son fumoir où il ne fume pas, mais s'allonge sur un canapé pour y faire un somme. Il lui semble, sans y trouver d'explication, qu'aller dormir dans une chambre serait une sorte de trahison. Là, seul, Hussein s'endort calmement.

Nelly entre partout comme une souris, très petite de taille, elle rôde dans la maison, on ne peut pas dire qu'elle se déplace, non, elle rôde en glissant.
Enfermée là-haut pendant presque toute la journée, Hussein avait raison, elle rangeait des papiers, relisait des articles, et donc se faisait du mal, beaucoup de mal. En silence et solitaire, durant cette journée pourtant longue, elle ne se pose pas de questions sur Hussein, comme : où peut-il bien être ? Avec qui ? Comment était cette exposition ? Rien de ce genre, c'est dire à quel point Nelly est ailleurs. Le visage fermé, les poings serrés par moments, elle relit, classe et range des souvenirs qu'elle voudrait bien brûler sans y arriver. Nelly voudrait mais ne peut, c'est plus fort qu'elle, ces mots qui la déchirent, ces phrases ordurières dont elle se repaît alors qu'elle les déteste, qui font état d'un passé qu'elle refuse, qu'elle veut faire mourir sans y parvenir, il y a toujours un moment de répit suivi d'une attaque qui lui revient comme un boomerang qu'elle n'aurait pourtant pas lancé. Nelly n'est pas

bête, elle est très, trop maligne et surtout trop manipulatrice, et le drame des manipulateurs c'est de ne pas pouvoir tout contrôler à leur guise. C'est impossible, ils croient qu'ils ont tout en mains, et soudain un coup de cravache qu'ils ne voient pas venir les terrasse. Et le fait d'être surpris les foudroie. Le manipulateur veut tout prévenir, guider les pensées des autres et les contrôler pour se protéger. Mais la vie n'a que faire de cette machine machiavélique qu'ils enfourchent, leur monture ne fait pas le poids devant la vraie vie et la vérité qu'elle sous-entend. Parce que la vérité existe, les manipulateurs passent leur temps à la masquer de leurs propres vérités avec lesquelles ils s'arrangent. Ils jouent sur les peurs, les raisons et la raison, sans jamais faire appel au cœur qui n'est pour eux qu'un organe à maintenir en bonne santé pour aller plus loin là où la fin justifie leurs moyens.

Nelly fait partie de ces manipulatrices qui ont bâti leur vie sur des décombres illusoires dont les bases n'ont de racines que leurs volontés à faire comme si, comme elles veulent et pas autrement, leur ordre intérieur est celui de leurs nécessités pour paraître et donner d'elles à la fois l'image qu'elles se font d'elles-mêmes et le miroir pour la regarder, avec en prime le mode d'emploi.

Pouvoir, orgueil, toute manipulatrice est dirigiste dans l'âme.

Nelly est la reine des dirigistes, mais pour cela il faut créer une dépendance, et là où le bât blesse, c'est quand la liberté chasse la dépendance, Zita en est

l’exemple, sa liberté de ton, tout amicale, a brisé la loi de la manipulation pour en dénoncer le masque et le faire tomber. Et c’est ce que Nelly à ce jour encore, n’accepte pas.
Tout voile levé est un danger qui s’abat.
Nelly ne supporte pas la lumière physiquement, mais elle ne la supporte pas non plus intérieurement.
Et durant toute cette journée, occupée à se faire du mal pour rien, elle a oublié ses préoccupations de contrôle envers Hussein, et la faille faite dans son système de surveillance a laissé passer par la brèche du mur qui la sépare du monde extérieur le rayon de soleil qu’attendait Hussein pour respirer et revivre à nouveau dans cette maison où il s’asphyxie.
Loubna n’a jamais mis les pieds dans ce mausolée pour morts-vivants.
Loubna ne connaît pas Nelly.
Et Hussein tient à ce que rien ne change sur ce plan-là, il sait Nelly très dangereuse, et elle l’est bien plus qu’auparavant encore.
Hussein ce soir est heureux malgré la mine tristement revancharde qu’entretient sous ses yeux Nelly envers Zita.
Mais ce que ne sait pas Nelly, c’est qu’Hussein maintenant s’en moque.
La ville a pris pour Hussein un air complice qu’il aime à observer depuis la terrasse sur le toit de la maison d’où il s’échappe du côté lugubre qui l’agresse un peu plus. L’impression que ces ombres sans lumière sont du domaine exclusif de Nelly. Un clivage entre eux, Hussein se sent moins redevable,

mais est-ce bien le mot ? Non, plutôt dégagé des quelques souvenirs noirs qui les enchaînent l'un à l'autre.
Hussein n'est plus prisonnier, quelque part dans la ville, à deux pas de chez lui, une femme est là, qui vient de faire basculer sa vie, et ils sont tous deux seuls au monde à le savoir. Il n'a cependant aucune idée de la place qu'il a dans la vie de Loubna, mais qu'importe, le changement, la libération qu'il vit en cet instant le comble quoi qu'il en soit et quoi qu'il arrive. Et puisque tout a une fin, dit-on, Hussein se demande quelle fin s'annonce dans sa vie, et dans quel sens ?
Mais ce n'est qu'une question sans importance.
C'est Loubna qui est importante, et pas encore la suite que le destin donnera à cette relation dont ils sont tous deux preneurs, Ô combien, la nuit qui les a rapprochés le prouve, et Hussein, qui regarde la ville illuminée ce soir d'une manière toute nouvelle, lui sourit de toutes ses lumières.
Ce soir encore, Hussein dormira dans la chambre d'amis, en attendant demain et le déjeuner avec Loubna.
Il suffit parfois d'un rien pour que tout change le cours sinistre des choses de la vie ou le bonheur que l'on croit avoir trouvé, et chaque rencontre est ce rien potentiel.
C'est sur cette pensée philosophique qu'Hussein redescend pour aller se coucher. Il n'a même pas aperçu Nelly qui a dû prendre des cachets pour dormir.
Et c'est pour lui un véritable soulagement.

Zita s'est précipitée à l'appel de Bénédicte qui l'a reçue dans une djellaba de soie imprimée et lumineuse qui lui sied à merveille.
Ce n'est pas l'heure du goûter mais il y a du thé et des petits encas salés avec comme d'habitude des petits gâteaux.
– Je pense qu'avant ton départ il faut que tu lises ce qui est déjà écrit bien que ce ne soit pas fini, je ne voulais pas te le faire lire avant que ce soit terminé, mais j'ai changé d'avis, ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien ! De plus tu pars pour dix jours, mais on ne sait jamais, dit Bénédicte en tendant à Zita le manuscrit.
– Oh ! Mais je te remercie, je crois que tu as raison, c'est bien que je le lise, j'en ai en plus très envie !
– Dis-moi, il y a à peine une heure de lecture pour l'instant. Il n'est que quatorze heures trente, nous sommes seules, je te laisse dans le living zen, je vais dans mon bureau continuer à travailler, tu le lis ici car je ne veux pas que tu l'emportes, ça te va ? demande Bénédicte.
– OK ! Oui, nous avons le temps ! Et je préfère aussi, on ne sait jamais, répond Zita tout excitée.
Bénédicte sert le thé, laisse une assiette bien garnie sur la table basse avant de se retirer dans son bureau.

Zita se déchausse et s'installe en tailleur sur le canapé, le manuscrit en main, prête à lire.
– Quand tu as fini, tu m'appelles, et on en parle ou pas, cela dépendra de toi, de ta lecture, allez, je te laisse.
– Merci, à tout à l'heure Bénédicte, lance joyeusement Zita.

La ville bruit sa journée tranquillement à l'extérieur, le soleil est chaud, les fenêtres ouvertes et l'air doux bien qu'octobre y verse déjà un zeste de fraîcheur, bien agréable après les grosses chaleurs de l'été.
Le chat siamois de Bénédicte qui se montre rarement, Moustique, vient regarder Zita longuement avant de sauter sur le canapé pour se lover en rond contre sa cuisse. Le décor est planté, pense Zita en le caressant doucement, Moustique ronronne, puis s'endort. Zita lit.
Il y a des fois où la vie suspend son vol, les Romantiques l'avaient bien perçu, Lamartine en tête. Et c'est un de ces moments-là dans lequel entre tout en douceur Zita tandis que Bénédicte, à deux pièces et quelques fenêtres de là, continue d'écrire. Pas un bruit dans l'appartement qui offre aux deux amies son cadre zen, blanc et lumineux.
Par à-coups, la ville au dehors s'émeut, les moteurs s'emballent, les klaxons s'énervent, des gens crient, un enfant pleure, mais plus rien n'existe d'autre que les feuilles sur lesquelles est penchée Zita qui dévore les pages une à une.
Quant à Bénédicte, en compagnie de Loubna et

d’Hussein, elle observe avec intérêt leur relation s’épanouir au fil de la saisie qu’elle en fait sur son ordinateur. Plongée au cœur du changement d’Hussein, de ses relations aux deux femmes qui peuplent sa vie, Bénédicte suit ses personnages qui l’entraînent dans la passion qui les a saisis, dans les ombres qu’y jette Nelly, au courant de rien encore.
Le silence règne dans l’appartement où un monde invisible, mélange de fiction/réalité émerge de la ville elle-même où il est né spontanément, où il évolue dans l’imagination de Bénédicte qui le peaufine tout en laissant une grande liberté aux personnages qui la surprennent.
Et une bonne heure passe comme une lettre à la poste, c’est bien ce qu’on dit quand on ne voit pas passer le temps, non ?
Zita pose les feuilles du manuscrit qu’elle vient de lire à côté d’elle sur le canapé, mange un toast au saumon fumé, sort son portable de son sac d’un air rêveur, l’allume et va chercher dans sa messagerie quatre SMS qu’elle relit, sourire aux lèvres. Elle reprend le manuscrit, y cherche une page, la trouve, la relit.
Puis elle se lève sans déranger Moustique pour aller aux toilettes.
Enfin revenue dans le living zen, elle se rassoit puis appelle Bénédicte qui apparaît aussitôt.
– Alors, tu as fini ? demande cette dernière.
– Oui, mais avant tout, lis ces SMS s’il te plaît, viens près de moi, là, que je te les montre, dit Zita en l’invitant à prendre place près d’elle, ce que fait Bénédicte.

Penchées toutes les deux sur le mobile de Zita, elles lisent ensemble les quatre messages.
– Ça alors ! s'exclame Bénédicte, mais c'est le texte des SMS qui sont dans le manuscrit ! Mais d'où sors-tu ça ? Tu viens de faire ça ? demande Bénédicte sous le choc.
– Mais pas du tout ! Ne sois pas bête ! C'est tout à fait extraordinaire, ce sont des SMS que j'ai échangés avec le couple Nelly Hussein ! C'est pas croyable ! Tu es voyante ou quoi ? demande Zita en regardant Bénédicte qui n'en revient pas.
– Mais attends, c'est pas possible ça, c'est exactement, mot pour mot, le même texte ! I-den-ti-que ! dit Bénédicte en séparant les syllabes.
– Mais c'est ça qui est fou ! C'est du mot à mot ! Ce qui veut dire qu'au moment où nous avions cet échange avec Nelly et Hussein, toi tu le captais cinq sur cinq et tu le transcrivais, je ne vois pas d'autre explication ! C'est quand même fou, non ? demande Zita.
Et à ce stade, Bénédicte, qui n'arrête pas de lire les messages du portable de Zita, de comparer avec la page du manuscrit, est sans voix.
– Bien sûr, je ne sais pas comment expliquer ça, il n'y a pas d'explication rationnelle si ce n'est le fait que reliée à nous, tu écris dans ton roman ce qui arrive vraiment dans la vie, pas tout, mais tu captes des choses ! Parce que ça, c'est quand même extraordinaire ! Et moi j'ai gardé leurs deux SMS et mes réponses pour te les montrer un jour, mais ne voulant pas t'influencer, je comptais te les montrer après ! Tu m'as devancée, c'est fou cette histoire…

dit Zita en dévorant les encas salés.
Bénédicte reste un moment silencieuse, s'en va à la cuisine, revient avec de l'eau fraîche, Moustique lui, n'a pas bronché, il dort tranquillement au milieu de cette effervescence.
Puis Bénédicte s'installe, sort une cigarette – elle ne fume jamais, que dans les grandes occasions, et c'en est une – l'allume, tire une longue bouffée, regarde Zita puis éclate de rire.
– Mais qu'est-ce qu'il y a ? demande Zita étonnée.
– Et si pour le reste, c'était pareil ? Ce que je crois être pure imagination de ma part, c'est peut-être pareil ? s'exclame-t-elle en hurlant de rire.
– Tu as raison ! Et si c'était pareil ? Le portrait caché du couple, sa réalité, tout ce que tu imagines est peut-être vrai, c'est ça ? Mais même si tout n'est pas leur réalité, tu as peut-être comme pour les SMS capté de vraies choses ! Ils vont en faire une tête ! lance Zita en riant à son tour.
– Tu crois qu'il faudra leur en envoyer un exemplaire ? demande Bénédicte.
Et les deux amies sont prises d'un fou rire inextinguible durant quelques minutes. Le calme enfin revenu, Bénédicte boit un verre d'eau, Zita aussi.
– Bon, plus sérieusement, que penses-tu du roman à ce stade, compte tenu qu'il n'est pas fini bien sûr ?
– Plus sérieusement, je trouve l'idée d'avoir fait de la ville sans la nommer une entité à part entière, super ! Sérieux, c'est super, lance Zita.
– Je ne suis pas mécontente de ça, c'est vrai, je me demandais si tu allais apprécier, dit Bénédicte en

écrasant son mégot dans un cendrier.
– J’adore ! lance Zita.
Dans son excitation Bénédicte allume une autre cigarette.
– Je suis contente mais pas satisfaite encore, il faut que je travaille ! dit Bénédicte.
– Tu n’es jamais satisfaite, travaille, OK, mais ne retravaille pas ce que tu as déjà pondu parce que c’est vraiment bien, ça me plaît, dit Zita.
– Merci ! Tu as bien fait de lire maintenant, tu vas partir et quand tu reviendras j’aurai fini ! Youpiiii !
Sur ce youpiiii strident et exalté, Moustique se lève d’un bond et fuit dans une autre pièce pour s’y réfugier et dormir à nouveau.
L’ambiance est joyeuse, les deux amies échangent encore, parlent des personnages, de la ville, de l’évolution du roman.
– N’empêche que j’aimerais bien que notre Hussein se trouve une vraie Loubna dans la vie ! lance Zita en joie.
– Qui te dit qu’il ne l’a pas trouvée ? demande Bénédicte.
Rires à nouveau, il est près de dix-huit heures, Zita annonce qu’il faut qu’elle parte, tant de choses à faire avant son départ… Bénédicte aimerait qu’elle revienne dîner. Impossible ! Non, trop à faire encore ce soir, mais une autre fois, et peut-être avant son départ, mais pas ce soir.
Et Zita s’en va toute contente, laissant Bénédicte à quelques heures d’écriture encore avant le retour de son époux et le dîner.
En rentrant chez elle, Zita passe devant le mausolée

des morts-vivants, – bien trouvé vraiment – la grande maison toute fermée où Nelly et Hussein, dans le roman, sont emmurés dans leurs secrets.

Le lendemain à l'heure du déjeuner, Zita, qui n'arrête pas, a besoin de prendre l'air, et décide d'aller déjeuner à l'Océan au bord de la mer. Là au moins elle respirera un peu. Elle s'y rend vers quatorze heures, heure espagnole pour déjeuner, elle n'a pu se libérer avant.
Plus de place sur la terrasse, elle s'installe à une table à l'intérieur, commande un plat, un verre de vin rouge et observe la terrasse. Et soudain elle a un choc.
Hussein est là, il ne la voit pas, trop occupé à regarder amoureusement une jeune femme très sexy avec laquelle il n'a pas l'air d'enfiler des perles ! Non ! se dit Zita, mais Nelly n'est pas là, il est seul avec cette jolie femme ! Zita les observe, de là où elle se trouve, ils ne peuvent la voir. Et ils ont l'air intimes, oui, vraiment intimes. Ils rient, très à l'aise, se parlent et même se tiennent la main sur la table. Incroyable ! pense Zita. Et si Hussein avait trouvé Loubna ? Une Loubna ? Zita qui n'en croit pas ses yeux, appelle Bénédicte qui doit travailler et ne répond pas, elle essaiera plus tard.
Elle déjeune tranquillement et quitte le restaurant l'Océan sans qu'Hussein l'ait vue. Mais ce dont Zita est sûre c'est qu'Hussein a le comportement d'un homme amoureux. Et Nelly dans tout ça ?
En rejoignant le centre de la ville par la route de la côte, c'est plus beau, Zita est songeuse. Sommes-nous

donc tous reliés les uns aux autres et se pourrait-il que dans ce réseau invisible la réalité puisse être perçue par certains, dont les artistes en particulier ? Pourquoi pas ? Ce qui est certain, c'est que l'expérience que vivent Zita et Bénédicte en ce moment est tout à fait surprenante, assez étonnante pour se poser cette question très sérieusement.
Et dire qu'il faut que j'aille à Paris ! Je n'en ai aucune envie ! C'est ici que ça se passe, ici et pas là-bas où les circuits invisibles nous reliant les uns aux autres sont en permanence court-circuités par des interférences sombres et trop nombreuses pour que l'on s'y retrouve à capter cinq sur cinq des réalités, des faits avérés de la vie dont on n'a pourtant aucune idée !
Zita est pour le reste de cette journée complètement retournée par la liberté que donne la créativité à cette lumière qui vient s'inviter alors qu'on ne l'attend pas, pour éclairer les intériorités qui y deviennent aussi transparentes pour le cœur, dans un monde que l'on ne voit pas mais dans lequel nous vivons tous en permanence.
Tout un programme où la clarté dénoue des ombres les nœuds les plus serrés.
Bénédicte est dans cette lumière, et Zita en est le témoin privilégié.
Avant de partir, Zita ne parvient pas à joindre Bénédicte qui s'isole pour mieux travailler. De cette solitude naît sans doute la capacité à ne pas tomber dans ces ombres qui noient les perceptions ou les déforment.
C'est ce que Zita déduit de cette étonnante expérience toute neuve.

Après leur déjeuner, Loubna et Hussein font quelques pas sur la plage, pieds nus, c'est très inhabituel pour Hussein qui n'a pas mis les pieds à la plage, que ne supporte pas Nelly, depuis de très longues années. Ils se baigneraient bien mais n'ont pas de maillots. Ils se promettent de revenir se baigner avec les derniers beaux jours.
– Dommage qu'il soit trop tard dans la saison pour un bain de minuit, j'aime beaucoup me baigner sous les étoiles et la lune quand elle est pleine, et toi ? demande Loubna.
– Oh moi, je ne me suis pas baigné en plein jour depuis tant d'années que j'en ai oublié jusqu'à la sensation des vagues ! lance Hussein en regardant jouer quelques enfants.
– Mais pourquoi ? C'est tellement idéal ici ! Nous avons des plages superbes, non ? Regarde, quelle merveille à perte de vue !! dit Loubna qui se serre spontanément contre Hussein.
Hussein la dépose à sa demande rue du Mexique, il viendra la chercher ce soir à vingt heures trente devant chez elle.
– Et puis, qui sait, on dînera sans doute chez moi, ça te dirait ? demande Loubna.
– À ton avis ? demande Hussein.
Et c'est sur l'éclat de rire de Loubna qu'il s'en va.
Loubna le regarde partir en faisant un signe de la main, l'air joyeux, et s'engage dans la rue du Mexique où elle compte acheter quelques souvenirs pour ses amies restées à New York. Un éclair de

nostalgie la traverse, son séjour ici n'est pas éternel ! Et déjà Hussein lui manque, mais elle s'interdit de penser plus avant, pas sous ce soleil magnifique, non, Loubna veut absolument ne penser qu'à leur rencontre et à leur intimité naissante.
Hussein est assailli par l'une des bonnes en rentrant chez lui. Madame a piqué une colère terrible – pour changer, se dit Hussein en l'écoutant – puis elle est tombée dans l'escalier et elles ont dû toutes les trois la monter dans sa chambre où elle a demandé qu'Hussein la rejoigne dès son retour à la maison.
Hussein est étonné que cette nouvelle lui fasse si peu d'effet, il est presque rassuré à l'idée que si Nelly est au lit, elle ne pourra être sur ses talons comme d'habitude, et le suivre partout comme elle le fait systématiquement.
Il s'en veut un peu de penser ainsi, mais vraiment très peu, et cette impression en lui d'une force de liberté nouvelle, invincible, qui ne peut le trahir. C'est dépaysant dans cet espace sinistre de la trop grande maison qu'il n'arrive plus du tout à apprécier, lui qui aime pourtant l'espace plus que tout. Mais ici, pense Hussein, c'est un espace prison, une cage même pas dorée. Il y a l'argent bien sûr, mais après ? Et pour la première fois de sa vie commune avec Nelly, il ose penser : « Après ? Que des merdes ! ».
Dans la chambre, les rideaux sont tirés sur la lumière éclatante de l'extérieur, il est vrai que Madame ne supporte pas cette lumière, pas de chance de vivre dans cette ville appréciée mondialement pour la qualité de sa luminosité justement.

– Hussein ? Mais où étais-tu ? Je ne t’ai pas vu depuis l’exposition de peinture, tu vas bien ? demande Nelly de sa petite voix faible presque infantile qu’Hussein ne supporte plus non plus.
– Et toi ? Elles me disent que tu es tombée ? Il faut que tu fasses plus attention, tu sais que ces escaliers sont très mauvais pour toi, dit Hussein par habitude.
– Oui, oui, mais tu n’étais pas là, et tu sais bien que je ne peux pas compter sur elles. Elles ne sont jamais là au bon moment, geint la voix fluette de Nelly.
– Tu peux, il suffit de leur demander, tu ne devrais jamais t’engager seule dans les escaliers, je veux dire toute seule sans quelqu’un à côté de toi, même si tu tiens la rampe, dit doucement Hussein à son habitude.
Mais là, allongée dans le lit, sa femme depuis quarante ans le connaît par cœur, elle le manipule depuis assez longtemps pour pouvoir déceler en son mari la moindre note, la moindre tonalité de voix différente, la moindre attitude qui ne serait pas déterminée par elle. Nelly observe son mari, il n’est pas comme d’habitude, elle le sent et le voit tout de suite, comme une sorcière aux aguets.
À la demande de Nelly, Hussein l’aide à s’asseoir dans son lit et cale les oreillers derrière son dos. Ils sont maintenant face à face, Hussein toujours debout.
– Mais assieds-toi, non ? dit Nelly.
Hussein obéit, prend place dans son fauteuil habituel, mais son attitude n’est pas la même, on dirait qu’il est prêt à se lever pour repartir.
S’ensuit alors un véritable interrogatoire très long et

fastidieux qu'Hussein subit très lucidement, contrairement à son habitude, il répond à toutes les questions, ment à certaines, et Nelly qui le sait n'arrive pas à cerner son mari, et c'est bien la première fois.
Nelly n'est pas encore inquiète, non, elle connaît son pouvoir de contrôle sur son mari, mais elle est en colère, oui en colère. Il lui cache quelque chose, c'est certain, mais quoi ? Et c'est vraiment bizarre, mais pas une seconde Nelly ne pense à une autre femme. En effet, elle a si bien verrouillé les allées et venues de son mari qu'elle suit à la trace, que pas une seconde elle ne peut imaginer qu'il a une maîtresse. Elle sait pour les petites à la maison où elle a installé par commodité un système qui a fait ses preuves maintenant, et qui la rassure. Alors aller imaginer que le destin s'en est tout à coup mêlé pour une rencontre à son insu, impossible, Nelly ne l'envisage même pas. Comme quoi tout abus de pouvoir quel qu'il soit aveugle plus qu'il ne libère.
Hussein est toujours assis, plus détendu maintenant, il évite les pièges, ment et s'en sort comme un chef ! C'est ce qu'il pense. « Avec ce caractère de cochon et cette personnalité impossible, heureusement que Nelly est faible physiquement car elle pourrait, lors de ses crises d'hystérie, devenir vraiment dangereuse ! » pense-t-il encore tout en observant cette forte créature qu'est sa femme, dans un corps aussi faible. « Ce doit être pour elle, par moments, un supplice. » se dit-il.
Puis Hussein prétexte la visite hebdomadaire à son père pour fuir cette chambre étouffante où sa femme,

fidèle à elle-même, geint et souffre sûrement, mais à force de s'empoisonner la vie toute seule, c'est sûr qu'elle y parvient très bien !
Hussein appelle Loubna depuis sa voiture, elle a fini ses courses et se repose, ils dîneront chez elle ce soir, et déjà Hussein sent fondre son corps dans le sien.
Et en ce moment même, Nelly doit déjà faire des plans sur sa comète pour organiser une surveillance qu'elle ne peut pas assumer puisqu'elle ne peut bouger. Bon débarras ! pense Hussein un sourire gentil aux lèvres, elle m'a tellement fait chier toutes ces années ! Chacun son tour.

Bénédicte travaille beaucoup en l'absence de Zita, qui l'appelle de Paris une fois ou deux, et apprend donc l'histoire de la vraie « Loubna » avec grand intérêt. Deux faits troublants et réels ont emprunté le chemin de son imagination pour venir s'inscrire dans son roman de façon parfaitement naturelle.
Et ces liens horizontaux qui déboulent dans sa créativité l'intéressent au plus haut point. En effet, pense Bénédicte, si c'est possible – et c'est possible, la preuve ! – alors nous sommes reliés les uns aux autres par les merdes de chacun… Et si nous le sommes tous par le subconscient, nous le sommes peut-être à plus haut niveau ? L'Esprit vogue-t-il en chacun la possibilité de s'y retrouver ? Les liens invisibles sont-ils plus forts que les liens physiques qui n'attachent entre eux que les formes quelles qu'elles soient ? Formes a priori éphémères, donc peu importantes au fond, alors que l'importance

démesurée qu'on leur donne n'est finalement qu'illusoire, c'est le reste qui compte, ce que l'on n'en voit pas. Mais alors, la créativité a plusieurs niveaux ? Normal ! Et pour cet ouvrage, suis-je en train de déblayer, de mettre à nu des comportements psychologiques qui dépoussiéreraient la ville tout entière où ils se produisent ? Est-ce pareil pour le monde et dans d'autres domaines ?
Une sarabande installe sa ronde de questionnements en Bénédicte qui a maintenant terminé son roman et attend avec impatience le retour de Zita pour qu'elle lise la suite et qu'elles puissent en parler toutes les deux.
C'est probablement pour ça que Bénédicte est incapable de mettre le mot fin à cet ouvrage qui reste en suspens comme un point d'interrogation sur des vies dont les personnages réels devront répondre par eux-mêmes tant il est impossible à quelque écrivain que ce soit de le faire à leur place.
Bénédicte découvre en elle des mondes ne lui appartenant pas, ils vivent leur propre vie à l'extérieur d'elle-même, lui apportant des faits qu'elle ordonne en littérature pour le loisir de certains qui viendront y pêcher des morceaux d'eux-mêmes qu'elle aura pu mettre en lumière à leur insu, à son insu.
Mais quand on le sait par expérience, comme c'est le cas pour elle aujourd'hui, comment continue-t-on à écrire ?
Quand on a conscience que le subconscient est la vaste poubelle que l'on sait, et Bénédicte le sait, y a-t-il une utilité à le faire ?
Quoi qu'il en soit, tout dépolluant est bienvenu sur

cette planète, et au sein de l'humanité.
Et soudain, Bénédicte prend conscience de l'importance d'une telle expérience.
Aucun écrivain ne devrait se prendre trop au sérieux quant à sa spontanéité à écrire facilement comme c'est son cas. Aucun.
Ce n'est en l'occurrence pas là de l'inspiration, c'est un contact permanent avec tout ce qui est humain et psychique, et vient là où l'expression peut être donnée à des engorgements qui font du mal à la collectivité, à la société, à la ville où que l'on soit. C'est un tuyau d'égouts pour le psychisme de l'humanité.
Bénédicte est assise sur son canapé blanc dans son appartement zen.
Moustique est sur ses genoux, il dort, et de temps en temps ses oreilles tressaillent comme s'il entendait des sons pourtant inaudibles.
Bénédicte se penche pour prendre une cigarette qu'elle allume.
La ville lui murmure des secrets inavouables, ce sont ceux de centaines de gens qui croient les bien garder, en toute sécurité.
Mais chacun les partage en toute inconscience, et ces poids sont donc ceux de tous. Quel gâchis !
Songeuse, Bénédicte regarde par la fenêtre en face d'elle, et dans l'air saturé par ces lignes de pollutions indirectes, chauffées par ce soleil radieux d'octobre, la vie de la ville est sans aucun doute plombée, pense-t-elle.
L'ouvrage qu'elle vient de terminer sera-t-il vecteur

d'une quelconque utilité à ce sujet ?
C'est entre autres, une question qu'elle envisage d'explorer avec Zita dont elle attend le retour imminent avec impatience.
Pour l'heure Moustique se réveille, la regarde de ses yeux jaunes à moitié fermés, jaunes comme la lumière qui entre à flots dans la pièce et la baigne agréablement de tous ses rayons.
Bénédicte se lève, écrase son mégot dans le cendrier blanc où quelques cendres s'envolent sur un coup de vent soudain plus fort.
Il est l'heure pour une tasse de thé.
La solitude est une amie de toujours qui sera rompue par le retour de son époux tout à l'heure.
On n'est jamais seul même quand on le croit ! pense Bénédicte en se dirigeant vers la cuisine.
Mais je ne savais pas jusqu'à ce jour, à quel point c'est vrai, se dit Bénédicte.
Et c'est la ville qui entérine sa réflexion jusqu'à son prochain rendez-vous avec Zita.
Zita son amie, son alter ego, Zita la clé par laquelle une autre porte s'est ouverte.

Et au bout du compte, se dit Bénédicte, quelle que soit la fin, elle n'est aussi qu'une porte déverrouillée, à pousser par chacun vers un peu plus de liberté de pensée et d'action.

Tanger
Octobre 2010

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L'œil de cristal
Chronique d'une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L'Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D'ici et D'ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L'émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d'Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n'en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d'un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine

Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d'or
Maîtrise initiatique dans l'incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l'Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L'Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l'Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D'un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d'étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope

Originally written in English

Paddy’s World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment
Translation into English
On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya’s Chalice (gratuit)
Traducido al español
Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-001-4

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com